

L'ÉTOILE-ABSINTHE — TOURNÉES 121-122

Société des Amis d'Alfred JARRY

COMMENTAIRES
POUR SERVIR À LA LECTURE DE
L'ALMANACH DU PÈRE UBU

ILLUSTRÉ

1899



Par

Henri BÉHAR

Marieke DUBBELBOER

et Jean-Paul MOREL

SAAJ (Laval) &
Du Lérot *éditeur* (Tusson)
2009



L'Étoile-Absinthe
tournées 121-122

COMMENTAIRES
POUR SERVIR À LA LECTURE DE
L'ALMANACH DU PÈRE UBU
ILLUSTRÉ
1899

Par
Henri BÉHAR
Marieke DUBBELBOER
et Jean-Paul MOREL

SAAJ (Laval) & Du Lérot *éditeur* (Tusson)
2009

L'Étoile-Absinthe. Cahiers de la Société des Amis d'Alfred Jarry.

Association loi 1901. Siège social : Bibliothèque Municipale de Laval, Place de Hercé, 53013 Laval Cedex. Site internet : www.alfredjarry2007.fr

Secrétariat et rédaction : Julien Schuh, 23 rue Dunois, 75013 Paris. Trésorier : Patrick Besnier, 4 rue Martenot, 35000 Rennes.

Comité de lecture : Henri Béhar (président), Patrick Besnier, Guy Bodson, Frédéric Chambe, Paul Edwards, Riewert Ehrich, Isabelle Krzywkowski, Barbara Pascarel, Jos Pennec, Julien Schuh.

Phynance annuelle donnant droit à quatre numéros de *L'Étoile-Absinthe* : 30 € net à verser par chèque bancaire ou postal rédigé à l'ordre de la Société des Amis d'Alfred Jarry, et à adresser au secrétaire. Les Eurochèques sont acceptés moyennant une majoration de 10 €. Tarif de soutien : à partir de 45 € minimum. Tarif institutionnel : 100 €. Les Institutions doivent s'adresser au trésorier. MM. les libraires peuvent passer leurs commandes auprès de l'éditeur, Du Lérot, Les Usines Réunies, 16140 Tusson. Site internet : www.editionsdulerot.fr

L'Étoile-Absinthe est publiée avec le concours du Centre national du Livre.

Tiré à 300 exemplaires, ce volume correspond aux tournées 121 et 122 de *L'Étoile-Absinthe*. Il est valable pour le début de l'exercice 2009, dont il forme la première livraison, et ne peut être vendu qu'accompagné du *fac simile* de *L'Almanach du Père Ubu illustré 1899*. Mise en page : Julien Schuh.

Contact : schuh@noos.fr

© SAAJ, 2009.

© Du Lérot, 2009.

L'ÉLABORATION DE L'ALMANACH ILLUSTRÉ

CE PREMIER ALMANACH est très lié au Phalanstère, où Jarry passa une grande partie de l'année 1898. Rachilde, Alfred Vallette, Pierre Quillard, André-Ferdinand Hérold, Marcel Collière et Jarry, tous membres de la société du Mercure de France, avaient loué une maison d'été au 19, quai de l'Apport-Paris à Corbeil. Ils l'avaient surnommé le Phalanstère, emprunt évident à la pensée socialiste-utopiste de Charles Fourier. Les textes du petit almanach réfèrent souvent à cet épisode phalanstérien, à la pêche notamment, activité chère aux « compagnons » du Phalanstère. Ainsi Pierre Quillard apparaît dans « L'Agronome Citadin, Février » où il rame sur la Seine avec le Père Ubu à la recherche du barbillon, tandis que Rachilde, Vallette, et Hérold font partie du dénombrement homérique d'Ubu dans la rubrique « Lettres et Arts ».

Pierre Quillard y a contribué, modestement. Dans la seule lettre de Jarry référant au manuscrit de ce petit almanach, il lui demandait une phrase latine citée par Collière (OC I 1073, 6 décembre 1898). Ce à quoi Quillard répondit le lendemain, en lui fournissant la citation « correcte », qui apparaîtra donc dans la publication (OC I 1297, notes, 7 décembre 1898). Cette lettre de Jarry mentionne la rue Ballu, demeure de Claude Terrasse et aussi du Théâtre des Pantins.

L'Almanach du Père Ubu illustré, dénommé le « petit almanach » en raison de son format (96 p. petit in 8° de dimensions variables car non-massicoté, environ 9,5 x 11 cm), et par opposition au suivant traitant de l'année 1901, a été publié fin décembre 1898. Il est signalé, en même temps que *l'Almanach Hachette*, dans *Le Mercure de France* de janvier 1899 (n° 109, p. 286). Tant par son format que par son papier et ses rubriques, il ressemblait à bien des almanachs populaires, tels *Le Grand Calendrier et compost des bergiers, composé par le bergier de la grant montaigne*, *L'Almanach journalier supputé par Maître Matthieu Laensberg* ou *Le Messenger boiteux*, qui avaient cessé de circuler à la fin de la Royauté.

Aucune mention d'auteur, ni d'illustrateur, ni d'éditeur ; seul est indiqué le lieu où se le procurer : « Vente en gros : 3, rue Corneille Paris [VI^e] ».

Le gérant premièrement nommé était Charles Bonnard, le frère de Pierre. Par la suite, une bande de papier rose de 20 mm de haut est collée sur chaque exemplaire, faisant le tour de l'ouvrage, elle mentionne à sa place un libraire d'occasion, Adolphe Thuillier-Chauvin, 14 rue Lacépède, Paris V^e, auquel Jarry revendait ses services de presse¹.

Il était initialement prévu trois autres livraisons pour l'année, puisque le prix de vente indiqué est un prix « par provision » : « Abonnement d'un an (4 numéros) : 1f 50 », et, soulignons-le, le même que pour l'édition simple de l'*Almanach Hachette*.

Une dernière précision est apportée à la fin et au dos du volume : « Imprimeur : Charles Renaudie, 56, rue de Seine Paris ». Celui-ci avait déjà été l'imprimeur de Jarry pour ses ouvrages au Mercure de France : *Les Minutes de Sable Mémorial* (1894), *César-Antéchrist* (1895), *Ubu roi* (1896), et ses deux revues : *L'Ymagier* (en collaboration avec Remy de Gourmont², 8 n^{os}, oct. 1894-déc. 1896) et *Perhinderion* (créée et animée par Alfred Jarry seul, 2 n^{os}, mars et juin 1896).

Pas d'achevé d'imprimer. Cependant, une lettre adressée par Jarry à Pierre Quillard (voir A. 29³) nous informe que le 6 décembre 1898, l'ouvrage était à l'impression (OC I 1073⁴). Le brochage a pu être réalisé par un certain Guyot, voisin de Renaudie, rue de Seine, comme l'affirme Jarry en 1902 dans une lettre à Claude Terrasse⁵.

Il faut noter, une fois pour toutes, que le seul auteur de l'ouvrage n'est autre que le Père Ubu (et non un quelconque anonyme), rendu célèbre par son apparition théâtrale à L'Œuvre en décembre 1896. L'opuscule est l'équivalent, par conséquent, des très répandus almanachs attribués à des auteurs mythiques tels *Matthieu Laensberg* ou *Le Messager Boiteux*. À ceci près que l'illustration, sous la forme de vingt dessins à l'encre, doit être attribuée à Pierre Bonnard⁶. Sur ce point, *La Revue blanche*, inspirée par Jarry lui-même, a vendu la mèche dans son numéro 136, du 15 janvier 1899, tout en mentionnant la contribution avortée de Claude Terrasse, l'auteur de la musique d'*Ubu roi* :

1. Voir deux billets de Jarry reproduits dans : Michel Arrivé, « Notule en forme de testament », *Europe*, n° 623-624, mars-avril 1981, p. 100.

2. Remy de Gourmont (château de la Motte, Bazoche-en-Houlme/Orne, 4 avril 1858 — Paris, 27 sept. 1915).

3. Dans ce dossier, le sigle A. suivi de la page en chiffres arabes renvoie à l'*Almanach du Père Ubu illustré* – 1899.

4. De la même façon, le sigle OC suivi du tome en chiffres romains et de la page en chiffres arabes renvoie aux *Œuvres complètes* d'Alfred Jarry, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, 1972, t. II, 1987, t. III, 1988.

5. « Mon cher ami, L'adresse du brocheur du 1^{er} Almanach est : Guyot, 54, rue de Seine, mais comme c'est un grand brocheur il est souvent très occupé et peu exact », OC I 1076).

6. Pierre Bonnard (Fontenay-aux-Roses, 3 oct. 1867 — Le Cannet, 23 janv. 1947).

Œuvre, évidemment, de MM. Jarry et Bonnard (et de M. Terrasse, s'il eût contenu des notes), grâce à cet almanach on vivra avec délices les trois premiers mois de 1899, l'an 8 375 du règne d'Ubu. Une tristesse pourtant : l'éclipse, partielle, de ce monarque et de ce père, les 29, 30 et 31 février. Mais on pourra, et d'après les recettes du seigneur Alexis, Piémontais, se teindre les cheveux en vert, se faire choir les dents, affiner l'or avec les salamandres. On s'émouvra à une pièce en trois actes et plusieurs tableaux, *L'Île du Diable*, où se voient Ubu, Mme France, le commandant Malsain Athalie-Afrique, le palotin Clam et ce capitaine Bordure, condamné pour avoir vendu le plan, sur papier pelure, de la citadelle de Thorn et qui ne cesse de crier son innocence. Puis ce sont des prophéties : « Sera représenté pour l'exposition de 1900, *Pantagruel*, pièce nationale en cinq actes et un prologue, que viennent de terminer Alfred Jarry et Claude Terrasse » ; et des annonces : « Commerçants, bistros, propriétaires, ivrognes, pour bien clarifier vos vins, demandez la Poudre de Sang inodore de Charles Bonnard, en vente au laboratoire général de Bercy, 7, rue Soulages ».

L'almanach ne contenant pas de musique, le rôle de Claude Terrasse fut nécessairement limité. Toutefois, le grand nombre de musiciens ici mentionnés relève de son influence. La plupart sont des artistes qu'il a connus à l'École Niedermeyer et à l'église de la Trinité, où il était l'organiste titulaire⁷.

Le grotesque Père Ubu a certainement plu au peintre Pierre Bonnard, car dès le début il s'est attaché à sa figure. Il fut l'un des créateurs, avec Édouard Vuillard, Henri de Toulouse-Lautrec, Paul Sérusier et Paul Ranson, du décor d'*Ubu roi* pour Lugné-Poe en 1896, et collabora au Théâtre des Pantins, en 1897, créant les décors, les affiches et les marionnettes pour la version guignolesque d'*Ubu roi*. Et en 1898, Jarry et Bonnard travaillèrent ensemble pour créer ce premier *Almanach du Père Ubu*, suivi du deuxième, publié en janvier 1901. Membre le plus « séculier » des Nabis, Bonnard s'était illustré par quelques affiches, gravures, et un recueil, *Petites scènes familiales* (partition musicale de Claude Terrasse), pour être lancé avec l'Exposition des Dix [Nabis] organisée par Vollard en avril 1897. Il fut ainsi décrit par Lugné-Poe, avec qui il travaillait depuis 1893 : « [...] parmi nous l'humoriste : sa nonchalante gaieté, son humour s'affirmaient dans ses productions dont l'esprit décoratif gardait toujours je ne sais quoi de satirique⁸ ». Voilà ce qui explique sa participation aux *Almanachs*, ouvrages humoristiques dans lesquels Ubu jette ses « lumières sur les choses de ce temps ».

Jarry a donné deux séries de représentations graphiques d'Ubu. La première est l'image abstraite, grotesque d'Ubu, figurant le roi de Pologne, vêtu d'une robe en

7. Claude Terrasse (L'Arbresle/Le Grand-Lemps/Rhône, 27 janv. 1867 — Paris, 30 juin 1923). Absent de toutes les listes « mondaines », il sera néanmoins honoré, dédicataire naturellement de « l'Île sonnante », première des îles visitées par Rabelais et à qui Jarry ne pouvait pas ne pas la réserver (ch. XXIII des *Gestes...*).

8. Voir Lugné-Poe, *La Parade*. T. I *Le sot du tremplin. Souvenirs et impressions de théâtre*, Librairie Gallimard/Éditions de la nouvelle Revue Française, 1930, p. 195.

laine philosophale, avec une tête en forme de poire. La deuxième représentation est moins abstraite : c'est le Père Ubu en bourgeois, avec petit chapeau et moustaches. Bonnard s'inspire de ces deux types, le premier destiné aux circonstances où Ubu formule ses recettes ou inventions miraculeuses, ou quand il se présente comme roi (dans la pièce « L'Île du Diable »). Le deuxième apparaît dans les scènes liées aux événements réels, par exemple lorsqu'Ubu se promène dans les rues de Paris avec le Dr Athanor Le Fourneau [alias Léon Xanrof, A. 35], en tant que chroniqueur des mœurs contemporaines.

Ainsi, Jarry continue l'œuvre entreprise au côté de Remy de Gourmont et poursuivie seul en publiant de luxueuses revues d'art reprenant les anciennes traditions, chargées de culture populaire, tout en faisant appel à des artistes modernes — ce qui les place sur le même plan —, à moindre frais cependant, puisqu'ici il se contente d'un petit format sur un méchant papier avec des illustrations à la plume⁹. L'échec de *Perhinderion* semble avoir servi de leçon, mais ce n'en est pas moins la même stratégie.

Le tirage de cet almanach n'excéda pas 1 000 exemplaires. Jarry en envoya aussitôt à ses amis. Ainsi, à l'épouse de Gustave Kahn, avec cette dédicace : « Hommage respectueux du Père Ubu en personne à Madame Gustave Kahn, cet exemplaire est valable en tant que diplôme de grande dame de l'ordre de la Gidouille du Père Ubu. »

Mais le succès attendu n'arriva pas. Quatre ans après, Jarry écrivait à Terrasse : « Le palotin Sylvain Lévi, professeur au Collège de France, s'est adressé à moi pour se procurer le 1^{er} petit almanach : je lui en ai fait parvenir un en pur don, et ainsi n'en ai plus que sept cent quatre-vingt-dix-neuf... et quelques. » (OC I 1077, 12 février 1902). Fantaisiste, le nombre annoncé n'est peut-être pas loin de la vérité.

9. Sur le sujet, voir Henri Béhar, « Jarry, l'almanach et le fleuve oral », *L'Étoile-Absinthe*, n° 19-20, 1983, p. 31-39 - repris in *Les Cultures de Jarry*, P.U.F., Paris, 1988, « La culture populaire », p. 115-148, désormais distribué par Nizet éditeur.

UNE TRADITION D'AVANT-GARDE

PAR CET INTITULÉ OXYMORIQUE, nous entendons souligner le choix paradoxal de Jarry, entendant prendre en charge une tradition multiséculaire tout en lui donnant un souffle nouveau, celui de l'avant-garde. Tant des peintres Nabis, ici représentés par Pierre Bonnard, mais, plus profondément, par la pratique du *plagiat*, que nous nommerons par anticipation *collage*, pour éliminer tout jugement moral. Il a retenu et pris à son compte la formule de Lautréamont : « Le plagiat est nécessaire. Le progrès l'implique. Il serre de près la phrase d'un auteur, se sert de ses expressions, efface une idée fautive, la remplace par l'idée juste » (*Poésies* II)¹⁰. Serrant au plus près la structure profonde de l'almanach traditionnel, reprenant ses différentes rubriques, on verra ci-dessous qu'il emprunte des pages entières à Matthieu Laensberg¹¹, aux *Secrets du Seigneur Alexis Piémontois*, aux prologues de Rabelais, à Lucien de Samosate, et, pour les temps modernes, à l'industriel *Almanach Hachette*. Mais, comme le conseillait Isidore Ducasse, il se sert de la forme et modifie le fond, en raison des circonstances. Certes, tous les éléments collés ne sont pas signalés aussi nettement que ceux d'Alexis, mais il ne faut pas être grand clerc pour s'apercevoir de ce que le Père Ubu prend à ses prédécesseurs et met dans sa poche pour s'en resservir à l'occasion. L'important est le ton que cette pratique donne à l'ensemble.

Tout cela souligne l'originalité de Jarry dans les rubriques « Variétés », « Éphémérides », etc. lorsqu'il invente un dialogue absurde, à la hauteur des

10. Sur cette question, voir Henri Béhar, « Intertextualité jarryque : Jarry et Lautréamont », dans *Maldoror hier et aujourd'hui — Lautréamont : du romantisme à la modernité*, Actes du VI^{ème} colloque international sur Lautréamont, Tokyo, 4-6 octobre 2002, *Cahiers Lautréamont*, n° 63-64, p. 129-138.

11. Dans sa « Pantagruéline Prognostication » (1542), Rabelais notait déjà : « Considerant infiniz abus estre perpetrez à cause d'un tas de Prognostications de Lovain, faictes à l'ombre d'un verre de vin, je vous en ay presentement calculé une plus sceure et veritable que feut oncques veue, comme l'experience vous le demontrera » (Pléiade, p. 896).

« Paralipomènes d'Ubu » (*La Revue blanche*, n° 84, 1^{er} déc. 1896), qui plaisaient tant à André Gide ; lorsqu'il narre d'homérique façon une pêche de trois jours en barque sur la Seine ; quand il mêle l'histoire et la topographie au cours d'une déambulation parisienne ; enfin lorsque, empruntant à un manuscrit en cours, il consacre des pages magnifiquement sensibles à l'évocation de Mallarmé.

Il faut s'attarder sur le sketch *L'île du diable* qui transpose un épisode d'*Ubu roi*, la visite d'Ubu au capitaine Bordure enfermé dans les casemates de Thorn, pour relater allusivement l'affaire Dreyfus. Où en est-on, au dernier trimestre de 1898, quand s'élabore cette pochade, quatre ans après la découverte du fameux bordereau qui enclencha toute l'affaire ? Dreyfus, condamné à la déportation à vie le 22 décembre 1894, est alors sur l'Île du diable en Guyane ; Esterhazy, par deux fois acquitté, a fui la France, non sans avoir reconnu dans la presse, le 18 juillet 1898, qu'il était l'auteur du bordereau ; Zola, qui a publié son pamphlet « J'accuse » dans *L'Aurore* du 13 janvier 1898, est exilé à Londres ; le colonel Henry s'est suicidé le 31 août après avoir reconnu avoir établi un faux. La révision du procès Dreyfus est en marche.

ANALYSE PAGE PAR PAGE

P. I (COUVERTURE)

La couverture montre le Père Ubu en astrologue. Assis à son bureau, il est entouré de livres et d'un globe, les attributs de tout astronome. Par la fenêtre, il observe les étoiles au moyen d'un télescope. Ce dessin est structurellement semblable à la couverture de l'*Almanach de Nostradamus* (éd. de 1563), que voici :



Figure 1 : Almanach de Nostradamus

P. 2 :

« L'homme pourrait-il vivre sans le secours des dates ? »
 (Alfred Jarry, « Livres d'étrennes : *Le calendrier du facteur* »,
La Plume, n° 330, 15 janv. 1903)

ARTICLES PRINCIPAUX DE L'ANNUAIRE
 POUR L'ANNÉE 1899

La Chronologie pour 1899.	
L'ANNÉE 1899 de l'ère vulgaire (qui part de la naissance de J.-C. dans le Calendrier Grégorien, établi en octobre 1582, le seul légal depuis 1806) correspond à l'année :	
6612 de la période julienne de Scaliger, qui embrasse tous les temps historiques ;	1317 commence le vendredi 12 Mai 1899 ; suivant l'usage de Constantinople ;
5899 de la création du monde, d'après les calculs basés sur les livres sacrés ; quelques auteurs augmentent ce chiffre de 4 ans ;	803 de la première Croisade ;
5659 du calendrier juif moderne ; elle a commencé le samedi 17 Septembre 1898. L'an 5660 commence le mardi 5 Sept. 1899 ;	468 de la mort de Jeanne d'Arc ;
4243 depuis le déluge universel ; Usher augmente ce chiffre de 4 ans ;	427 de l'impression du premier Almanach ;
2777 de la fondation de Carthage ;	407 de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb ;
2675 des Olympiades. La 3 ^e année de la 669 ^e Olympiade commence en Juillet 1899 ;	382 de la Réforme de Luther ; [tophe Colomb ;
2652 de la fondation de Rome, selon Varron ;	369 de la Confession d'Augsbourg ;
2646 depuis l'ère de Nabonassar ;	259 de la fondation de l'Imprimerie du Louvre ;
1899 du Calendrier Julien ou Russe, commençant le vendredi 13 Janvier ;	123-124 de l'Indépendance des États-Unis d'Amérique. L'année 123 a commencé le 4 juillet 1898 ;
1868 de la mort de Jésus-Christ ;	110 de la première Révolution française ;
1829 de la destruction de Jérusalem ;	107-108 du Calendrier Républicain français. L'an 107 a commencé le 23 Sept. 1898. L'an 108 commencera le 23 Sept. 1899 ;
1316-1317 de l'hégire. L'année 1316 a commencé le dimanche 22 Mai 1898. L'année	81 de l'établissement du Télégraphe ;
	69 de l'emploi des Timbres-poste ;
	48 de la première Exposition internationale ;
	28-29 de la 3 ^e République (4 Sept. 1870) ;
	22 de la découverte du Téléphone.

Figure 2 : Almanach Hachette pour 1899 « La chronologie pour 1899 »

Jarry, s'appuyant notamment sur l'*Almanach Hachette* lancé par la maison depuis 1894, reprend de manière sélective les données scientifiquement établies en tête des dits almanachs, et permettant, par suite, de mesurer la concordance, voire la discordance entre les calendriers fixés par les diverses religions. Données, précisait l'*Almanach Hachette*, extraites de la *Connaissance des temps* pour l'année — très exactement : *La Connaissance des temps ou des mouvements célestes pour le méridien de Paris, à l'usage des astronomes et des navigateurs*, publiée annuellement sous ce titre depuis 1804 par le Bureau des Longitudes et éditée depuis 1864 par la maison Gauthier-Villars.

Jarry ne juge pas utile de rappeler la base des calculs qu'il nous livre, censée sans doute en son temps être potentiellement acquise, et qui ne fait que manifester avant tout le caractère arbitraire des dits. L'*Almanach Hachette* se contente d'ailleurs, sans s'y étendre, d'indiquer que « l'année de l'ère vulgaire part de la naissance de J.-C. dans le Calendrier Grégorien, établi en octobre 1582, le seul légal depuis 1806 ».

Il nous faut donc préciser pour commencer ce qui est ici sous-entendu et « légalement » désormais admis. À savoir que le comptage des années « à partir du 1^{er} janvier suivant la naissance de Jésus-Christ » — fixée, elle, au 25 décembre — remonte de

fait à l'an 532, et vient d'une proposition du moine scythe Denys le Petit¹², améliorée un siècle et demi après par l'érudit anglais Bède le Vénérable¹³, instaurateur de la césure « avant/après » sur laquelle sauta l'Église pour se débarrasser d'une pierre et du calendrier (païen) romain et du calendrier juif. Le choix du 1^{er} janvier pour décider du changement de millésime ne devait être rendu obligatoire en pays de France que sous le règne de Charles IX (édit de Roussillon d'août 1564, qui prit effet en 1567).

Notons au surplus que l'essentiel de notre calendrier actuel avait en fait été fixé par Jules César, avec le « calendrier julien » (arrêté en l'an 708 de Rome/46 av. J.-C.). Le dit Jules, sur les conseils de l'astronome grec Sosigène d'Alexandrie, avait en effet décidé d'abandonner le cycle lunaire pour calculer l'année selon le cours du soleil, — désormais fixé à 365 jours (calcul qui datait lui-même d'un siècle, dû à l'astronome grec Hipparque) — et d'introduire le principe d'années bissextiles — en février, dernier mois de l'année romaine — pour corriger l'excédent. La réforme promulguée en octobre 1582 par Grégoire XIII — le 226^e pape — et confiée au père jésuite Christophorus Clavius¹⁴, visa seulement à rattraper et corriger le retard pris par le « calendrier julien », c'est-à-dire le décalage entre l'année civile et l'année solaire, qui atteignait dix jours cette année-là à l'équinoxe de printemps. Dix jours furent ainsi, sans autre forme de procès, sans remords ni repentance, jetés à la baïlle. Le nouveau calendrier corrigé fut adopté en France sous Henri III, par une ordonnance royale de novembre 1582 — qui prit effet en décembre — au grand dam de Montaigne (voir *Essais*, Livre III, Ch. X), mais ne se verra finalement officialisé-légalisé qu'en septembre 1805, par Napoléon — effet à partir de janvier 1806 — après qu'il fut proclamé empereur, avec la bénédiction du pape Pie VII, et dans la foulée roi d'Italie...

Des diverses bases de datation pour retrouver les équivalences de l'année de notre ère vulgaire — au nombre de vingt-sept dans l'*Almanach Hachette* — Jarry n'en retient que six, qui sont donc :

1. Année de la période julienne [dite de Scaliger]

déterminée en fonction d'un cycle de 7 980 années (produit des nombres 28, 19 et 15, durée respective des cycles solaire, lunaire et d'indiction), établi au XVI^e siècle par un humaniste protestant d'origine italienne, Joseph-Juste Scaliger¹⁵ [*Opus novum de emendatione temporum*, 1583], qui vise à embrasser tous les temps historiques et dont le début correspondrait à 4713 av. J.-C.

12. DENYS le Petit (500 - Rome, 560)

13. BÈDE saint, dit le Vénérable (Wearmouth/Durham, 673 - Jarrow/Durham, 735)

14. CLAVIUS Christophorus [= Christoph Klau Bamberg, 1537 — Rome, 1612]

15. SCALIGER Joseph-Juste (Agen, 1540 — Leyde, 1609)

2. Depuis la première Olympiade d'Iphitos (juillet)

qui s'appuie sur le cycle lunaire, fixée tous les quatre ans à la nouvelle lune suivant le solstice d'été — *supputatio* introduite en Grèce par l'historien Timée¹⁶ au IV^e siècle av. J.-C., prise comme comput par Ératosthène¹⁷ au III^e s. av., mais qui ne dépassera pas l'usage « littéraire » de l'historien Polybe¹⁸. La première Olympiade historiquement attestée et retenue date de juillet 776 av. J.-C., mais la création des Jeux (la « trêve ») par Iphitos, roi d'Élide, — en alliance avec Lycurgue de Sparte et Cleosthène de Pisa — remonterait à un siècle avant, probablement 884 av. J.-C.

3. De la fondation de Rome selon Varron (mars)

date établie par l'érudit romain Varron¹⁹ au II^e s. av. J.-C., et correspondant à l'an 753 av. J.-C.

4. De l'époque de Nabonassar depuis février

date-repère proposée par l'astronome grec Ptolémée²⁰ au II^e siècle, correspondant à l'année d'arrivée au pouvoir du roi de Babylone Nabonassar, IX^e dynastie, 747 av. J.-C. — considéré à l'époque comme le plus ancien roi.

5. De la naissance de Jésus-Christ

date-référence de notre calendrier profane, adoptée par l'Église romaine au VI^e siècle, confirmée par Grégoire XIII, et devenu le calendrier officiel en France depuis 1806, — le calendrier républicain proposé par Charles Gilbert Romme²¹ et institué par la Convention en octobre 1793, ayant été aboli par le déjà cité Napoléon en septembre 1805.

(Pour mémoire, rappelons que le Calendrier républicain fut le calendrier légal du 22 septembre 1792/1^{er} vendémiaire an I au 1^{er} janvier 1806/11 nivôse an XIV.)

Curieusement, — pour 1. = 6611, 2. = 2674, 3. = 2651, 4. = 2645 — Jarry prend les équivalences qui avaient été établies pour l'année 1898 ; pour 1899, il aurait fallu inscrire, respectivement, 6612, 2675, 2652 et 2646. Seule la date de naissance de J.-C. concorde — 1899 — (qu'il préfère à la date de mort donnée par l'*Almanach Hachette*, et à laquelle il suffit de retrancher les dits 33 ans). Bévue alors ? erreur de copie ? On peut mieux supposer que Jarry, à l'instar des astronomes, ait entendu corriger le saut d'un an désinvoltement opéré par l'Église lors de l'éviction

16. TIMÉE (352 — 256 av. J.-C.)

17. ÉRATOSTHÈNE (Cyrène, v. 284 — Alexandrie, v. 192 av. J.-C.)

18. POLYBE (Megalopolis/Arcadie, v.202 — v.120 av. J.-C.)

19. VARRON [= Marcus Terentius VARRO Reate, 116 — 27 av. J.-C.]

20. PTOLÉMÉE Claude (v.90 — Canope, v.168)

21. ROMME Charles Gilbert (Riom, 1750 — Paris, 1795)

du calendrier romain. L'année de la naissance de Jésus-Christ aurait dû, en toute logique, être appelée année 0 ; or on est passé allégrement et sans transition de l'an I « avant » à l'an I « après », fixé comme début de l'ère chrétienne. On comprendra par suite la discussion qui ouvre l'*Almanach 1901*, quant à l'année marquant l'entrée réelle dans le xx^e siècle.

6. [nouveau] Du règne du Père Ubu : 8374

qui fixe donc à 6475 av. J.-C. l'intronisation du Père Ubu.

Avant toute hypothèse, une constatation : cet ultime repère bat tous les records de datation, puisque celle-ci nous fait remonter non seulement au-delà de la date à l'époque proposée, d'après les études de la *Bible*, de la création du monde — 5500 av. J.-C. — mais au-delà même de la période fixée par Scaliger pour « embrasser tous les temps historiques ». Elle ne peut donc trouver à s'insérer qu'à l'intérieur d'un cycle plus vaste, qui recule encore les limites de l'Histoire.

Jarry pouvait balancer entre deux manières de résoudre le problème qu'il créait :

— la solution « scientifique » de Cassini²², astronome de Louis XIV, qui établit une ère de 11 600 années, au terme de laquelle les cycles lunaires sont calculés devoir se reproduire exactement aux mêmes dates par rapport aux cycles solaires. Mais nous n'avons rien trouvé qui prouvât que Jarry en eût connaissance.

— Il devait en revanche connaître la solution qu'on pourrait appeler « mythologique », la solution grecque, celle des pythagoriciens reprise par Platon²³ (et les références à Platon, là, ne manquent pas), qui s'applique à définir « la Grande Année » comme la période — 10 000 ans — au terme de laquelle le soleil, la lune et les planètes revenaient pour eux à leur position initiale respective, voire, chez Platon, où les âmes pouvaient à nouveau se réincarner, mais aussi où le monde se mettait à changer de sens (*Timée*), — « mondo alla rovescia », dira-t-on en Italie à l'époque de la Renaissance. Hérodote²⁴ en avait historiquement enregistré la possibilité, et sur la foi des Égyptiens qui prétendaient pouvoir remonter leurs généalogies à 341 générations, soit, selon ses calculs, à 11 340 années (*Histoires*, Livre II).

Quelle que soit la solution, le règne d'Ubu relève d'un calcul astronomique...

COMPUT ECCLÉSIASTIQUE ET SÉCULIER & FÊTES MOBILES ET IMMOBILES DE CET HIVER

Jarry reprend ici — à une coquille sans doute typographique près pour l'épacte (qui a le numéro XVIII et non VIII) — les données sur lesquelles s'appuie l'Église catholique romaine pour fixer la fête de Pâques, laquelle commande la majeure partie

22. CASSINI Jean-Dominique (Perinaldo/Nice, 1625 — Paris, 1712), astronome français, directeur de l'Observatoire en 1672.

23. PLATON (Athènes, 428 — 348 av. J.-C.)

24. HÉRODOTE (Halicarnassé, v. 484 - v. 425 av. J.-C.)

du calendrier, fêtes mobiles et immobiles... Rappelons, pour les profanes que nous sommes, que la méthode de calcul du jour de Pâques fut définie au concile de Nicée (325 ap. J.-C.), lequel décida de le fixer au dimanche suivant le 14^e jour de la lune, du jour où elle atteint cet âge à partir du 21 mars.

Petit casse-tête du calcul du Jour de Pâques

1° Chercher le nombre d'or, et par suite l'épacte, 1.1. en divisant par 19 les deux derniers chiffres du millésime moins 4 ; le reste est le nombre d'or ; 1.2. Retrancher 1 du nombre d'or, multiplier par 11, supprimer tous les multiples de 30 ; le reste est l'épacte ; 2° Ayant l'épacte, la soustraire de 44 ; si elle est inférieure à 24, c'est la date du mois de mars où tombe la P.L. pascale ; si l'épacte est entre 25 et 30, on la retranche de 43, le reste est la date du mois d'avril où tombe la P. L. ; si l'épacte est 24, la P.L. est le 19 avril, et Pâques, le dimanche qui suit cette P.L.

Facile, non ?

Précisons le sens des ingrédients de toute cette cuisine :

- Le « Nombre d'or » désigne le rang de l'année dans le cycle lunaire, tel que le calcula l'astronome grec Méton (v^e av. J.-C.), de 19 années juliennes, comprenant 235 lunaisons, au bout desquelles les phases de la lune se reproduisent aux mêmes dates (numérotés donc 1 à 19).

- L'« Épacte » indique l'âge de la lune au 1^{er} janvier (repère proposé pour la première fois par Augustalis au III^e siècle), une lunaison durant 29 jours et quelques heures. A remplacé le nombre d'or dans le calendrier grégorien. Est ainsi numéroté de 0 à 29.

- Le « Cycle solaire » détermine le rang de l'année dans un cycle calculé sur 28 années juliennes, au bout duquel les jours reviennent dans le même ordre (numérotés donc de 1 à 28). Cycle inventé pour organiser les « lettres dominicales » — voir ci-après.

- L'« Indiction romaine » désigne le rang dans une période de 15 années juliennes — numérotées de 1 à 15 — qui, lui, n'a rien à voir avec le mouvement des astres, mais correspond au rythme de perception d'un impôt foncier extraordinaire à Rome, lancé par Hadrien et inscrit comme repère chronologique avec Constantin à partir de 312 ap. J.-C. (décret qui prit effet au 1^{er} janvier 313). Est maintenue, malgré son arbitraire, dans les bulles papales.

- Quant à la « Lettre dominicale » (héritée des Romains), qui va de A à G pour marquer les sept jours de la semaine à compter du 1^{er} janvier, c'est la lettre qui permet d'indiquer les dimanches d'une année, sachant que le premier jour de l'année est désigné par la lettre A et qu'on recommence la série des 7 lettres quand la première est épuisée — et surtout qui va programmer de façon précise, en fonction du calendrier religieux, l'évangile que l'officiant devra lire, voire commenter du haut de sa chaire.

S'agissant des « fêtes », Jarry semble manifestement avant tout entendre prévenir ses lecteurs. Il n'en relève que trois, celles qui semblent paradoxalement vouloir pousser à l'abstinence... : la « Septuagésime », dimanche où commence le décompte des jours avant Pâques, et dernier délai cette année-là, lit-on ailleurs, « pour l'affichage dans toutes les communes des rôles des contributions directes » ; « les Cendres », triste lendemain du Mardi Gras qui commande l'entrée dans le carême ;

P. 3 :

les immobiles « Quatre-temps », période de trois jours (mercredi, vendredi, samedi) à l'ouverture de chaque saison, où les autorités ecclésiastiques invitent au jeûne...

Heureusement arrive la FIN DE L'HIVER, correspondant, donc astronomiquement parlant, au début de l'augmentation de la déclinaison boréale qui ouvre le printemps, établie pour l'an 1899 au lundi 20 mars à l'heure fort précise de 7 h 54 min 59 s du soir, en temps universel, aurait-il pu encore être ajouté.

Éclipses du Soleil et de la Lune

Les éclipses, surtout avant de trouver leur explication scientifique, ont toujours fasciné les imaginations et trouvé une place de choix dans les almanachs populaires. La tradition s'est donc poursuivie, mais une partie du texte, et donc de l'information s'est ici curieusement éclipsée. Trois éclipses de soleil et deux de lune sont bien inscrites dans les prévisions pour l'année 1899, avec une seule concernant le premier trimestre : celle du soleil, le 11 janvier. Elle est bien annoncée comme « partielle » et « invisible à Paris », — visible, précise-t-on ailleurs, au Japon, au Kamtchatka et dans le N.-O. de l'Amérique septentrionale — mais un joyeux mastic fausse ensuite les données horaires, qui sont en fait celles, plus ou moins bien reprises, de l'éclipse suivante.

Il faut lire pour la première : « Commencement de l'éclipse le 11 janvier à 9 h 3 min du soir ; fin de l'éclipse, le 12 janvier, à 0 h 31 min 5 s du matin ». Après quoi est prévue la seconde : « Éclipse partielle du soleil, le 8 juin, visible cette fois à Paris, et dans la plus grande partie de l'Europe, au N. de l'Asie et de l'Amérique septentrionale. Commencement de l'éclipse à 4 h 50 min 4 s du soir ; milieu de l'éclipse à 6 h 43 min ; fin de l'éclipse à 8 h 36 min 2 s du soir ».

Passons sur la troisième éclipse du soleil, — prévue pour les 2 et 3 décembre — ainsi que sur les deux éclipses de lune, — prévues pour les 23 juin et 16 et 17 décembre — qui n'entraient pas dans ce calendrier trimestriel. Mais bref, une grande confusion ici règne, comme, dit-on, au jour de l'établissement du calendrier julien.

[nouveau] Éclipse du Père Ubu

Jarry se rattrape de ces dérapages astronomiques avec l'éclipse du Père Ubu, qu'il entend bien n'être que partielle — tant pour rassurer ses lecteurs et spectateurs que pour se rassurer lui-même —, et prévue pour ces jours curieusement vacants eu égard aux autres mois de l'année. Février fut sans doute, de tous les mois de l'année, le plus maltraité. Créé par les Romains pour rattraper le cours du soleil en fin de calendrier — lequel débutait alors en mars — et consacré à juste fin aux cérémonies expiatoires, il connut, selon les époques, de 27 à 30 jours. On tourna autour de 28 jours, avant de se décider sérieusement à adopter le principe des années bissextiles — décrété en l'an 746 de Rome/8 av. J.-C.

Ces 29, 30 et 31 février, trois jours que l'on peut dès lors considérer, selon que l'on voudra, comme gagnés ou perdus, en tout cas pas perdus pour le Père Ubu qui en profite pour s'éclipser. Ou plus exactement, comme on le découvrira dans *l'Almanach* suivant de 1901, pour fêter la Ste Purge...

Voir aussi A. 26-31 : le Père Ubu, malgré son éclipse partielle, commence sa promenade en tempobile un de ces jours perdus.

P. 4.

Tableau des grandes marées en 1899

Puisque toutes ces données étaient destinées en partie aux navigateurs, un Tableau des marées s'imposait. Mais peu lui chaut manifestement, à voir ce calendrier plus que restreint, d'être utile aux marins. La mer, Jarry semble la préférer vue de l'arrière, de milieux aquatiques moins mouvementés (voir Philippe Régibier, *Ubu sur la berge*, Paris, Les Presses du Management, 1999). Seule l'intéresse, pour son étrangeté phonique, la syzygie²⁵, terme d'astronomie désignant le moment où la lune et le soleil entrent en conjonction, ou en opposition, et où leurs attractions s'ajoutant provoquent, dans les « un et demi » — deux jours qui suivent, les plus fortes marées.

La N.L., Janvier, a bien lieu le Me 11 ; la P.L., le Je 26

La N.L., Février, ————— le Ve 10 ; la P.L., le Sa 25

La N.L., Mars, ————— le Sa 11 ; la P.L., le Lu 27

mais pas aux heures indiquées ici, ni avec les bonnes hauteurs de marées...

Ne sachant pas sur quels Tableaux Jarry s'est appuyé — qui ne sont cette fois pas ceux donnés par *l'Almanach Hachette* — et doutant par suite des heures de la syzygie qu'il nous livre (comme des heures de D.Q., N.L., P.Q. et P.L. inscrites ensuite au bas de chaque mois, qui montrent des écarts entre chaque quartier de haute fantaisie²⁶), nous ne nous attarderons pas sur les données chiffrées, qui s'appuient sur une

25. Littré donne deux autres utilisations du terme : en métrique ancienne et en généalogie divine...

26. Le jour lunaire étant de 24h 50 min 28 sec., 12 h 25 min 14 sec., qui ordonnent le rythme des marées, doivent aussi séparer la nouvelle lune de la pleine lune, ni plus, et ni moins...

pseudo-rotundité de la terre et dont on connaît au surplus le caractère empirique (fonction des lieux, des vents), pour ne souligner que les effectives concordances.

Ces syzygies ont assurément entraîné cette année et ce trimestre-là les plus fortes marées :

- les 13 et 14 janvier (moyenne 106)
- les 11 et 12 février (moyenne 113)
- les 12 et 13 mars (moyenne 112)

HEURES DES MAREES,				
Dans les ports ci-après, aux jours des nouvelles et pleines Lunes.				
	H.	M.	H.	
Bayonne,	8	30	Le Havre,	9
Bordeaux,	8	•	Honfleur,	9 15
Boulogne,	10	45	Juigny,	10
Brest,	3	33	Lorient,	3 30
Caen,	11	50	Saint-Malo,	6
Calais,	11	30	Nantes,	6
Cherbourg,	7	45	Rochefort,	4 15
Cricque,	10	15	La Rochelle,	3 45
Dunkerque,	11	43	Ronen,	1 15
Fecamp,	10	•	Treport,	10 30
Granville,	8	•	Saint-Valery,	10

On a remarqué que, dans nos ports, les plus grandes marées suivent d'un jour et demi la nouvelle et la pleine lune. Ainsi, on aura l'époque où elles arrivent, en ajoutant un jour et demi à la date des syzygies. On voit, par le tableau ci contre, que les plus fortes marées seront celles des 7 mars, 5 avril, 4 mai, 13 septembre, 11 octobre et 12 novembre. Ces marées, celle surtout du 5 avril, pourraient occasionner des désastres, si elles étaient favorisées par les vents.

Figure 3 : Matthieu Laensberg : Tableau et horaire des marées dans les ports

De fait, Jarry s'est contenté d'opérer un collage rectifié en fonction des données marines. Pour l'illustrer, nous donnons ici, presque au hasard (l'édition importe peu, puisque le texte était repris d'une année à l'autre), une page de l'*Almanach liégeois pour 1848 par Matthieu Laensberg contenant jour par jour le lever et le coucher du Soleil et*

de la Lune ; des Prédications pour chaque mois ; des Anecdotes intéressantes, le Tableau des Foires, etc. Rouen, imprimerie Mégard, rue du Petit Puits, 21 et Grand'Rue, 156.

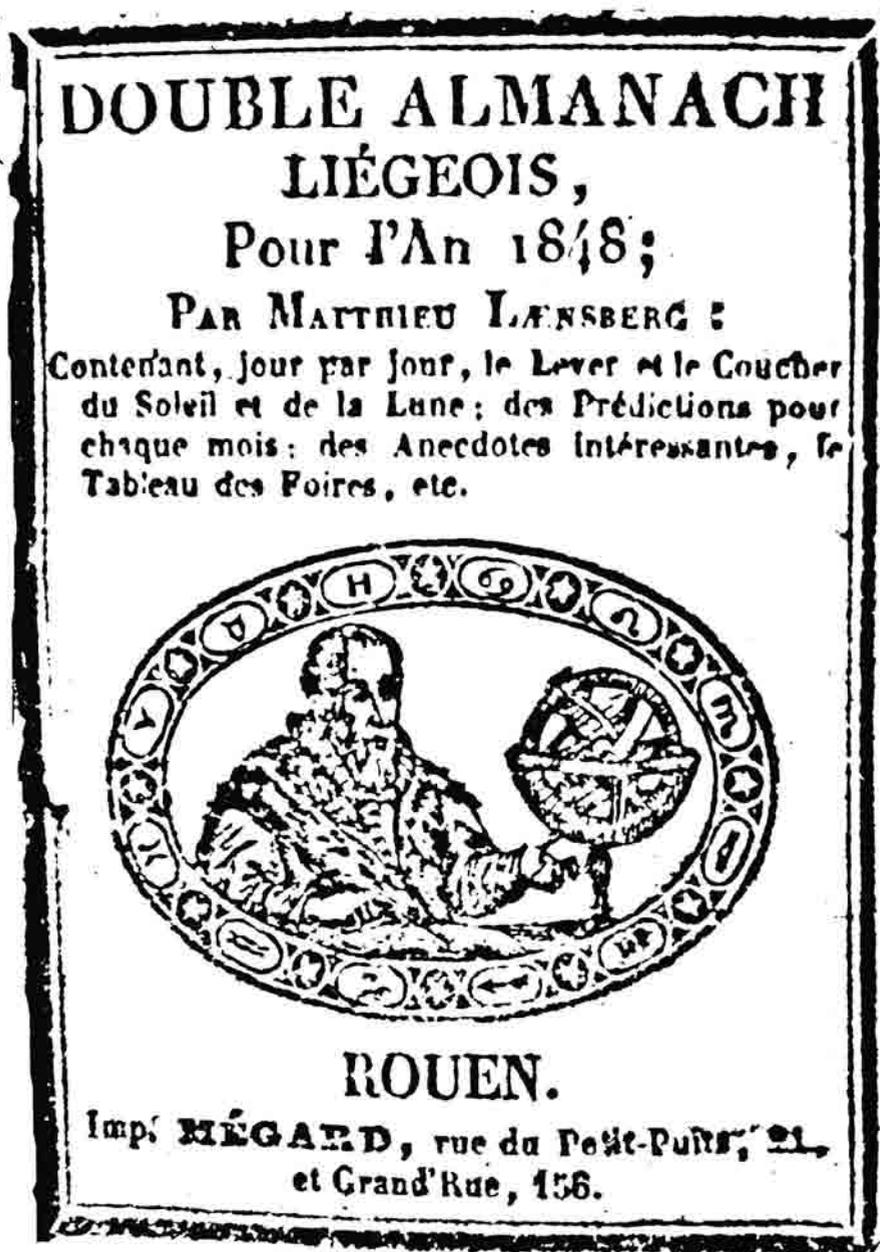


Figure 4 : page de couverture de l'Almanach liégeois pour 1848 par Matthieu Laensberg

L'énoncé reprend ici textuellement *Mathieu Laensberg*, en l'adaptant au trimestre.

Var : « On *aura* remarqué que » = « On *a* remarqué que » ; « par le tableau *ci-contre* » = « par *ce* tableau, que *pendant l'année 1899...* » ; « des 7 mars, 5 avril, 4 mai, 14 septembre, 14 octobre et 12 novembre » = « des 13 janvier, 11 février et 13 mars »

p. 5.

« Pour avoir la hauteur... » = id. *Mathieu Laensberg*.

Jarry ne s'embarrasse pas davantage de données chiffrées pour ajuster la hauteur de la marée au port ou à la plage fréquenté(e).

p. 6-11.

CALENDRIER DU TRIMESTRE, FÊTES & SAINTS

Suivant à la lettre la prudente morale cartésienne, Jarry se montre, dans ce premier almanach, « respectueux de la religion de son pays », en tout cas de son calendrier. Les fêtes sont celles, comme nous l'avons déjà souligné, fixées par l'Église catholique romaine ; quant aux saints, Jarry se plie à la liste établie par l'*Almanach Hachette*, qui, pour sa deuxième édition en 1895, précisait l'origine de ses choix en ces termes :

« On sait quel désaccord règne entre les différents calendriers. Lorsqu'on en consulte plusieurs, on peut s'imaginer que tel saint n'a pas une date de fête régulière. Le Martyrologe romain [édition princeps établie par Grégoire XIII en 1548, révisée en 1748, puis 1910, etc.] est la loi universelle ; mais si nous nous étions astreints à suivre rigoureusement ses indications, elles auraient bouleversé trop de vieilles habitudes et de traditions ; nous nous sommes efforcés de concilier, dans la plupart des cas, la règle avec l'usage, en admettant les dates les plus communément adoptées. »

Jarry ne se privera pas, pour son deuxième *Almanach*, d'aller puiser ses saints ailleurs, dans les almanachs régionaux, dans le calendrier républicain (avec l'aide de *Fagus*), etc.

Notons précisément, et pour en finir avec les dates, que dans son établissement des concordances du calendrier vulgaire avec le calendrier républicain, — quoique ce dernier fût arrêté depuis 1806 — Jarry a de nouveau fautivement recopié les concordances, qui répondent à l'année 1898/An 106, et non à 1899/An 107, et qu'il faut donc corriger ainsi :

Di 1er janvier 1899 = 11 Nivôse an 107 ; Sa 21 = 1er Pluviôse

Me 1er février 1899 = 12 Pluviôse an 107 ; Lu 20 = 1er Ventôse

Me 1er mars 1899 = 10 Ventôse an 107 ; Me 22 = 1er Germinal

P. 12-15.

CONNAISSANCES UTILES

Comme il l'annonce explicitement, tant par le libellé de la page 12 que dans le prière d'insérer de *La Revue blanche*, Jarry s'inspire d'un recueil de recettes en tous genres, extrêmement répandu au XVI^e siècle, repris par divers imprimeurs. Du temps de Jarry, la Bibliothèque nationale en possédait treize exemplaires allant de 1561 à 1691, chaque fois augmentés par divers auteurs. Peu importe l'édition consultée par notre auteur : il convient d'observer qu'il a procédé à un collage, très légèrement retouché, des quatre recettes qu'il produit. C'est-à-dire qu'il a puisé dans le recueil, sélectionnant ce qui lui semblait convenir au lecteur de 1899. Si la sélection donne une bonne idée de l'ouvrage, elle laisse cependant de côté un certain nombre de conseils d'hygiène intime et de procédés hermétiques visant à la transformation des métaux et à l'acquisition de richesses... C'est dans la préface des *Secreti nuovi* (Venise, 1567) que Ruscelli, l'auteur véritable, se fit connaître.

On comparera la page 12 de l'Almanach à la page de titre de : *Les Secrets du Seigneur Alexis Piémontois, et d'autres auteurs expérimentés et approuvés* [1^{re} éd. italienne 1555], Anvers, Imprimerie Christoffle Plantin, 1564, (in 8^o, 560 pages. reliure Parchemin) par Girolamo Ruscelli²⁷.

Transposition : le Père Ubu (et non Jarry) s'approprie l'ouvrage et l'amitié de son auteur, tout en le nommant révérencieusement²⁸.

P. 13.

**Pour teindre les cheveux en vert,
Prenez cypres verdes & les distille & de
telle eau lavez en les cheveux & les esluve
au soleil.**

Figure 5 : Les Secrets d'Alexis Piémontois, p. 543

Pour teindre les cheveux en vert : cette recette ne se trouve pas dans l'édition Plantin qui nous sert de référence, mais dans les compléments attribués à « divers auteurs ». Nous empruntons l'image ici reproduite au microfilm de la BnF, établi sur l'édition de Rouen, 1588, chez Thomas Mallard, près le Palais, à l'Homme armé. Comme pour toutes les « connaissances utiles » empruntées à ce recueil, Jarry adapte légèrement le

27. Alessio Piemontese [= Girolamo Ruscelli Viterbe, 1500 — Venise, 1566]. Édition française : *Les Secrets du Seigneur Alexis Piémontois*, Lyon, Guillaume Rouillé, 1564. Voir Arnaud Penguilly, *Le Livre des Secrets du Seigneur Alexis Piémontois*, mémoire de maîtrise soutenu à l'Université de Tours, octobre 2004.

28. Voir Henri Béhar, « Jarry, l'Almanach et le fleuve oral », *L'Étoile-Absinthe*, n° 19-20, août 1984, p. 32-33, repris in *Les cultures de Jarry*, Paris, PUF, 1988, p. 129-130.

LES
SECRETS DV SEI-
GNEVR ALEXIS PIE-
MONTAIS, ET D'AVTRES
AVTEVRS BIEN EXPE-
RIMENTE'S ET AP-
PROVVE'S,

Reduits maintenant par lieux communs, & diuisés en six
Liures pour la commodité de ceux qui en voudrôt vser.



A ANVERS,
De l'Imprimerie de Christophle Plantin.
M. D. LXIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Figure 6 : Page de titre d'Alexis Piémontais

texte. En commençant par cette recette, voulait-il rendre hommage à Baudelaire, qui, dit-on, aimait à se rendre au Café Tabourey (voisin de l'Odéon), les cheveux teints effectivement en vert — par des procédés que nous ignorons — repoussant le verre d'eau que lui apportait le garçon de café au profit... du verre d'absinthe²⁹ ?

Pour faire tomber et choir les dents : cf. Alexis Piémontais, p. 123, « Pour faire choir les dentz ».

Pour faire choir les dentz.
PRENE'S des vers de terre, & les faites bruler sur
 une tuile bien embrasée & rouge, puis après prenés des
 cendres de fuits vers aussi brulés, & en mettes dans les
 dentz creules, & dolentes, & les courrés de cire, & faci-
 lement chetront sans faire douleur aucune.

Figure 7 : Les Secrets d'Alexis Piémontais, p. 123

La première phrase : « PRENE'S des vers de terre, et les faites brûler sur une tuile bien embrasée et rouge, puis après prenés... » est condensée par Jarry, qui ne modifie pas la suite de l'article.

A faire que vin vienne en dégoust : suit de près le texte d'Alexis Piémontais (p. 232) que voici :

A faire que le vin vienne en degoust à quelque yurongne.
PREN les œufs d'une chouette (bien entendu que
 tant plus y en aura au nid, tant mieux vault) fais les
 trébien bouillir, & les dōne à manger à l'yurongne & le
 vin luy viendra en degoust, principalement s'il est jeu-
 ne, car il ne boira jamais plus de vin.

Figure 8 : Les Secrets d'Alexis Piémontais, p. 232

29. Selon Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, t. II, Hachette, 1892, p. 63 : « Longtemps après notre première entrevue, un dimanche, qui est le jour où mes amis veulent bien venir me voir, il entra chez moi avec les cheveux teints en vert. Je fis semblant de ne pas le remarquer. N'y tenant plus, il me dit : “Vous ne trouvez rien d’anormal en moi ? — Mais non. — Cependant j’ai des cheveux verts, et ça n’est pas commun.” Il existe une variante, selon Nestor [Fouquier], « La Statue de Baudelaire », *L'Écho de Paris*, 29 septembre 1892 : « C’était au Divan Le Peletier, un coin curieux de Paris où, gamin, j’allais admirer les grands hommes d’alors. Un soir, le sculpteur Christophe, qui était plein d’esprit, arriva essoufflé. “Mes enfants, dit-il, Baudelaire me suit : hier, il avait les cheveux dans le dos : aujourd’hui, il s’est fait raser la tête. Il veut nous épater, comme de simples bourgeois. N’ayons l’air de rien.” Baudelaire entre, se découvre lentement. Personne ne bouge. Baudelaire souffrait. Il se décide enfin. “Ne trouvez-vous rien de changé en moi ?” — “Rien.” » Anecdotes réunies dans W.T. Bandy et Claude Pichois (éd.), *Baudelaire devant ses contemporains*, Klincksieck, Bibliothèque baudelairienne, 1995, p. 134 et p. 141.

Jarry ne change que le premier verbe, modernise la graphie de certains mots et la ponctuation.

P. 14-15.

Pour affiner l'or avec les salamandres : cf. Alexis Piémontais, p. 477.

477

L I V R E V.

Pour affiner l'or avec les Salamandres.

PREN 2. liures d'arain limé, vn pot de lait de cheure, 9. salamandres, mets le tout en vn pot large par deffous, & étroit par haut, courrés-le de sa couuerture bien serrante, laquelle ait vn trou au dessus, fouillés le pot en terre humide, si profond q̄ le dessus de la couuerture ou est le trou paroisse seulement, à fin que les salamandres puissent auoir air & qu'elles ne meurent point. Laisles-le ain si jusques au septieme jour apres midy. Tirés alors vôte pot de hors, vous trouuerés que les salamandres. contraintes de faim auront mangé l'arain, & la grande force du venin contraint le cuiure à se tourner en or . Fais puis après vne fosse de la profondeur de 2. doigts dans laquelle mettrés vôte pot avec les salamandres, puis faites à l'entour vn feu de charbõs qui brule haut & bas, moins toutefois par bas que par haut, poutât met-on le pot en terre à fin que le cuiure ne se fondè. Et quand il vous semblera que les salamandres seront brulées en cendre, ôtes le pot du feu & le laislés bien refroidir . Ce fait versés le cuiure & la poudre en vn vaisseau à lauer & versè de l'eau dessus, nettoyant le cuiure de ladite poudre, puis le pendés en la fumée & le laislés bien sécher, & tu auras de bõ or, faites-le nettoyer à vn orfeure.

Figure 9 : Les Secrets d'Alexis Piémontais, p. 477

Mêmes transformations qu'à l'article précédent.

P. 16-20.

VARIÉTÉS

Exhortation au lecteur.

Ce texte, attribué au Père Ubu lui-même, pastiche les prologues de Rabelais à *Pantagruel* et *Gargantua*.

P. 17 :

LA FIN DU MONDE LE 13 NOVEMBRE 1899

Et les hommes furent brûlés par une chaleur excessive. (APOCALYPSE, XVI, 9.)

Cl. Baruch, Berlin. **D**IRONS-NOUS ou ne dirons-nous pas, dans la soirée du 13 Novembre, ou dans la matinée du 14 :

« *Nous Tavons en dormant, Madame, échappé belle !* »

Un prophète a été « suscité » d'entre les Germains, suivant l'expression biblique, pour nous convier à nous repentir « avec le sac et la cendre ». Il annonce que nous allons tous périr, et notre Terre aussi, dans l'après-midi du 13 Novembre 1899, exactement entre 2 heures et 5 heures précises !

Celui qui Prédit la Fin du Monde. — Ce prophète, M. le Dr Rudolphe Falb, est un astronome qui enseigne ou enseignait la géologie à l'Université de Vienne, les mathématiques à l'Université de Prague. En tant qu'issu de la race victorieuse, laborieuse, savante, infailible, incomparable, on l'écoute plus dévotement que tels Français, Italiens ou Russes aussi savants que lui.

Une grande popularité lui est venue de son Almanach prophétique. Emule des deux Mathieu, de Mathieu Laensberg, qui fut Belge ou Allemand, et de Mathieu de la Drôme, qui fut Français, il y prédit les pluies et soleils, les vents et les calmes, les grêles, les ouragans, les neiges et les gelées, les grandes inondations, les éruptions des volcans, les soubresauts de la Terre, tout ce qu'il nomme les *jours critiques*, dont le plus critique assurément sera le fameux 13 Novembre 1899 en son après-dînée fatale.

Le 13 Novembre 1899. — Cette date fatidique serait, d'après M. le Dr Falb, la date du dernier jour de l'humanité.

Il faut nous préparer à périr — par le feu ! C'est la fin que nous ont déjà prédite les livres saints ; c'est celle que nous promet le sinistre calculateur viennois.

A la date et à l'heure annoncées, notre pauvre petite Terre sera foudroyée, incendiée, anéantie, engloutie par une monstrueuse Comète, dont l'énorme queue flamboyante nous enveloppera, allumant notre atmosphère au feu de ses gaz asphyxiants et délétères, lâchant sur nous la décharge effroyable d'une myriade de bolides incandescents !

Figure 10 : Fin du monde, *Almanach Hachette* 1899, p. 225

«... Peut-être demain la fin du monde... »

Comme nous l'apprend de son côté l'*Almanach Hachette* 1899, la fin du monde était effectivement annoncée pour 1899 par un certain Dr Rudolph Falb³⁰, astronome autrichien — « professeur de géologie à l'université de Vienne et de mathématiques à l'université de Prague », est-il souligné — très exactement pour l'après-midi du 13 novembre 1899, entre 2 heures et 5 heures précises ! Elle devait être causée, selon ses prophétiques prévisions, par la rencontre inopportune de la Terre avec une comète incendiaire.

Vérités ou mensonges ?

Par-delà Rabelais, le texte renvoie à Lucien de Samosate, *Histoires véridiques* (curieusement traduit *Histoire véritable*, alors qu'il s'agit bien d'un pluriel, et nous préférons « véridiques »/véracité à « véritable »/vérité) :

30. Dr Rudolph Falb (Obdach/Autriche, 13 avril 1838 - Schöneberg/All., 29 sept. 1903).

Celui qui a guidé tous ces auteurs et leur a enseigné ce type de bouffonnerie, c'est Homère avec son *Odyssée* [...]. En les lisant, je ne pus sévèrement reprocher à ces hommes de mentir, car je voyais que c'était déjà l'habitude, même chez ceux qui prétendent philosopher. Mais une chose m'étonna d'eux : c'est que, n'écrivant pas la vérité, ils aient pu penser que l'on ne s'en apercevrait pas. C'est pourquoi moi aussi, poussé par le désir bien vain de laisser derrière moi quelque œuvre sérieuse pour ceux qui viendront après nous, afin de ne pas être le seul à ne pas avoir la liberté de composer des histoires, puisque je n'avais rien de vrai à raconter — rien, en effet, ne m'est arrivé qui mérite d'être rapporté — je me suis tourné vers le mensonge avec beaucoup plus d'égards que les autres ; au moins dirai-je donc une chose vraie en déclarant que je mens. C'est ainsi que je pense échapper à l'accusation que l'on porte contre les autres, avouant moi-même que je ne dis rien de vrai. Ce que j'écris, je ne l'ai ni vu, ni vécu, ni ne l'ai appris de quelqu'un d'autre ; cela n'existe absolument pas et ne peut avoir une chance de se produire. C'est pourquoi mes lecteurs ne devront rien croire de tout cela. [nouvelle traduction JPM]

P. 18.

Tempomobile

Au rayon des inventions, la « Tempomobile » : une machine pour explorer le temps, qui est pour le temps ce que la loco, tout aussi mobile, est à l'espace. Voir le « Commentaire pour servir à la construction pratique de la machine à explorer le temps », paru sous la signature du Dr Faustroll, *Le Mercure de France*, n° 110, fév. 1899, p. 387-396 — article écrit par Alfred Jarry à propos et à la suite de la traduction en français du roman de H.-G. Wells, *The Time Machine*, trad. Henry D. Davray, Société du Mercure de France, 1898.

S'agissant du climat à venir, le Père, plus exactement ici la Mère Ubu, fait preuve de la même prudence « normande » qu'à l'égard des désastres que pourraient occasionner les marées (A. 4).

P. 19.

Notre savoir en météorologie : cf. *Ubu enchaîné*, « Nous le savons par notre science en météorologie », OC I 449.

P. 20.

Quatorze juillet

La fête du Père Ubu, le 14 juillet, sera inscrite au calendrier dans l'*Almanach 1901*. Jarry reviendra sur cette date à plusieurs reprises : « Opinion de M. Ubu sur le 14 juillet », *L'Omnibus de Corinthe*, n° 5, 15 octobre 1897³¹ ; « Les sacrifices humains du 14 juillet », *La Revue blanche*, n° 196, 1^{er} août 1901 ; et dans la série des « Fantaisies parisiennes », « Le 14 juillet », *Le Figaro*, 14 juillet 1904.

31. Merci à Julien Schuh pour cette référence additive.

P. 21.

L'AGRONOME CITADIN

Le dessin de Bonnard mêle le type bourgeois et le vêtement royal. Ubu porte la robe marquée de la gidouille, et se munit d'un parapluie dont il se prétendra l'inventeur dans l'*Almanach* de 1901. (« Première invention », Lettre confidentielle du Père Ubu à Monsieur Possible, Bureau des Inventions et Brevets, OC I 594-595).

P. 22.

FOIRES

Jarry fait ici l'économie des nombreuses pages recensant les foires des principales villes de France et de chaque département, traditionnellement données par les almanachs régionaux (encore aujourd'hui, pour ceux qui subsistent, cf. en Bourgogne), pour les remplacer par ce jeu de mots caractéristique et merdical (dérivé de « merdecine ») du Père Ubu (« Oui ! je n'ai plus peur, mais j'ai encore la fuite. » *Ubu roi*, IV, 6) qui, il ne faut jamais l'oublier, est un sot. Noël Arnaud rapporte que Jarry, placé à côté de Colette qui lui reprochait de se tortiller lui aurait répondu : « Madame, j'ai la foire ! »³².

Force de rire renvoie bien évidemment à François Rabelais, « Avertissement » à *Gargantua*. Lequel Rabelais figure parmi les livres pairs (ch. IV des *Gestes...*), sans qu'il soit besoin de citer d'ouvrage puisque c'est tout l'œuvre qu'il faut honorer ; il est naturellement ensuite « du petit nombre des élus » (ch. VII)³³.

P. 23.

L'AGRONOME CITADIN

Parodiant et prenant le contre-pied de *L'Ami des campagnes* et autres almanachs de même farine, tel l'*Almanach Hachette* qui ouvre chaque mois sur « La vie aux champs », Jarry/Ubu, usant de l'oxymore, trace ici les activités possibles du paysan de Paris pour chaque mois de l'année.

Janvier

Jarry commence bien l'année par un jeu de mots : de même que l'en-tout-cas est un vêtement qui protège aussi bien du soleil que de la pluie, l'en-tout-cannes, autrement dit le parapluie, s'épanouit dans les serres. Placé sous le signe du Verseau qui « favorise surtout le métier des armes », lit-on à la rubrique « Astrologie — Janvier »

32. Noël Arnaud, *Alfred Jarry, d'Ubu roi au docteur Faustroll*, Paris, La Table ronde, 1974, p. 431.

33. Voir François Caradec, « Éléments d'une contribution d'apparence lexicographique à l'étude de Rabelais dans l'œuvre de Jarry », *L'Étoile-Absinthe*, n° 1-2, mai 1979, p. 16-28.

dans l'*Almanach Hachette*... qu'il convient de combattre par tous les moyens, ce mois festif invite à se procurer des fourrures dans la grande Chasublerie de Saint-Sulpice, une trappe à truffes à la quincaillerie de Saint-Hubert, un mortier à truffes à l'arquebuserie de Saint-Georges pour abattre l'animal de saison (et de basse-cour, facile à attraper), le dindon : autant de dénominations flatteuses pour désigner quelques boutiques !

Amorçant un principe d'écriture qui s'épanouira dans ses chroniques journalistiques, Jarry développe une image double à partir du double sens des mots. Si l'on blanchit la salade dans les caves, les danseuses dans leurs pépinières aussi, dont les coiffures artificielles se greffent à la racine de leurs cheveux, de même que les hymnes nationaux se blanchissent à force d'être joués.

* Nous n'avons pas trouvé de référence directe, mais l'information générale vient très certainement, vulgarisée, de l'ouvrage d'Olivier de Serres, seigneur du Pradel, *Le Théâtre d'agriculture et Mesnage des champs*, 1600 [rééd. Acts-Sud, 1996, 1 548 p.].

Homme de paille au sens de « prête-nom », présent dans le *Dictionnaire de Trévoux* (1743) est attesté depuis 1623 dans le *TLF*³⁴.

P. 24.

L'humide radical : le *Littre* de la médecine indique que l'humide radical est le nom donné, dans l'ancienne médecine des humeurs, au fluide supposé être le principe de vie des êtres organisés³⁵. Ici Jarry prend l'expression à contresens (quoique ce soit, en même temps, faute de ce fluide que l'on meurt) et plaisante sur l'humidité, plus ou moins météorologiquement vérifiée, du signe du « Verse-eau ».

Chasublerie de Saint-Sulpice : c'est ainsi que Jarry désignait son logis, au 7, rue Cassette, au deuxième étage duquel se trouvait un atelier de vêtements d'église³⁶.

La dinde truffée : Cf. *Almanach Hachette 1899*, p. 35 et 72 : « viande de boucherie », mise au menu proposé pour le 1^{er} de l'An ; puis dans « La cuisine à la maison » — les recettes de Mme Seignobos : « Peler 1 kilo de truffes [**sic** !], les mettre dans une dinde grasse, fermer l'issue, conserver 4 jours au frais, ajouter une farce de foie et de pelures de truffes, embrocher, cuire à feu vif. » De la chasse à la cuisine... jeu de mots bien sûr sur le double sens du mot « mortier ». Mais du plomb à la truffe, le prix n'est plus le même. Le Père Ubu dispose, lui, heureusement, d'une (inépuisable ?) « pompe à phynances »...

34. *Le Trésor de la Langue française*, dictionnaire élaboré par le CNRS, s'appuyant sur la plus importante banque de données textuelles. La version informatisée est accessible gratuitement sur la toile.

35. Voir Olivier Lafont, « L'humide radical des alchimistes », Paris, *Revue d'histoire de la pharmacie*, n° 352, 2007, p. 441-446.

36. Cf. Jean Loize, *Cahiers du Collège*, n° 5-6, avril 1952, p. 66-68.

Arquebuserie de Saint-Georges : Cf. publicité de *l'Almanach Hachette*, p. XLVII : 14, rue Saint-Georges est le siège de *La Fronde* (dir. : Marguerite Durand). Voir plus loin, à propos des « revendications féministes ».

Opéra, Vaudeville : vise les demi-mondaines, invitées des bals de l'Opéra et actrices dans divers théâtres, comme celui du Vaudeville.

Arts ludicraux : du latin *ludicrum*, plur. *ludicra*, jeu public, au cirque ou au théâtre (c'est ici un hapax absolu dans la langue française).

P. 26-31.

Février

Le ton change en février : le Père Ubu prend un air de majesté, à la première personne du pluriel, pour évoquer ses aventures diverses (se confondant avec celles de Jarry lui-même), qu'il situe dans un temps irréel du passé/futur, profitant de l'espace ouvert par les jours nuls de ce mois.

Cela commence par la descente de Montmartre : le Père Ubu passe par l'église de La Trinité, où officient effectivement Alexandre Guilmant³⁷ ainsi que Claude Terrasse ; puis il emprunte la rue Laffitte, où sont les marchands de tableaux, dont Ambroise Vollard (visité par Jarry dès l'ouverture de sa galerie, fin 1893, avec Léon-Paul Fargue). Il arrive sur les bords de la Seine, et la transition est toute trouvée pour peindre ses habitants, d'une manière faussement naïve (anticipant sur les chroniques de *La Chandelle verte*). Le barbillon est décrit comme dans une notice de dictionnaire encyclopédique ou un traité de pêche. Cela entraîne, par association d'idées, l'évocation de Pierre Quillard, compagnon de pêche et de canotage de Jarry. Celui-ci retrace leurs aventures sur la Seine d'homérique façon. L'exploit s'achève en butte au gendarme, objet de toute l'ironie de l'auteur.

P. 26.

Sous le signe des Poissons : il n'est plus question d'astrologie. Après la chasse, la pêche. Des trous du gibier aux trous de l'emmental.

Homme à l'eau dans la Seine : voir les gravures de Félix Vallotton, « L'épave », (*Le Courrier français*, 6 mai 1894) et « Le suicide » (1894).

Fulgurant météore : qualification déjà attribuée à Père Ubu dans *César-Antechrist* (« Semblable à un œuf, une citrouille ou un fulgurant météore, je roule sur cette terre où je ferai ce qu'il me plaira. », Acte Héraldique, OC I 293), mais aussi dans « Gestes érotiques », OC I 520. Voir aussi « Visions actuelles et futures », OC I 337.

Semblable à une sphère roulante : forme chère au Père Ubu, voir l'éloge de la sphère dans « l'Art et la Science ».

37. Alexandre Guilmant (Boulogne s/Mer, 12 mars 1837 – Meudon, 29 mars 1911).

Sergent de ville : Cf. la spéculation : « La cervelle du sergent de ville », *La Revue Blanche*, 15 février 1901 (OC II 277).

P. 27.

Barbillon : petit barbeau, poisson de rivière connu pour ses moustaches, par ailleurs comestible et fort apprécié. « Malgré nos nombreux travaux, nous pêchons honorablement de dix heures à midi. Et avons capturé ce matin divers poissons, dont le gros gardon et celui qui petit barbillon d'un quart environ. C'est un animal presque comparable à celui qui dindon, quoique moins mélodieux, et dont les écailles sont semblables à de la toile métallique. » (lettre d'Alfred Jarry à Alfred Vallette, novembre 1898, OC I 1068, nous soulignons). Il s'amorce effectivement avec du fromage.

« Le barbeau est le poisson jarryque par excellence. Il est le seul à mériter d'être appelé "Monsieur". Il est assimilable au "Fourneau". » (*Monitoires du Cymbalum Pataphysicum*, 40, 1996, Dossier « Traité de la pêche à la ligne d'Alfred Jarry », 27.)

Jarry était un fervent pêcheur-amateur. Voir son compte rendu de Gaston Lecouffe : *Code-manuel du pêcheur et Code-manuel du chasseur* (Giard et Brière), *La Revue Blanche*, 15 septembre 1900 (OC II 585). Il a annoncé son intention d'écrire un traité sur la pêche dans la spéculation « La pêche à l'amiral » (OC II 521).

À noter que le Père Ubu fut membre de la Société des pêcheurs à la ligne, comme l'écrit Jarry à Vallette en 1902 : « Père Ubu : ancien roi de Pologne et d'Aragon, membre de la Société des pêcheurs à la ligne de Corbeil. » mars, 1902 (OC III 561).

Gruyère : « Que s'il vous est arrivé de mettre à mal, le séduisant au moyen de gruyère préalablement compissé par une jeune vierge, le gros barbeau de quatre à sept livres, vous aurez été ébahi, peut-être, des objurgations et jurons malsonnants que la bête éructe hors de sa barbiche. » « La Pêche à l'Amiral », *Le Canard Sauvage*, 4-10 octobre 1903 (OC II 521).

La passion de Jarry pour le barbillon prenait des proportions mythiques. Dans ses mémoires, Lucie Delarue-Mardrus raconte une anecdote de Mirbeau déjeunant chez Jarry : « Invité, comme plusieurs autres convives, à déjeuner à la campagne chez le père du père Ubu, toute la bande et Mirbeau trouvèrent le couvert mis sur un établi. Les assiettes étaient des ronds découpés dans du papier. Au centre, sur une feuille de chou, s'allongeait, pour tout repas, un barbillon cru ; car Jarry, qui pêchait beaucoup à la ligne, avait l'habitude de manger le poisson à sa sortie de l'eau, sans même arracher l'hameçon » (Lucie Delarue-Mardrus, *Mes mémoires*. Gallimard, 1938, p. 141).

L'emmenthal : les meules sont plongées dans un bain de sel pendant une quinzaine de jours. La fermentation provoque des bulles de gaz carbonique, formant les trous caractéristiques de ce fromage.

p. 29.

Pierre Quillard, (né le 14 juillet 1864 à Paris ; mort le 4 février 1912 à Neuilly). Collaborateur du *Mercur de France* où il tint les rubriques de littérature et de poésie, et grand ami de Jarry, expert en matière linguistique. Enseignant à Constantinople de 1893 à 1897, il suivit la guerre gréco-turque comme correspondant de *L'Illustration*. À son retour en France, il mena campagne en faveur du peuple arménien persécuté par les Turcs. Proche de Bernard Lazare, il fut un ardent défenseur d'Alfred Dreyfus. Adhérent de la Ligue des Droits de l'Homme dès sa fondation en juin 1898. Voir la lettre que lui adressa Jarry, accompagnée d'une épreuve de son portrait par Bonnard, qui le compare au barbillion : « Ci joint une épreuve de l'image de l'almanach, laquelle évite de vous flatter, mais vous confère avec celui qui Barbillonne. » (OC I, 1073) Il avait ses livres entrées au phalanstère de Corbeil, notamment à la cave (ledit est dédicataire du ch. XXVI « Boire » des *Gestes...*), et partageait avec Jarry son goût pour la pêche.

Phalanstère : maison louée en commun (sur le modèle du phalanstère fouriériste), au printemps 1898, par l'équipe du *Mercur de France*, Alfred Vallette et Rachilde, Marcel Collière, A. Ferdinand Hérold, Pierre Quillard et Jarry. Ce dernier l'occupait durant l'hiver 1898, quand il rédigea cet *Almanach*.

p. 30.

M. Pierre Quillard s'introduisit, nous-mêmes ayant pratiqué l'effraction de la porte, dans la cave des Emmenthal : Référence aussi à la cave du Phalanstère. Voir la lettre de Jarry à Quillard : « Nous vous informons qu'il vous est octroyé, tant en pur don qu'en considération de nos dettes, un crédit fort peu limité sur le VIN, et que le mot de la Cave, au cas où vous auriez le loisir de venir l'explorer, n'est autre actuellement que QQQQ. » (OC I 1073).

tap en bouche : les gardes chiourmes ordonnaient : « tap en bouche » lorsque le commandant demandait de forcer l'allure, le tap étant un morceau de bois que les galériens portaient en sautoir. Ils le mettaient dans leur bouche en serrant les dents dessus pour ne pas crier, en prévision de nombreux coups de fouets. L'expression est utilisée par Aimé Césaire dans *La Tragédie du Roi Christophe* (1961). À moins que ce ne soit une coquille pour : **Tape**, subs. fém., terme de brasserie : ce qui bouche le fond d'une cuve ; terme de marine : ce qui ferme la bouche d'un canon (*Dictionnaire universel de la langue française...* par P.C.V. Boiste, Paris, Desray Libraire-Éditeur, An XI/1903, p. 769).

Descente de l'Yonne — voir la carte encore actuelle des « Voies navigables de France » : Corbeil... La Cave (barrage), Vinneuf, Port-Renard (écluse).

P. 31.

Le gendarme : Coup de patte coutumier chez Jarry. Cf. « Psychologie expérimentale du gendarme » et « Appendice au "gendarme" », *La Revue blanche*, « Spéculations », n° 198, 1^{er} sept. et n° 199, 15 sept. 1901. Le lien entre la pêche et le gendarme se retrouve aussi dans *L'Amour absolu* : « Le soleil est couché réglementairement, le pêcheur à la ligne, de par le gendarme, rétracte ses tentacules » (OC I 919).

Cul-de-jatte : fréquent dans le vocabulaire jarryque ; *Les Jours et les Nuits* (1897) chapitre « La Jatte des culs » ; *Ubu enchaîné* (1899) OC I 456.

P. 32-34.

Mars

Reprise du ton sentencieux. En ce mois placé sous le signe du Bélier, naturellement, les « bêtes à cornes » et tous les objets cornus ou bifides sont bons. Mais aussi tout ce qui relève du dieu de la guerre. Par contraste, suit une première énumération des amis et connaissances de Jarry, de ceux dont on parle dans les gazettes à propos de l'affaire Dreyfus.

P. 32.

Vingt-huit jours : conjonction du mois de février et de la durée de la période militaire additive, pour la « réserve », instaurée par la loi Freycinet du 15 juillet 1889, qui, fixant le service national à 3 ans, supprimait le tirage au sort et les exemptions.

P. 33.

Gens notables de Paris : pêle-mêle : Gaston Danville [Armand Blocq] (Toul, 18 nov. 1870 — Paris XIV, 4 sept. 1933) ; Paul Sérurier, devenu Sérusier (Paris, 9 mars 1864 — Morlaix, 6 oct. 1927) ; Charles Roussel, frère de Ker-Xavier (Tourcoing, 16 fév. 1861 - ?, 1936) ; Franc-Nohain [= Maurice Étienne Legrand] (Corbigny/Nièvre, 25 oct. 1873 — Paris, 18 oct. 1934 — voir A. 71) ; Abel Hermant (Paris VIII, 8 fév. 1862 — Chantilly, 22 sept. 1950) ;

Léon Gandillot (Paris, 25 janv. 1862 — Neuilly, 22 sept. 1912), neveu d'Hector Crémieux (1828-1892), auteur dramatique fécond, du « sur-mesure » pour le Palais-Royal... Jarry pouvait-il faire l'économie d'un calembour sur Gandillot/Godillot — du nom d'Alexis Godillot (1816-1896), fournisseur attitré des chaussures à l'armée ?

Édouard Vuillard (Cuiseaux/Saône & Loire, 10 nov. 1868 — La Baule/Loire inf., 21 juin 1940 — voir A. 70) ; André Antoine (Limoges, 31 janv. 1858 — Le Pouliguen/Loire inf., 19 oct. 1943 — voir A. 72).

Capitaine Bordure et Madagascar : Madagascar, protectorat français depuis 1885, avait été décrétée colonie française le 6 août 1896, placée sous le contrôle d'un Gouverneur Général auquel furent accordés les pleins pouvoirs, en l'occurrence Gallieni³⁸, qui dès lors entama la « pacification »...



Figure 11 : Ibels, Madagascar

38. Joseph Simon Gallieni (Saint-Béat/Hte Gar., 24 avril 1849 - Versailles, 27 mai 1916).

Voir *L'Omnibus de Corinthe* (dir. : Marc Mouclier), n° 6, 15 janvier 1898 : caricature légendée d'André Ibels (frère de Henri-Gabriel) :

« Colonel Ubu — Par ma chandelle verte, vous aurez vingt jours d'arrêts forcés, Capitaine, avec le motif : "a essayé de détourner à son profit une colonie française".
 Capitaine Bougrellas —... dre, Colonel Ubu, allez *au diable* ! [c'est nous qui soulignons]
 Colonel Ubu — Vous irez vous-même, voilà ! »

Metz, Fachoda : une double « culotte » pour l'armée française :

- « Metz » renvoie à la guerre de 1870 et à l'enfermement dans cette ville de l'armée de Bazaine³⁹ (150 000 hommes !), qui, malgré les tractations entamées avec Bismarck, devra se rendre sans conditions.

- L'ennemi du jour, ce ne sont plus les Allemands, mais de nouveau les Anglais, avec la nouvelle culotte à Fachoda (Soudan) : la « mission » Marchand⁴⁰, arrivée en juillet, doit évacuer en novembre (voir A. 42).

André Antoine, voir A. 72.

P. 34.

Allais Alphonse (Honfleur/Calvados, 20 oct. 1854 — Paris, 28 oct. 1905 — voir A. 76) ; Auguste Scheurer-Kestner (Mulhouse, 11 fév. 1833 — Bagnères-de-Luchon, 19 sept. 1899 — voir A. 60) ; Ernest La Jeunesse (Nancy, ? 1874 — Paris VI, 6 mai 1917 — voir A. 76) ; Ernest Judet (Avesne s/Helppe, 11 janv. 1851 — Paris, ? 1943 — voir A. 51) ;

Urbain Gohier [= Urbain Degoulet] (Versailles, 17 décembre 1862 — St Saturnin/Cher, 29 juin 1951), écrivain, journaliste, avocat, dreyfusard et antimilitariste. Il fut un des principaux collaborateurs de *L'Aurore*. Voir A. 61. Comme nombre d'autres dreyfusards, il devait tourner casaque et finir par approuver le régime de Vichy.

André-Ferdinand Hérold (Paris, 24 fév. 1865 — Lapras/Ardèche, 23 oct. 1940 — voir A. 75) ; Alfred Vallette (Paris, 28 juill. 1858 — id., 28 sept. 1935 — voir A. 72) ; Charles Louis de Saulces de Freycinet, baron (Foix/Ariège, 14 nov. 1828 — Paris, 14 mai 1923 — voir A. 49).

39. François Achille Bazaine (Versailles, 13 fév. 1811 - Madrid, 23 sept. 1888) sera condamné à mort pour trahison par le Conseil de guerre, peine commuée en 20 ans de prison ; il réussira à s'évader et finira ses jours en Espagne.

40. Jean-Baptiste Marchand (Thoissey/Ain, 22 nov. 1863- Paris, 13 janv. 1934).

p. 35-38.

TRAIT DE PROBITÉ

Les almanachs populaires se plaisent à relater des histoires édifiantes, dont la morale doit servir à tous. En voici une, dont le Père Ubu est le héros, et Bordure le témoin, prouvant qu'il ne faut jamais accomplir son forfait à demi, encore moins au tiers !

Docteur Le Fourneau : Léon Xanrof [Alfred Fourneau, Paris, 9 déc. 1867- id., 17 mai 1953] célèbre chansonnier du Chat Noir, auteur notamment du *Fiacre* immortalisé par Yvette Guilbert, qui se voua ensuite au théâtre. François Caradec, dans sa biographie d'Alphonse Allais (Belfond, 1994), raconte qu'à la suite d'une querelle entre Allais et Xanrof, le terme « fourneau » est devenu synonyme d'imbécile et est ainsi entré dans le *Nouveau Larousse illustré* de 1900. Le *Trésor de la langue française* relève une attestation antérieure et indique : « Emploi vieilli de ce terme appliqué à une pers. Comme injure. Synon. Imbécile. "Ne gueulez donc pas comme ça, tas de fourneaux, vous allez faire sortir le poste ! C'est t'y donc que vous êtes saouls ?" (Courteline, *Train 8 h 47*, 1888, 2^e part., 4, p. 132). » Par ailleurs, un dictionnaire d'argot⁴¹ signale le sens de vagabond, ce qui justifierait l'errance du personnage dans Paris. Pourtant, pour Jarry, le fourneau est synonyme de gros poisson : « Tout à coup, le père Ubu s'écrie d'une voix féroce : "Le fourneau !" et il tire de l'onde mystérieuse et perfide un superbe barbillon. » (Rachilde, *Le Surmâle de Lettres*, p. 20).

Variante du « jeu de l'Oie », signalé également p. 56, qui renvoie à un épisode de l'opéra-bouffe d'Offenbach, *La Belle Hélène* (1864), où l'on voit le grand augure Calchas tricher au dit jeu. « Calchas — On va donc la découper, cette petite oie ? [...] Le tour est fait ! M'y voici ! Vous le voyez, j'ai trois ! » (Acte II, scène V).

p. 39-51.

ÉPHÉMÉRIDES ACTUELLES

L'ÎLE DU DIABLE.

L'Île du diable « pièce secrète en trois ans et plusieurs tableaux », est une claire allusion à l'affaire Dreyfus. En reprenant tous les thèmes constitutifs de l'univers ubuesque, Jarry joue sur une analogie de situation entre Dreyfus et Bordure, qui désormais ne font qu'un. Ubu sait fort bien qu'Athalie-Afrique (autrement dit Esterhazy) est coupable de trahison, tandis que Bordure ne fait que clamer son innocence. Mais c'est un dissident. Comme lorsqu'il était roi de Pologne, Ubu va lui rendre visite en sa forteresse de Thorn⁴², et pour adoucir ses derniers moments, lui promet les

41. Georges Delasalle, *Dictionnaire Argot-Français & Français-Argot*. Préface de Jean Richepin Paris, Ollendorff, 1896.

42. Thorn, ville fondée au XIII^e siècle par les chevaliers teutoniques, au départ un simple château, qui prit rapidement de l'extension de par son rôle commercial et fut l'enjeu de

supplices qu'il destinait à la Mère Ubu, pour finir par « la grande décollation par sur le billot, renouvelée de saint Jean-Baptiste », le palotin Clam étant l'exécuteur des hautes œuvres. Mais voici que la Conscience surgissant de la valise, comme dans *Ubu Cocu*, reproche à Ubu son comportement indigne puisque Dreyfus- Bordure est son fils adultérin ou le fils de Madame France (Louise France incarnait la Mère Ubu au Théâtre de l'Œuvre), son épouse. Malgré les « picquartements » de sa conscience (du nom du chef du 2^e Bureau, le colonel Picquart, convaincu de l'innocence du malheureux capitaine), Ubu passe outre, et laisse au Général Lascy le soin de faire justice. Le sketch s'achève sur un long discours d'Ubu expliquant à son bon peuple les mesures qu'il a prises en faveur de Freycinet, tandis que le général invite les chefs des chœurs (où l'on reconnaît les noms des nationalistes les plus acharnés) à frapper les têtes de MM. Clemenceau, Gohier, Quillard, Anatole France, etc. On voit combien, par un ensemble d'assimilations habiles, Jarry pouvait infuser un ton nouveau, particulièrement mordant et ironique, aux traditionnelles revues de fin d'année, Ubu symbolisant toute la sottise aveugle d'une prétendue Raison d'État⁴³.

Voir encore : « L'affaire est l'affaire », *Le Canard sauvage*, n° 5, 18 avril 1903 ; « L'affaire Humbert-Dreyfus », *La Plume*, n° 352, 15 déc. 1903, ce qui renvoie à l'affaire Thérèse Humbert (née Daurignac, Aussonne, 10 sept. 1856 — Chicago, ? 1918), elle, pure affaire d'escroquerie...

P. 39.

Dessin de Bonnard : le dessin nous montre le Père Ubu en tenue de tyran avec devant lui la Mère Ubu, *en dame voilée*, selon les indications scéniques. Dans le « lexique » de l'Affaire, la « femme voilée » référait à un personnage mystérieux fréquemment évoqué par Esterhazy. Ce dernier avançait qu'il avait des rencontres avec une femme élégante et mondaine qui le tenait au courant du complot mené contre lui par la famille Dreyfus.

L'Île du Diable : bagne de la Guyane française, en face de Cayenne, créé en 1852, lieu de déportation du capitaine Dreyfus, soupçonné d'espionnage, traduit devant le tribunal militaire le 19 décembre 1894 et condamné, après un procès à huis clos, le 22 décembre à la déportation à vie. Envoyé à l'Île du Diable en avril 1895.

P. 40.

palotin Bertillon : Alphonse Bertillon (Paris, 22 avril 1853 — id., 13 fév. 1914), chef du service de l'identité judiciaire de la préfecture de police, inventeur de l'anthropométrie. Son « expertise » graphologique, en 1894, conclut à la culpabilité du Capitaine Dreyfus.

luttres historiques entre la Prusse et la Pologne jusqu'au xx^e siècle. C'est l'actuelle Toruń, en Pologne.

43. Voir Henri Béhar, *Dramaturgie d'Alfred Jarry*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 115.

Rappelons que les *Palotins*, apparus publiquement dans *Ubu roi*, sont les acolytes du Père Ubu, exécutant ses basses œuvres. Le mot joue sur différentes associations : pal, palot, mais il existe effectivement un ordre ecclésiastique polonais des Pallotins, fondé à Rome en 1835 par Vincenzo Palloti (reconnu en 1904), qui eut quelques maisons en Bohême et en Silésie.

Malsain Athalie-Afrique : Esterhazy, Marie Charles Ferdinand (Walsin, 26 déc. 1847 — ?, 21 mai 1923), officier français d'origine hongroise, commandant, qui a offert ses services à l'Allemagne en juillet 1894, et fait plonger le malheureux capitaine Dreyfus... le vrai (?) responsable de l'affaire Dreyfus ; il reconnaîtra sa culpabilité dans *Le Matin* du 18 juillet 1899, mais l'affaire dépassait le simple trafic de faux, et ses « aveux » ne changeront rien au cours des choses.

Séminaire de St-Sulpice : un des grands séminaires parisiens, proche de la rue Cassette..., bâti en 1645, démoli en 1802 pour construire la place, reconstruit en 1820, évacué en 1906, après la loi de séparation de l'Église et de l'État, pour y accueillir un service du ministère des Finances. Dans « Les paralipomènes d'Ubu » (*La Revue blanche*, 1^{er} déc. 1896), Jarry informe le public que, dans les premiers manuscrits, Monsieur Ubu fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice où il fut conduit par son chapelain Frère Tiberge (cette pièce étant calquée sur *Manon Lescaut*). Dans le deuxième almanach, le Père Ubu passe son examen au Saint-Sulpice *colonial*, sous la direction de Frère Palmiste, ignorantin. (OC I 612).

P. 42.

Fachoda : ville du Soudan (on transcrivait effectivement ce nom avec un S), où la France, l'été 1898, dut se plier à une retraite stratégique face aux Anglais, ce qui obligea la mission Marchand à renoncer à la conquête du Nil.

le palotin Clam : Armand Mercier Du Paty de Clam (Paris, 21 fév. 1853 — ?, 6 sept. 1916), commandant au 3^e bureau de l'État-major, chargé de l'enquête sur Alfred Dreyfus en 1894. Manipulé par le colonel Henry [= Hubert Joseph Henry] (Pogny, 2 juin 1846 — Suresnes, 31 août 1898) — lequel se suicidera après ses aveux —, il sera arrêté le 1^{er} juin 1899 mais obtiendra un non-lieu.

P. 43.

Cavagne : Jacques Marie Eugène Godefroy CAVAINAC (Paris, 21 mai 1853 — Flée/Sarthe, 24 sept. 1905), ministre de la Guerre de nov. 1895 à avril 1896 et trois mois de juin à sept. 1898, et député de la Sarthe. Le 7 juillet 1898, il brandit à la Chambre un prétendu message attestant la culpabilité de Dreyfus, procuré par le colonel Henry, qui s'avéra être un faux.

P. 45.

Je sais mon affaire : dégradation publique du capitaine Dreyfus le 5 janvier 1895. Le texte reprend, en l'abrégéant, une tirade du Père Ubu : « torsion du nez, arrachement des cheveux, pénétration du petit bout de bois dans les oneilles, extraction de la cervelle par les talons, lacération du postérieur, suppression partielle ou même totale de la moelle épinière (si au moins ça pouvait lui ôter les épines du caractère), sans oublier l'ouverture de la vessie natatoire et finalement la grande décollation renouvelée de saint Jean-Baptiste, le tout tiré des très saintes Écritures, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, mis en ordre, corrigé et perfectionné par l'ici présent maître des finances ! ça te va-t-il, andouille ? (*Ubu roi*, V, 2)

P. 46.

Mme France votre épouse : à la création d'*Ubu roi*, le rôle de la Mère Ubu était interprété par Louise France (voir A. 77).

picquartements : ce jeu de mots vise le lieutenant-colonel Georges-Marie Picquart (Strasbourg, 6 sept. 1854 — Amiens, 19 janv. 1914), chef du service des Renseignements à la suite du colonel Jean Robert Conrad Auguste Sandherr (Mulhouse, 6 juin 1846 — Paris, 4 mai 1897), en juillet 1895, nommé lieutenant-colonel en avril 1896. Mis à la réforme à la suite du procès Zola en février 1898, puis emprisonné onze mois de juillet 1898 à juin 1899. Sera réintégré en... juillet 1906, et deviendra en septembre ministre de la Guerre du premier Cabinet Clemenceau.

Faire du tapage : l'expression se trouve déjà dans « Les paralipomènes d'Ubu » ; elle revient à maintes reprises dans *Ubu intime* ou *Les Polyèdres*.

Expériences de pataphysique : n'oublions pas que depuis le Guignol des *Minutes de sable mémorial* (1894), le Père Ubu se prétend docteur en cette discipline, qui deviendra la science des sciences.

P. 49.

jeune fils Freycinet : Charles-Louis de Saulces de Freycinet (Foix/Ariège, 14 nov. 1828 — Paris, 14 mai 1923), a fait ses débuts politiques comme collaborateur de Gambetta ; est délégué à la Guerre dans le gouvernement de Défense nationale de sept. 1870 à fév. 1871 ; puis sénateur (de 1876 à 1892), Président du conseil, ministre des Affaires étrangères (en 1879-1880, 1882, 1886), puis de la Guerre — de 1888 à 1892 et de nov. 1898 à mai 1899 : il a alors 70 ans... (Voir A. 78)

P. 50.

Reyerberlioz : mot-valise composé de Giacomo Meyerbeer, Hector Berlioz et [Ernest] Reyer. Berlioz est bien l'auteur d'un *Te Deum* en 1855. Mais Jarry vise, par-delà, les compositeurs sortis de l'« école Niedermeyer », qui forma certes des

maîtres de chapelle (sa vocation première), lesquels se révélèrent aussi de brillants compositeurs d'opérettes, opéras-bouffes, tels André Messager (1853-1929) ou Claude Terrasse (1867-1923), et dont les œuvres firent les belles heures des music-halls, — ici cités : l'Olympia sis 28, bd des Capucines, les Folies-Bergère sises 32, rue Richer, auxquels aurait pu être ajouté les Bouffes-Parisiens, sis 4, rue Monsigny.

P. 51.

général Lascy : c'est évidemment un personnage d'*Ubu roi* qui prend ici la parole pour mettre à l'unisson les antidreyfusards.

Humbert, Jean Joseph Alphonse (Paris, 21 fév. 1844 — *id.*, 27 déc. 1922), directeur de *L'Éclair*, journal connu pour ses campagnes antidreyfusardes.

Arthur Meyer (Le Havre, 16 juin 1844 — Paris, 2 fév. 1924), directeur du journal *Le Gaulois*, antidreyfusard.

Georges Bec, pseudonyme de *Georges Pierre Gilbert Bonnamour* (Paris, 20 fév. 1866 — Neuilly, 22 fév. 1954), écrivain et journaliste, ancien rédacteur en chef de *La Revue indépendante*, membre fondateur de la Ligue de la Patrie française à la fin de l'année 1898. Ami de Barrès, il avait dirigé son journal électoral, *Le Nouveau Journal de Neuilly*, durant les élections législatives de 1893. Il publia dans *L'Écho de Paris*, sous le nom de Georges Bec, des articles venimeux sur les procès Zola et Dreyfus (réunis dans Georges Bonnamour, *Le Procès Zola. Impressions d'audience*, Pierret, 1898 et *Le Procès Dreyfus. Études sur le bordereau*, Pierret, 1899⁴⁴).

Jules Méline, (Remiremont, Vosges, 20 mai 1838-Paris 21 décembre 1925), président du Conseil des ministres du 28 avril 1896 au 15 juillet 1898.

Général Zurlinden, Émile Auguste François Thomas, (Colmar, 3 nov. 1837 — Paris, 9 mars 1929), ministre de la guerre de 5 septembre 1898 au 17 septembre 1898 ; démissionné pour n'avoir pas initié la révision du procès Dreyfus.

Général Auguste Mercier (Arras, 8 déc. 1833 — Paris, 3 mars 1921), ministre de la Guerre de déc. 1893 à janv. 1895,

Édouard Adolphe Drumont (Paris, 3 mai 1844 — *id.*, 5 fév. 1917), voir A. 77,

Georges Gabriel de Pellieux, (Strasbourg, 6 sept. 1842 — Quimper, 15 juill. 1900), général français, accusateur de Dreyfus et responsable de l'acquittement d'Esterhazy.

Général Charles Arthur Gonse (Paris, 19 sept. 1838 — Cormeille-en-Parisis, 18 déc. 1917),

Ernest Judet (Avesne s/Helppe / Nord, 11 janv. 1851 — Paris, 1943), journaliste, directeur du *Petit Journal*, antidreyfusard. En mai 1898, il publia dans *Le Petit Journal*, en citant des documents dénaturés par Joseph Henry, deux articles diffamatoires contre le père de Zola, et fut condamné, le 3 août, à deux mille francs d'amende. Le même jour, à la suite de nouvelles attaques publiées en juillet, le romancier

44. Merci à Julien Schuh pour cette identification.

porta plainte contre lui pour usage de faux. Ayant bénéficié, le 31 octobre, d'une ordonnance de non-lieu, il poursuivit Zola en dénonciation calomnieuse. Celui-ci fut acquitté en janvier 1900.



Figure 12 : Confrontation d'Ubu avec Ernest Judet, dessin d'Émile Couturier, *L'Omnibus de Corinthe*, voyage 6, 18 janvier 1898.

Fernand Xau (Nantes, 22 avril 1852 — Grasse, 1er mars 1899), journaliste, puis directeur du quotidien à grand tirage *Le Journal*.

Maurice Barrès (Charmes s/Moselle, 19 août 1862 — Neuilly, 4 déc. 1923), écrivain, journaliste, homme politique, nationaliste.

Gyp [= Sibylle Gabrielle Marie Antoinette de Riqueti de Mirabeau, comtesse de Martel de Janville] (château de Koëtsal/Morbihan, 15 août 1850 — Neuilly s/Seine, 29 juin 1932), journaliste à *La Libre parole*, au *Drapeau*, à *l'Antijuif*, elle fit de son

salon à Neuilly le bastion de l'antidreyfusisme et de l'antisémitisme. Auteure de romans de la même teinture (*Le Baron Sinai, Israël, Les Izolâtres*, etc.). Voir A. 74.

Georges Eugène Benjamin Clemenceau (Mouilleron-en-Pareds, Vendée, 28 septembre 1841- Paris 24 novembre 1929), homme politique, journaliste, président du Conseil de 1906 à 1909 et de 1917 à 1920. À l'époque de cet almanach il était rédacteur en chef de *L'Aurore*, où Zola avait publié « J'accuse ».

Urbain Gobier (voir A. 34),

Pierre Quillard (Paris, 14 juillet 1864 — Neuilly, 4 février 1912).

Pressensé Francis Charles Dehault de (Paris, 30 sept. 1853 — *id.*, 19 janv. 1914). Homme politique, pacifiste, vice-président de la Ligue des Droits de l'Homme dès sa fondation, puis président (1903-1914).

Henri Rochevoort : pseudonyme utilisé par Henri Dagan (Apt, 15 fév. 1870 — ap. nov. 1913) pour le journal qu'il lança le 25 novembre 1898 sous le titre *Le Transigeant*, en réplique à *L'Intransigeant* journal antidreyfusard fondé par Henri Rochefort. Il ne connut que ce seul numéro, mais son fondateur devait se lancer l'année suivante dans une grande « enquête sur l'antisémitisme » (Paris, P.-V. Stock, 1899, VII — 98 p.) et continuer sa campagne dans *La Revue blanche*.

Anatole France ([= Jacques François Anatole Thibault] (Paris, 16 avril 1844 — La Béchellerie-St Cyr s/Loire, 12 oct. 1924)) : cf. A. 65 « dreyfuse dans *L'Écho de Paris* ».

Chanson du décervelage : cette chanson⁴⁵, mise en musique par Claude Terrasse (lithographie de Jarry, Mercure de France, 1898), n'apparaît pas dans l'édition originale d'*Ubu roi* ni lors de la création. Elle lui est pourtant consubstantielle, depuis « Les Paralipomènes d'Ubu », la représentation du Théâtre des Pantins (20 janvier 1898), et la publication d'*Ubu roi, avec la musique de Claude Terrasse*, Éd. du Mercure de France, 1897, édition autographique reproduisant le fac-similé du manuscrit, 175 p. (voir A. 93). Elle figurait dès le premier *Ubu cocu* (publication posthume en 1944, texte de 1888-1889, Éditions des Trois collines [François Lachenal]) et devint très vite l'hymne national des compagnons du Mercure de France.

P. 52.

Précédant la section « Lettres et Arts », Ubu et Le Fourneau sont assis sur le toit de l'« omnubu » tiré par un cheval. Dans une vision panoramique, en bas figurent, alignés, tous les monuments de Paris (avec une tour Eiffel un peu déplacée). Au-

45. « Chansonnette », très exactement, « créée par Mr Ducastel à l'Eldorado, paroles de Gaston Villemer & Lucien Delormel, musique de Charles Pourny », publiée la première fois « Aux Cloches de Corneville, Paris, Louis Bathlot, 39, rue de l'Échiquier » en 1883, avec une couverture de Butscha. Elle sera reprise par Paulus en 1886, enregistrée sur cylindre par Charlus en 1903, et connaîtra même quelques variantes dans les années 1890, qui montrent sa popularité. Elle aurait pour origine une valse, qu'on « tournait » dans les bourgs du Morvan au son de la vielle et de la « panse d'oueille » (dite aussi « pis d'chieuv' »).

dessus de l'omnibus, on distingue une sorte de frise représentant une foule anonyme d'hommes, femmes et enfants. Ubu, en tant que flâneur, semble observer les gens dans la rue. Bonnard a choisi le modèle du Père Ubu bourgeois, en chapeau et petites moustaches, pour toute la séquence. Quant au Dr le Fourneau – ou plus sûrement Fornax, anagramme de Xanrof – préfigurant le cubisme, il est symbolisé par un triangle pourvu d'un œil et d'une cheminée. À moins qu'il ne s'agisse du triangle de la maçonnerie.

P. 53-78.

LETTRES ET ARTS

LA FÊTE AUTOMOBILE

Déambulant en omnibus à travers le Paris des Lettres et des Arts, le Père Ubu et son nouvel ami le Dr Athanor Le Fourneau (redondance : l'athanor est le nom donné par les alchimistes, dès le Moyen Âge, au fourneau dont ils se servaient) discutent de tout et de rien : du présent almanach comme antidote à la presse et même aux hebdomadaires satiriques (*Le Sifflet, Psst... !*). Leur circuit les fait passer par Saint-Germain des Prés, l'Odéon, où, s'en prenant à son directeur, ils évoquent les compositeurs de musique, les poètes et les auteurs. C'est ensuite le Sénat d'où est partie la mise en question du procès fait au capitaine Dreyfus ; la prison du Cherche-Midi où ce dernier fut incarcéré, ce qui est l'occasion de nommer ses adversaires et ses partisans, absurdement poursuivis ; la fontaine Saint-Sulpice où les chevaux s'abreuvent et les deux compères dissertent des revendications féministes. Ils s'amusent alors de ce que les journaux se dotent de cautions morales, de maîtres à penser, signalent l'arrivée de pièces de monnaie nouvellement frappées, ce qui les conduit à aborder l'annuel Salon de peinture, les professeurs des Beaux-Arts, et l'autre « affaire » du moment, celle de la *statue de Balzac* sculptée par Rodin (voir A. 71). Enfin, Ubu dénombre à la manière d'Homère le *peuple* qui a pris part au débat : ils sont 135 individus, classés selon leur activité (cependant, la liste contient 136 noms, les Natanson y figurent ensemble, tandis que Henri-Gauthier Villars a deux entrées, Willy et l'Ouvreuse, comme Bourgault-Ducoudray, Bourgault et Ducoudray). Mais, le plus souvent, l'association d'idées ou l'homonymie prennent le pas sur l'ordre professionnel.

P. 53.

La Fête Automobile : par distinction des fêtes mobiles et des immobiles ou fixes, fixée au rythme du Père Ubu et de son équipage. Par voie de conséquence, cette fête est celle des voyageurs circulant dans l'« omnibus », omnibus hippomobile. Le Père Ubu n'est donc pas tout à fait auto-moteur, ce qui est la définition de Dieu chez Aristote.

Omnibus : La tête de ligne et le terminus jouent sur les mots « Cours-la-Reine » et « Place des Ternes ». Voir aussi *L'Omnibus de Corinthe*, « véhicule des idées générales, départ tous les trois mois » (qui justifie donc cet almanach trimestriel), lequel connut 6 numéros d'oct. 1896 à janv. 1898 ; et « Cynégétique de l'omnibus », *La Revue blanche*, n° 205, 15 déc. 1901, p. 54.

P. 54.

Illustration de Bonnard :

Où l'on découvre le mobilier urbain parisien, lié à l'aménagement des grands boulevards sous le Second Empire. Lequel comprenait, et comprend en partie toujours, construits sur le même style : des kiosques à journaux (dessinés par Gabriel Davioud⁴⁶) - au nombre de 96 sur les Grands Boulevards, soit un tous les 42 m ; les fameuses « colonnes Morris » [de Gabriel Morris, imprimeur de métier⁴⁷ — qui obtint sa première commande par arrêté préfectoral en août 1868, pour 150 édicules, et aura l'exclusivité de l'affichage publicitaire jusqu'en... 1906] ; et les colonnes-urinoir (signées Adolphe Alphand⁴⁸ & Gabriel Davioud), rayées, elles, lentement des trottoirs à la suite d'une décision du Conseil municipal de Paris en 1961.

Forain : Jean-Louis Forain (Reims, 23 octobre 1852- Paris, 11 juillet 1931), caricaturiste, peintre, illustrateur et graveur français. En 1898, il fonda avec Caran d'Ache l'éphémère journal antidreyfusard *Psst... !* (86 livraisons). Voir A. 76.

P. 55.

Caran d'Ache : de son vrai nom Emmanuel Poiré (Moscou, 6 novembre 1858- Paris, 26 février 1909), dessinateur humoristique, resté célèbre pour le raccourci saisissant qu'il fit, le 14 février 1898, dans les colonnes du *Figaro*, des querelles familiales au sujet de l'affaire Dreyfus. Cofondateur de *Psst... !*

46. Gabriel Davioud (Paris, 30 oct. 1823 - *id.*, 6 avril 1881).

47. Hors l'adresse de son commerce, au 64, rue Amelot, Gabriel Morris résiste toujours actuellement aux recherches biographiques. Il serait le descendant d'une famille irlandaise émigrée aux États-Unis au milieu du XVIII^e siècle, et notamment d'un certain Gouverneur (oui, c'est bien son prénom) Morris (1752-1816), qui fut ambassadeur des États-Unis en France de 1789 à 1798. Ultra-royaliste, il devait être prié de rentrer en son pays d'origine. Celui-ci aurait donc laissé un fils, Gabriel, que l'on suit un peu mieux par sa descendance : on trouve un Richard inscrit au registre du commerce à partir de 1854, et père et fils partagèrent la même enseigne de 1871 à 1884. Ledit Richard eut deux filles, l'une qui deviendra l'épouse d'un futur grand commis de l'État, Eugène Mauclère (1857-1933), l'autre, du peintre paysagiste, Ferdinand-Joseph Gueldry (1858 - 1926 RMN ou 1945), spécialiste des scènes de canotage sur les bords de Marne.

48. Adolphe Alphand (Grenoble, 26 oct. 1817 — Paris, 6 déc. 1891).

psst...!

Images
par

FORAIN
CARAN D'ACHE

PARAISONNEMENT DES SÉRIES

N° 1
5 OCTOBRE 1908

Le NUMERO : 10 centimes.
ABONNEMENT : 10 francs par an. 10 francs 6 mois.

BUREAUX
10, RUE MONTMARTRE, PARIS

Le Pon Badriote



— Ch'accuse...!

Figure 13 : Psst... ! n° 1

N° 5. — 17 Mars 1895.

PARAIT LE JEUDI

Le numéro : 10 centimes.

LE SIFFLET

ABONNEMENTS

EX AV. FRANCE, 21 ANS, ÉTRANGER, 2 FRANCS.

DIRECTEUR

ACHILLE STEENS

BUREAUX

16, Galerie du Théâtre-Français,
(PARIS 8^{ME}, PARIS)

ÉCOLE
D'INTONATION



H. S. 1895

MAITRE X, chargé de cours d'Éloquence oratoire. — Pour dire, par exemple : « C'est à la Boucherie que nous conduirons vos enfants », étendez le bras droit et la jambe droite pour préciser la Boucherie...

LE COMMANDANT, chargé de la surveillance. — La jambe droite, mon général!

Figure 14: Le Sifflet n° 5

Le Sifflet : hebdomadaire satirique dreyfusard, fondé à Paris par Achille Steens et H[enri]-G[abriel] Ibels, 72 livraisons du 17 février 1898 au 16 juin 1899. Voir A. 76.

p. 56.

La querelle des anciens et des modernes en musique.

« Musique sur les modes grecs », « le jeu de l'Oye, un dîner renouvelé » : nouvelle référence à *La Belle Hélène* d'Offenbach, acte II, scène V. Cf. plus haut.

Érudit d'Indy : ou de l'oie à la dinde ; Vincent d'Indy (Paris, 27 mars 1851 — *id.*, 2 déc. 1931), auteur notamment de *Fantaisies sur des vieux airs français*, 1888.

Saint-Saëns : Camille Saint-Saëns (Paris, 9 oct. 1835 — Alger, 16 déc. 1921) des 5 sens aux 10 sens...

p. 57.

C'est, je crois, de la Zousse ou Souche qu'on le nomme : Molière, *L'École des femmes*, I, 4.

« Descendent les grands vaisseaux le fleuve vers l'infini ». *Robert de Souza* (1865-1946) : ce vers est extrait de *Sources vers le fleuve*, Mercure de France, 1897. Ce poète et théoricien du vers français a publié *L'Almanach des poètes pour l'année 1898* et *La poésie populaire et le lyrisme sentimental : études sur la poésie nouvelle*.

Paul Eugène Léon Ginisty (Paris, 4 avril 1855 — *id.*, 5 mars 1932), critique et auteur dramatique, nommé co-directeur de l'Odéon avec Antoine en juin 1896, puis seul directeur en octobre 1896.

p. 58.

Catulle Abraham Mendès (Bordeaux, 21 mai 1841 — Saint-Germain-en-Laye, 7 fév. 1909), poète parnassien, gendre en premières noces de Théophile Gautier (il épousa Judith Gautier en 1866 pour s'en séparer en 1878, et poursuivre une riche vie aventureuse). Le 6 décembre 1898 est redonnée au théâtre de l'Odéon sa *Reine Fiamette*, pièce en 6 actes et en vers, écrite pour Sarah Bernhardt, et originellement créée au Théâtre libre en janvier 1889. En 1898, Sarah Bernhardt joua sa *Médée* au Théâtre de la Renaissance. Il dirigeait le supplément littéraire de *L'Écho de Paris* quand Jarry y présenta ses premiers textes. « *Universel* » ? Outre ses poèmes, romans et nouvelles, on compte à son actif une trentaine de pièces, livrets d'opéra, arguments de ballet, composés avec les meilleurs compositeurs de son temps et accueillis dans nos plus nobles institutions. Élu parmi les livres pairs pour son roman *Gog* (ch. IV des *Gestes...*), et réélu au ch. VII « du petit nombre des élus ».

Doceat matrona... : Jeu de langues, pas si mauvaises... « Que la grosse matrone vous apprenne à vous poulécher de vos langues », pseudo-poème de Sappho (Mytilène, v. 610-v. 580), curieusement en latin pour une poétesse grecque, rapporté de mémoire à Jarry par Marcel Collière puis par Pierre Quillard... (Voir la lettre d'Alfred Jarry à Pierre Quillard, OC I, p. 1073, et la réponse de ce dernier p. 1297.) Pourrait bien venir de son pasticheur Catulle (Vérone, 84 — 54 av.). La chute en tout cas, « Le saule, Le saule », est une pièce rapportée de l'*Othello* de Shakespeare, plainte de Desdémone à l'acte IV.

p. 59.

Le dessin de Bonnard montre le Fourneau et Ubu devant le restaurant Foyot et, de l'autre côté de la rue, le Sénat.

p. 60.

Bombe Scheurer-Kestner : Auguste Scheurer-Kestner (Mulhouse, 11 fév. 1833-Bagnères-de-Luchon, 19 sept. 1899), député du Haut-Rhin en 1871, devenu sénateur inamovible en 1875 et vice-président du Sénat en 1895. Au centre de la campagne pour la révision du procès Dreyfus entre juillet et décembre 1897. Il lance sa bombe dans *Le Temps* (14 novembre 1897), déclarant connaître l'existence de pièces prouvant l'innocence de Dreyfus. Il meurt le 19 septembre 1899, le jour même de la grâce d'Alfred Dreyfus.

2^e bombe... *L'Hôtel-Restaurant Foyot* : le 4 avril 1894, une bombe, d'origine anarchiste selon la police, fut déposée à la fenêtre de l'hôtel-restaurant Foyot, sis 33, rue de Tournon, face au Sénat. Laurent Tailhade, qui y dînait en galante compagnie, et qui, à la suite de l'attentat de Vaillant à la Chambre, avait déclaré : « Qu'importe de vagues humanités, pourvu que le geste soit beau ! », y fut effectivement « tailladé », — il y perdit un œil. Voir sur cette sombre affaire : Philippe Oriol, *À propos de l'attentat Foyot*, Paris, Éd. Au Fourneau [Christian Laucou], 1993, en réponse à la thèse de Joan Halperin dans : *Félix Fénéon, Art et anarchie dans le Paris fin de siècle* (Paris, Gallimard, 1991) ; et Gilles Picq, *Laurent Tailhade, ou de la provocation considérée comme un art de vivre*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, p. 347-360. Laurent Tailhade sera par ailleurs honoré, dédicataire de « La grande église de Muffefiguière » (ch. XXII des *Gestes...*), en souvenir au moins de son recueil de poèmes *Au pays du mufle* (1891).

Cherche-Midi : prison-caserne et siège du Conseil de guerre, sise au 38, rue du Cherche-Midi. Ancien couvent des Filles du Bon Pasteur, occupé par les militaires à partir de la Révolution, démoli en 1847 et reconstruit en 1853. Elle servit encore sous l'Occupation. Démolie en 1966, elle fut remplacée par la Maison des Sciences de l'Homme, aujourd'hui à nouveau menacée...

Midi... à quatorze heures : locution connue depuis le XVII^e siècle (Molière, *Monsieur de Pourceaugnac*, I, 5, 1670). Le jeu de mots était manifestement répandu, puisqu'on retrouve le calembour dans le titre d'un film de Georges Méliès : *La curiosité punie, ou la rue du Cherche-midi à quatorze heures* (1908, 8 min.). Ajoutons ici que Méliès fut aussi l'auteur en 1899 d'une bande clairement dreyfusarde, intitulée *L'affaire Dreyfus*, « point de vue documenté » (3/15 min. selon les sources, ou la vitesse de projection !).

P. 61.

Paul Marie Joseph Déroulède (Paris, 2 sept. 1846 — Montboron/Alpes mar., 30 janv. 1914) voir A. 72.

Jean-Baptiste Billot, (Chaumeil/Corrèze, 15 août 1828 — Paris, 31 mai 1907). Général, ministre de la Guerre dans le cabinet Freycinet (30 janvier 1882-28 janvier 1883), et dans le cabinet Méline (29 avril 1896-27 juin 1898).

Général Georges Gabriel de *Pellieux* (Strasbourg, 6 sept. 1842 — Quimper, 15 juill. 1900), voir A. 51.

Général Charles Arthur Gonse (Paris, 19 sept. 1838 — Cormeille-en-Parisis, 18 déc. 1917), voir A. 51.

Édouard Adolphe Drumont (Paris, 3 mai 1844 - *id.*, 5 fév. 1917), voir A. 77.

Hippolyte Marinoni (Paris, 8 sept. 1823 — *id.*, 8 janv. 1904). Homme de presse, considéré comme un fondateur de la presse moderne pour ses innovations techniques. À la tête du *Petit Journal* à partir de 1882, qu'il avait transformé en un vrai médium de masse. Antidreyfusard.

Fernand Xau (Nantes, 22 avril 1852 — Grasse, 1^{er} mars 1899), voir A. 51.

procès Urbain Gohier : il eut lieu à l'occasion de son ouvrage, *L'Armée contre la Nation* (Éd. de la Revue blanche, sept. 1898 ; éd. augmentée des plaidoiries en 1899), poursuivi, à la demande du sénateur Le Provost de Launay, pour « injure et diffamation de l'armée française ». Son avocat, Albert Clemenceau (Nantes, 23 fév. 1861 - ?, 5 déc. 1907), frère de Georges, obtint son acquittement en mars 1899. De là naquit un Comité pour la liberté de la presse, comprenant : Francis de Pressensé, Anatole France, Maurice Bouchor, Eugène Carrière, Gustave Geffroy, Arthur Giry, Lucien Herr, Jean Psichari et Arthur Ranc, auxquels se joignirent à l'occasion d'un banquet pour arroser le résultat : Albert et Georges Clemenceau, Émile Duclaux, Octave Mirbeau, Pierre Quillard, Charles Longuet, Georges Lorand (député belge), Dr Émile Gley.

À propos de bûcher...

Boisdeffre Raoul François Charles Le Mouton de (Alençon, 6 fév. 1839 — Paris, 24 août 1919), chef de l'état-major depuis 1893, il quitta l'armée en 1898 quand fut révélé le fait que le document allégué par l'accusation contre Dreyfus était un faux établi par le Colonel Henry. C'est le bois qui est ici concerné, pouvant servir

aux mêmes fins que le billot suivant. Les moutons de Panurge étant appelés par le patronyme.

Général Jean-Baptiste *Billot* (Chaumeil/Corrèze, 15 août 1828 — Paris, 31 mai 1907), ministre de la Guerre en 1882, puis à nouveau d'avril 1896 à juin 1898. Jeu de mots bien sûr avec le « billot », qui sert dans le tranchement des têtes...

p. 62.

Le dessin de Bonnard représente incontestablement la fontaine St Sulpice, œuvre de Louis Tullius Joachim Visconti, érigée en 1844, et ornée des statues des quatre orateurs sacrés : Bossuet, Fénelon, Fléchier et Massillon, où Ubu baptise l'estomac des chevaux de son omnibus, avec le séminaire en arrière-plan.

Le quartier a aussi inspiré Umberto Eco, mais pour retrouver les traces des héros d'Alexandre Dumas : « L'étrange cas de la rue Servandoni », *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*, Paris, Grasset, 1996, p. 128-154.

p. 63.

Tous les bateaux mènent à Rome : le Père Ubu mène le Fourneau en bateau... et la religion, par ses prêches n'est pas la dernière à le faire.

À noter en outre, comme le signale le guide Baedeker (*Paris et ses environs*, 1894, p. 18), que parmi les moyens de transport existaient aussi les « bateaux-omnibus » circulant sur la Seine, « autre moyen de locomotion fort pratique, très peu dispendieux et agréable ». Le service était divisé en trois sections : Charenton-Auteuil par la rive gauche ; Pont d'Austerlitz-Auteuil, par la rive droite ; Pont Royal-Suresnes, aussi par la rive droite.

Kneipp : l'abbé Sébastien Kneipp, prêtre, hydrothérapeute allemand, né à Stephanried en 1821, mort à Wörishofen, le 17 juin 1898 (décès signalé dans l'*Almanach Hachette* 1898, p. 279, qui, dans son édition de 1895, avait déjà consacré, un copieux article sur sa méthode, photos à l'appui, p. 335-337).

On cérémonise avec des ciseaux : Jarry aurait aussi bien pu écrire avec des couteaux ou des tenailles (en allemand : Kneif, Kneifzange), car on dépasse le simple « pincement » (kneifen).

les revendications féministes : l'*Almanach Hachette* 1899 consacre deux pages aux mouvements féministes (p.344-345). Que la censure ait pu frapper la presse féminine, malgré la loi sur la soi-disant « liberté de la presse » de 1881, on ne s'en étonnera pas. On n'allait tout de même pas laisser les Louise Michel, Séverine et leurs consœurs s'exprimer librement, lors même qu'en tant que femmes, elles n'étaient déjà même pas reconnues comme citoyens.

*Madame***** : nous ne pouvons que préserver son anonymat.

LE MOUVEMENT FÉMINISTE

Le meilleur moyen pour la femme de s'élever et de se maintenir en dignité, ce n'est pas de faire l'homme, c'est, au contraire, d'être très femme, non par le caprice, la coquetterie, mais par l'acceptation totale des fonctions bienfaitrices de son sexe, par cette faculté de dévouement et de consolation qui sont en elle, de prouver très au sérieux son initiative féminine et d'occuper les devoirs. (J. LEMAITRE.)

« **L**IEURE de la femme, dit le célèbre économiste anglais Stuart Mill, semble avoir sonné. »

Partout les femmes s'agitent et poursuivent un nouvel idéal. Elles fondent des ligues, des clubs, convoquent des congrès, créent des revues, même de grands journaux quotidiens comme la *Fronte*, « religieuse, administrée et composée entièrement par des femmes ». C'est une véritable croisade pour la conquête de droits nouveaux et l'égalité des sexes.

Le mouvement a pris trop d'extension pour qu'il n'en soit pas tenu compte. Les résultats obtenus par les féministes raisonnables sont déjà nombreux. Nous les résumons ici succinctement.

France. — La lutte pour les droits de la femme n'est pas, chez nous, comme beaucoup le croient, d'importation étrangère. Sieyès, Condorcet, défendirent déjà pendant la Révolution les revendications des femmes.

Sous la troisième République, quelques femmes intrépides se mirent à la tête du mouvement et fondèrent des « groupes » et des sociétés : Mme Maria Deraimes fut nommée présidente de l'*Amélioration du sort de la Femme*; Mlle Pognon créa la *Ligue française du Droit des femmes* (président d'honneur, Victor Hugo), qui publie encore aujourd'hui le *Journal des Femmes* (directrice, Mme Marie Martin); Mme Vincent fonda l'*Egalité*; Mme Potonie-Pierre, la *Solidarité*; Mme Schmahl, l'*Avant-Courrière* (présidente, Mme la D^{me} d'Uzès). Ce groupe représente le courant modéré, avec celui des *Féministes chrétiennes* (Mme Marie Maugeret, fondatrice).

Deux Congrès féministes ont eu lieu à Paris; un troisième est annoncé pour 1900. Paris a ses deux cercles de femmes, le *Ladies Club*, rue Duperré, 14, et boulevard Malesherbes, 16, fondés par Mme de Marsy.

Les féministes ont déjà obtenu du Corps législatif : 1° le droit, pour la femme mariée, de faire seule des dépôts et retraits aux Caisses d'épargne, sauf opposition du mari; 2° la libre disposition de la fortune personnelle de la femme séparée de corps; 3° le droit de témoigner dans les actes de l'état civil et les actes notariés.

Un projet de loi, sur le point d'aboutir, va conférer aux femmes commerçantes l'électorat pour les tribunaux de commerce et les conseils de prud'hommes.

Civilement, les féministes revendiquent encore : 1° le droit d'être tutrices d'autres enfants que leurs propres enfants; 2° le droit pour la femme mariée de disposer librement du produit de son travail; 3° pour la femme séparée de biens, la même capacité civile que pour la femme séparée de corps; 4° le droit de divorce par consentement mutuel, comme en Angleterre; 5° la qualité de conseillers prud'hommes dans les professions féminines.

Dans les professions libérales, les féministes revendiquent tous les droits que confèrent les titres universitaires.

Politiquement, les femmes n'ont rien obtenu,

malgré l'opiniâtreté de quelques-unes d'entre elles. Ainsi, en 1880, Mmes Aubert, Aubé et Pierre demandèrent leur inscription sur les listes électorales; déboutées de leur demande, elles portèrent leur cause devant la Cour de cassation. Ce tribunal rejeta en 1885 le pourvoi de Mlle Barberousse, et en 1895 celui de Mme Vincent. « Les droits politiques, dit la Cour, n'appartiennent constitutionnellement qu'aux citoyens. »

Angleterre. — Le mouvement est plus récent qu'en France. Ce n'est qu'en 1852 que Mme Mary Smith déclama l'exercice des droits politiques pour les femmes. En 1867, époque de la réforme électorale en Angleterre, Stuart Mill essaya de faire accorder aux femmes le droit de vote; pour soutenir leur cause, les féministes fondèrent la *Primrose League*, qui compte un demi-million d'adhérentes. Pour contre-balancer l'influence de cette ligue, le parti libéral aida à la formation de l'*Association libérale des femmes*, dont Mme Gladstone fut élue présidente. Elle a cédé aujourd'hui la place à Lady Aberdeen.

Politiquement, les féministes anglais ont obtenu : 1° l'électorat pour les conseils communaux et pour les conseils de comté; 2° la reconnaissance récente du principe de l'électorat pour la Chambre des Communes (sont électeurs les femmes hors mariages et payant l'impôt).

A Man et à Guernsey, les femmes votent dans les élections aux Parlements de ces îles.

Civilement, les féministes anglais ont obtenu : 1° la libre disposition de leur fortune; 2° le droit de plaider, d'avoir un commerce ou une industrie sans l'autorisation de leur mari; 3° le droit d'être tutrices; 4° le droit de vote et d'éligibilité dans les conseils scolaires et l'inspection de la taxe des pauvres.

Les professions administratives et libérales, ainsi que les universités, leur sont ouvertes.

Elles ont fondé des clubs à Londres, à Edimbourg, à Dublin. L'*Alexandra Club* compte plus de 800 membres de la *Gentry*.

Suisse. — Les résultats obtenus sont à peu près les mêmes, civilement. Politiquement, les femmes ont le droit de vote par mandataires pour les Conseils communaux de certains cantons. A Schwitz, les femmes sont électeurs et éligibles. A Appenzell, il y a une femme avocat. Elles sont admises dans les Universités.

Belgique. — Le mouvement féministe y est très actif. C'est la patrie de l'une des premières doctresses en droit, Mme Popelin, qui présida, en 1897, le Congrès féministe de Bruxelles.

Danemark. — Les femmes y ont obtenu le droit de vote pour les Conseils communaux.

Allemagne. — Les droits de la femme y sont restés plus restreints que partout ailleurs. En 1896, les Berlinoises considérèrent comme un triomphe d'avoir obtenu le droit de monter sur l'impériale des omnibus. Sous la direction de Mmes Otto, Peters et Schmidt, qui fondèrent en 1865 l'*Association générale des femmes allemandes*, le mouvement féministe s'organisa; mais, malgré la protection de l'Impératrice Victoria et de plusieurs princesses du sang, les revendicatrices n'ont pu obtenir ni la

PROVERBE : Ce que femme veut, Dieu le veut.

Figure 16 : Revendications féministes

P. 64.

Monsieur en or : Charles Widor, organiste en titre de St Sulpice. Voir A. 76.

deux chiens errants et Maurice Barrès : se réfère au croquis de Steinlen, représentant Maurice Barrès devant l'affiche de Toulouse-Lautrec — « Aristide Bruant dans son cabaret » — accompagné d'un monologue du même : « Les Quat'pattes » (*Le Mirliton*, n° 113, 9 juin 1893, couv.).

préfet de police : Louis Lépine (Lyon, 6 août 1846 — Paris, 9 nov. 1933). Connu alors, avant bien d'autres méfaits, et depuis 1893, pour ses interventions contre le Théâtre de l'Œuvre, y dénonçant un foyer de révolte et de corruption, freinant les autorisations pour les pièces et y menant même de franches et fréquentes descentes de police.

P. 65.

Anatole France : dreyfusse dans *L'Écho de Paris*, journal antidreyfusard. Cela ressemble à une incitation à prendre parti, car, d'après le recensement fait par Claude Aveline (*Trente ans de vie sociale*, Paris, Éditions Émile-Paul frères, t. I, 1949), aucune intervention particulière dans la presse n'est relevée à ce moment, en dehors des signatures qu'il donne, à partir de *J'accuse!*, aux divers manifestes et protestations, et où alors effectivement il s'engage. Tandis qu'il refuse encore de se prononcer sur l'innocence de Dreyfus (*L'Aurore*, 23 nov. 1897), il publie le même jour, dans sa série de chroniques pour *L'Écho de Paris* appelées « Nouvelles ecclésiastiques », un article contre l'antisémitisme, intitulé « Les Juifs devant l'Église ». Mais un an s'est passé... Il est en revanche bien entré à l'Académie française en 1896, et sera le seul Académicien à prendre parti publiquement en faveur de Dreyfus.

Plaisanterie de Jarry, qui rapproche les pseudonymes choisis par l'actrice (née Wolff), qui interpréta la Mère Ubu, et par l'écrivain (né Thibault).

Lemaître : Jules Lemaître (Vennecy/Loiret, 27 avril 1853-Paris, 5 août 1914), auteur et critique dramatique. Académicien coopté en juin 1895, il écrivait son feuilleton pour *L'Écho de Paris*. Antidreyfusard. Fondateur avec François Coppée de la Ligue de la Patrie française.

Aphrodite... : roman « à succès » de Pierre Louÿs, sorti en mars 1896, lancé grâce à un article paradoxalement élogieux de François Coppée, — 31 000 exemplaires vendus pour la seule année 1896, suivis de multiples réimpressions, dont certaines « populaires ». Louÿs eut même la surprise de voir lui-même son ouvrage dans la vitrine d'une librairie religieuse ! Lui aussi, antidreyfusard...

p. 66.

Jean-Baptiste Daniel *Dupuis* (Blois, 15 fév. 1849 — Paris, 14/15 nov. 1899), sculpteur (Hôtel de ville de Paris) et graveur de médailles — frappa l'effigie de la République sur la pièce de 10c. de 1896. Voir A. 78.

Charles Alexandre *Dupuy*, dit Charles-Dupuy (Le Puy, 5 nov. 1851 — Ille s/Têt/ Pyr. Or., 23 juill. 1923), homme politique, président du Conseil et sévère ministre de l'Intérieur en 1893 (réprima le bal des Quar'z'arts du 1^{er} juil. 1893) ; président de la Chambre au moment de l'attentat de Vaillant en 1893-94 (il eut cette fameuse reprise : « La séance continue ! »), à nouveau président du Conseil en 1894-95 et de nov. 1898 à juin 1899.

p. 67.

Brissons : Eugène Henri Brisson (Bourges, 31 juil. 1835 — Paris, 13 avril 1912), candidat malheureux à la présidence de la République en 1894. Son ministère, formé en juin 1898, tombe après la démission successive de ses trois ministres de la Guerre : Cavaignac, 3 sept. ; Zurlinden, 17 sept., Chanoine, 25 oct.

Académisme versus avant-garde :

Roger Ballu : (Paris, 27 mars 1852 — Gournay s/Marne, 27 mai 1908) inspecteur des Beaux-Arts depuis 1878, commissaire de la section étrangère à l'Exposition Universelle de 1889. Comme Paul Ginisty, plus haut cité, un de ces administratifs que l'on ne voit jamais, sauf aux cérémonies officielles. Jarry a juste laissé passer une information : le dit Ballu a été de fait révoqué en mars 1894, suite à la décision du ministre des Beaux-Arts de passage, Eugène Spuller, de supprimer le poste de commissaire aux Expositions, et c'est un autre Roger, Roger Marx (Nancy, 28 août 1859 — Paris, 13 déc. 1913), jugé plus « républicain », déjà co-commissaire pour 1889, qui a alors en charge l'organisation de l'Exposition pour 1900. Le « pauvre » Ballu sera même relevé de ses fonctions d'inspecteur en 1902, pour avoir montré un certain attachement à la Ligue de la Patrie française.

p. 68.

la grande roue : la Grande Roue, qui sera installée boulevard Suffren, une des attractions-phare de l'Exposition 1900 ; mais Jarry vise plutôt ici la « roue de la fortune ».

Bouguereau : Adolphe William Bouguereau (La Rochelle, 30 nov. 1825 — *id.*, 19 août 1905) prix de Rome 1850, entré à l'Institut en 1876, le peintre le plus honoré et le plus coté de l'époque, et l'adversaire le plus farouche des impressionnistes. Pour le Dr Faustroll, il n'est qu'un « chef de rayon », — à l'instar de ses confrères du « Luxe bourgeois » [lire : musée du Luxembourg] que sont Bonnat, Detaille, Henner, Jean-Paul Laurens (et... « Tartempion ») — en parfait accord avec Paul Cézanne qui

le considère comme « le dernier des jean-foutre ». Dans son *Testament de ma vie première* (1898), Fagus fait référence en ces termes à ce peintre académique :

Variation autre sur le vieux thème
 Tu fais pleuvoir aux éventaires
 Des petites marchandes de fleurs
 De si adorables horreurs
 Que le bourgeois pris de coliques
 Croit voir les splendeurs hérétiques
 De van Gogh et Pissarro
 Et recommande avec terreur
 En passant devant les boutiques
 Des petites marchandes de fleurs
 Sa pauvre âme à Notre Seigneur
 À Notre Seigneur Bouguereau !

Puvis de Chavannes : Pierre Cécile Puvis de Chavannes (Lyon, 14 déc. 1824 — Paris, 24 oct. 1898), gagna ses galons grâce à ses grandes fresques décoratives (commandes publiques), fit partie des scissionnistes du traditionnel Salon en 1890 ; le « vieux maître » le plus respectueusement honoré à la fin du siècle (« son œuvre sera une des gloires de ce siècle », n'hésitera pas à proclamer Félix Fénéon⁴⁹). Au chapitre XXXII des *Gestes...*, le Dr Faustroll ordonne : « Découvre-toi devant le *Pauvre Pêcheur* », toile exposée alors au musée du Luxembourg (auj. au Musée d'Orsay).

p. 69.

Comme successeur : légère confusion ici entre l'appartenance au CSBA (Conseil Supérieur des Beaux-Arts, instance créée en 1862) et à l'E.N.B.A. (École Nationale des Beaux-Arts, instituée en 1805), dont le poste de directeur fait membre de droit du CSBA. Le Conseil supérieur d'enseignement des beaux-arts, théoriquement libérateur de l'Académie, ne sera institué qu'en 1906. Bref, c'est à Gustave Moreau, entré à l'Institut en 1888, que semble succéder au CSBA « un peintre de taille » (au moins pour la taille de ses compositions...), Jean-Baptiste Édouard Detaille (Paris, 5 oct. 1848 — *id.*, 23 déc. 1912, voir A. 77), en tant que membre de l'Institut où il a été élu en 1892, et qui se révélera un patriote de plus en plus acharné. Succède de fait à Puvis de Chavannes, au CSBA, et en tant que peintre, Léon Joseph Florentin Bonnat (Bayonne, 25 juin 1833 — Monchy St-Eloi/Oise, 8 sept. 1922), déjà membre de droit, puisque de l'Institut depuis 1881. « Bon ouvrier, mais nullement artiste », dit de lui Toulouse-Lautrec qui fréquenta son atelier.

49. Voir Mathias Morhardt, « Le banquet Puvis de Chavannes [16 janv. 1895] », *Mercur de France*, n° 891, 1^{er} août 1935, pp. 499-531 – où, cinquante ans après, l'organisateur du dit Banquet explique les raisons de sa renommée.

Gustave Moreau : (Paris, 6 avril 1826 — id., 18 avril 1898), membre de l'Institut depuis 1888, chef d'atelier de peinture à l'École des Beaux-Arts depuis 1892. Et c'est à ce poste que lui succède Aimé Nicolas Morot, dit Aimé-Morot (Nancy, 16 juin 1850 — Dinard, 12 août 1913) — prix de Rome 1873, frais entré à l'Institut en juin 1898, mais qui n'entrera au CSBA qu'en 1905. Georges Rouault prendra à sa mort la direction du musée que Gustave Moreau a légué à l'État.

p. 70.

Paul Gauguin : Eugène Henri Paul Gauguin (Paris, 7 juin 1848 — Atuana/îles Marquises, 8 mai 1903). Jarry l'a toujours admiré, depuis qu'il a fait sa connaissance à Pont-Aven en 1893.

l'art académique haïtien : lire *tabitien*, et prendre « académie » au sens anatomique (modèles nus). Après un premier séjour à Tahiti (juin 1891 — août 1893), Gauguin y repart en sept. 1895 pour y mourir en mai 1903. Le chapitre XVII « De l'île fragrante » du *Faustroll* lui est dédié. De son côté, celui-ci écrira un copieux article d'hommage à Ubu dans *Le Sourire*, Tahiti, nov. 1899.

Félix Vallotton : Félix Edouard David Vallotton (Lausanne, 28 déc. 1865 — Paris, 29 déc. 1925), peintre et graveur, formé à l'académie [Rodolphe] Julian⁵⁰, apparenté Nabi, illustrateur du *Livre des masques* de Remy de Gourmont, co-décorateur pour les représentations d'*Ubu* à l'Œuvre et au Théâtre des Pantins. Expose en décembre 1898, sa série « Intimités » (dix gravures sur bois) à *La Revue Blanche*, à l'occasion de la sortie de son album, publié par la revue et tiré à 30 exemplaires (voir compte rendu de Thadée Natanson, *La Revue blanche*, n° 18, 1^{er} juin 1899, p. 73-75).

Vuillard : Jean Édouard Vuillard (Cuiseaux/Saône & Loire, 10 nov. 1868 — La Baule/Loire inf., 21 juin 1940), peintre du groupe des Nabis, formé à la même académie Julian, réalisateur (pour des raisons autant esthétiques qu'alimentaires) à partir de 1892, de panneaux décoratifs, commandés notamment par la famille Natanson, dont les *Jardins publics* (été 1894), à la demande d'Alexandre Natanson (dix panneaux, pour orner sa salle à manger), *L'Album* (1895) pour Thadée, — 5 panneaux exposés à la galerie [Samuel] Bing en déc. 1895.

Dessin de Pierre Bonnard : Ambroise Vollard présentant un tableau de Gauguin à nos deux compères. Le même Vollard sera à nouveau croqué dans l'*Almanach 1901*, en tête de son mois de naissance (juillet).

Le Balzac de Rodin : commandée très officiellement, en août 1891, à Auguste Rodin par Émile Zola, alors président de la Société des Gens de Lettres (S.G.D.L.), la *statue de Balzac* finit par voir le jour et être exposée à la Société nationale des Beaux-

50. Académie libre fondée en 1867 par Rodolphe Julian (La Palud/Vaucluse, 13 juin 1839 - Paris, 12 fév. 1907), concurrente des Beaux-Arts, installée passage des Panoramas (IX^e), à ne pas confondre, comme on le voit souvent écrit, avec Camille Jullian (Marseille, 15 mars 1859 - Paris, 12 déc. 1933), membre de l'Institut.

arts, Galerie des Machines, le 29 avril 1898. Mais dès le lendemain, c'est la levée de boucliers, due notamment au refus de la S.G.D.L. de reconnaître la statue, pourtant dûment commandée. « Jamais on n'a eu l'idée d'extraire ainsi la cervelle d'un homme et de la lui appliquer sur la figure », écrit Henri Rochefort dans *L'Intransigeant* (1^{er} mai 1898). Une protestation de soutien à Rodin est alors organisée par son secrétaire Mathias Morhardt, suivie d'une souscription qui se révèle majoritairement composée de dreyfusards. Rodin, qui, personnellement, refuse d'apporter son soutien à Zola dans l'Affaire, souhaite que ces « affaires » ne soient pas mélangées et que l'on élargisse la liste jusqu'aux antidreyfusards. S'ensuivit une inévitable, homérique confusion. Et c'est à Alexandre Falguière que sera faite la nouvelle commande : statue qui sera exposée au Salon de 1899⁵¹, où Rodin expose une statue « ressemblante » de Falguière... Camille Sainte-Croix, s'appuyant sur un « article inoubliable » de Charles Chincholle (« Le nouveau Balzac », *Le Figaro*, 8 nov. 1898), relate comment « ne pouvant échapper à l'influence impérieuse de Rodin, il [Falguière] a ingénument demandé à celui-ci la permission de lui emprunter « le cou puissant, la carrure, la draperie, la chevelure, le menton, les prunelles de son Balzac ». Et la chronique rapporte que Rodin, impassible derrière son binocle, répondit sans s'émouvoir : « Mais faites donc, mon cher confrère » » (*La Petite République*, 15 novembre 1898)⁵².

P. 71.

(1) *Carrière, celui qui vaporise*

Eugène Anatole Carrière (Gournay s/Marne/S. & Oise, 17 janv. 1849 — St-Maur, 27 mars 1906), peintre « nuageux », taxé aussi de « myopie ». Mais le « vaporisateur » a bien été utilisé par le maître ès gravure Charles Maurin (Le Puy-en-Velay/Hte Loire, 1^{er} avril 1856 — Grasse/Alpes marit., 18 juin 1914). Dreyfusard. **Pro Rodin.**

(2) *Bergerat, celui qui va-t-en guerre*

Émile Auguste Bergerat (Paris, 29 avril 1845 — Neuilly s/Seine, 13 oct. 1923), journaliste polémiste, écrivait sous le pseudonyme de « L'homme masqué » au *Voltaire*, de « Caliban » au *Figaro*. **Pro Rodin** (souscrit 20 F)

51. Sera installée av. de Friedland, le 22 nov. 1902 (archi : P. Noël). Le *Balzac* de Rodin sera, lui, installé, après un nouveau dur combat, le 1^{er} juillet 1939, à l'angle du bd Raspail et du bd Montparnasse. Sur toute cette nouvelle « affaire », voir : 1898 : le *Balzac* de Rodin, catalogue de l'exposition du musée Rodin, Paris, 1998 – en relevant tout de même que le texte de Jarry a échappé aux analystes...

52. Cf. déjà Octave Mirbeau, *Correspondance avec Auguste Rodin* : « Non, voyez-vous, l'art de Bartholomé convient mieux à leur façon de sentir, à ces révolutionnaire ! Ils engueulent Falguière, mais dès qu'ils retrouvent Falguière dans un autre, alors leur âme s'épanouit ! et ils jouissent ! » (Tusson/Charente, Éd. du Lérot, 1988, lettre n° 81, p. 142).

(3) *Bagès, celui qui chante mondainement.*

Maurice Bagès [Maurice Bagès Jacobé de Trigny 1862-1908], ténor léger, chanteur très prisé des salons créateur de nombreuses mélodies de Fauré. Ami intime de Pierre de Bréville que nous retrouverons plus loin (n° 52).

(4) *Pierre Louÿs, celui qui Aphrodite*

Pierre Louÿs [Pierre Félix Louis Gand/Belg., 10 déc. 1870 — Boulainvilliers, 4 juin 1925], romancier, traducteur et érudit ; auteur d'une *Aphrodite, mœurs anti-ques* (Mercure de France, 1896). Antidreyfusard. **Pro Rodin**

(5) *Rey, celui qui hier*

Louis Étienne Ernest Rey, dit Reyer, (Marseille, 1^{er} déc. 1823 — Le Lavandou/Var, 15 janv. 1909), compositeur et critique musical, entré à l'Institut en 1876. Auteur notamment de *40 vieilles chansons du XII^e au XVIII^e siècle*. On le retrouve précédemment dans le même *Almanach*, dans la contraction « Reyerbeerlioz [contraction de Reyer-Meyerbeer-Berlioz] compositeur de musique religieuse », qui nous fait dans la foulée soupçonner un jeu de mots sur le « Kyrie » sans qu'encore il ne sonne. *Hier* est, phonétiquement, le palindrome de *Rey*.

(6) *Daudet, celui qui Léon*

Léon Daudet (Paris, 16 nov. 1867 — St-Rémy-de-Provence, 1^{er} juil. 1942), fils d'Alphonse Daudet (Nîmes, 13 mai 1840 — Paris, 16 déc. 1897), fut journaliste pamphlétaire. Absent des protestataires. Antidreyfusard. **Pro Rodin** (souscrit 100 F)

(7) *Franc-Nohain, celui qui Flûtes*

Maurice-Étienne Legrand, dit Franc-Nohain (Corbigny/Nièvre, 25 oct. 1873 — Paris, 18 oct. 1934), avocat, sous-préfet, journaliste, auteur dramatique, poète et humoriste. *Flûtes* est le titre d'un recueil de poèmes paru en 1898 (Éditions de La Revue Blanche, 1898, in 8°, XXI-215 p.). Voir la publicité A. 94.

(8) *Vallotton, celui qui boise*

Félix Édouard David Vallotton (Lausanne, 28 déc. 1865 — Paris, 29 déc. 1925), peintre, graveur, dessinateur de presse. Formé par Charles Maurin (Le Puy-en-Velay/Hte Loire, 1^{er} avril 1856 - Grasse/Alpes mar., 22 juill. 1914), s'est tôt affirmé dans la gravure sur bois (d'où le jeu de mots), et a été notamment l'illustrateur du *Livre des masques* de Remy de Gourmont (Mercure de France, I, 1896 et II, 1898).

(9) *Vuillard, celui qui décore*

Édouard Jean Vuillard (Cuiseaux/Saône & Loire, 10 nov. 1868 — La Baule/Loire inf., 21 juin 1940), peintre du groupe dit des Nabis, décorateur de théâtre pour Lugné-Poe, notamment pour *Ubu Roi*.

(10) *Rambosson, celui qui Yva(nhoé)*

Yvanhoé Rambosson (Berny s/Seine, 3 mars 1872 — Paris, 29 avril 1943), poète, critique d'art au *Mercure de France*, futur co-fondateur du Salon d'Automne avec Frantz Jourdain (Anvers, 2 oct. 1847 - Paris, 22 août 1935). **Pro Rodin**

(11) Guilbert, celle qui Yvette

Emma Laure Esther dite Yvette Guilbert (Paris, 20 nov. 1865 — Aix-en-Provence, 3 fév. 1944), chanteuse de caf'conc'. Après « Y va » « Yvette »...

(12) Paul Sérusier, celui qui mesure

Louis Paul Henri Sérusier, devenu Sérusier (Paris, 9 mars 1864 — Morlaix, 6 oct. 1927), peintre « de Pont-Aven », passionné par la science des nombres (voir *ABC de la peinture*, H. Floury, 1921). Également décorateur pour le Théâtre de l'Œuvre de Lugné-Poe.

(13) Meyer, celui qui capitaine

Arthur Meyer (Le Havre, 16 juin 1844 — Paris, 2 fév. 1924), journaliste, puis patron de presse. Entré au *Gaulois* en 1865, il en devient le directeur en 1875. Antidreyfusard.

P. 72.

(14) Bruchard, celui qui bruche

Henry Louis Charles Jean Marie de Bruchard (Uzerche/Corrèze, 8 déc. 1876 — Paris, 6 fév. 1915), étudiant en droit, signataire d'abord des « Protestations » (comme aussi Camille Mauclair⁵³...), participera à *l'Hommage des lettres françaises à Zola*, soutiendra Mathieu Dreyfus, pour ensuite virer antisémite, passer à *la Libre Parole* et à *l'Action française*. Voir ses *Petits mémoires du temps de la Ligue, avec haine et sans crainte* (Nouvelle Librairie nationale, 1912). La bruche est un insecte coléoptère.

(15) Réja, celui qui balle

Marcel Réja/Dr Paul Meunier (Puisseaux/Loiret, 20 août 1873 — Paris, 19 mars 1957), médecin, poète et critique. Avant d'entrer à *la Revue blanche*, collabora à *L'Ermitage* (dir. : Édouard DUCOTÉ), de 1896 à 1898, où il traita surtout de ballets. Le futur auteur de *L'Art chez les fous* venait de lancer *Ballets et variations* [prospectus] aux Ed. du Mercure de France, 1898.

(16) Schwob, celui qui sait

Mayer André Marcel Schwob (Chaville/S. & Oise, 23 août 1867 — Paris, 26 fév. 1905), ne peut mieux être défini que comme érudit, qui s'illustra tôt avec son *Étude sur l'argot français* (Émile Bouillon, 1889), ou ensuite avec ses *Vies Imaginaires* (Charpentier, 1896) ; découvreur — traducteur aussi d'auteurs anglais (Stevenson, Defoe). Ép. (Londres, 1900) de Marguerite Moreno (voir plus loin A. 71). Dédicataire d'*Ubu roi* le premier à avoir publié Jarry, encore khâgneux, dans *L'Écho de Paris*, dédicataire encore de « L'île Cyril » (ch. XXI des *Gestes...*), nom venu de la « vie imaginaire » de Cyril Tourneur. Est aussi parmi les livres pairs pour sa suite de récits, *La Croisade des enfants* (ch. IV), et par suite « du petit nombre des élus » (ch. VII).

53. Camille Mauclair [= Séverin Faust] (Paris, 29 nov. 1872 - id., 23 avril 1945).

(17) Rachilde, celle qui hors nature

Rachilde [Marguerite Eymery Château-l'Evêque/Dordogne, 11 fév. 1860 — Paris, 4 avril 1953] — ép. (en 1889) d'Alfred Vallette, qui suit. Romancière, auteur notamment des *Hors nature* (Mercure de France, 1897). Retenue parmi les livres pairs, pour son *Heure sexuelle* (ch. IV des *Gestes...*), paru sous son pseudonyme, Jean de Chilra, en remplacement d'un titre paru antérieurement, sous le même pseudonyme, *La Princesse des Ténèbres* ; « du petit nombre des élus » (ch. VII), sous le masque de Cléopâtre ; dédicataire encore du ch. XXIV, « Des ténèbres hermétiques... », dernière étape du périple faustrollien⁵⁴.

(18) Vallette, celui qui Mercure.

Alfred Vallette (Paris, 28 juill. 1858 — id., 28 sept. 1935), fondateur-directeur du *Mercure de France*, « série moderne », en 1889. Dedicataire du Livre III des *Gestes...*, pour avoir consenti à publier quelques extraits de cette partie du livre dans *Le Mercure de France* (n° 101, mai 1898). **Pro Rodin.**

(19) Natanson, ceux qui Revuent Blanche.

Fondateurs et animateurs de *la Revue blanche* (1891-1902) : Alexandre Natanson (Varsovie/Pologne, 27 sept. 1866 — Paris, 12 mars 1936) prit le titre de directeur ; Thadée Natanson (Varsovie/Pol., 28 mars 1868 — Paris, 26 août 1951), frère du précédent, époux malheureux de la fameuse Mísia [Marie Sophie Olga Zénaïde Godebska, St-Petersbourg, 30 mars 1872 — Paris, 16 oct. 1950] en fut le rédacteur en chef, et se spécialisa dans la critique d'art (voir *Peints à leur tour*, Albin Michel, 1948). Dedicataire du Livre II des *Gestes...*, après le refus du manuscrit fini par Alfred Vallette au *Mercure de France* ; le cadet, Louis Alfred Natanson (Varsovie/Pol., 15 août 1873 — Neuilly, 12 août 1932) — époux plus heureux de l'actrice Marthe Mellot (Cosne/Nièvre, 16 fév. 1870 — Paris, 13 août 1948) [voir n° 99] -, y exerça, sous les noms d'Alfred Athys, puis Athis, la fonction de critique littéraire.

(20) Garnier, celui qui mécène

Henri Garnier était le propriétaire du 7, rue Cassette, adresse de Jarry.

(21) Renard, celui qui écorche vif

Pierre Jules Renard (Châlons s/Mayenne, 22 fév. 1864 — Paris, 22 mai 1910), auteur notamment de *L'Écornifleur* (Paul Ollendorff, 1892) et *Poil de Carotte* (Flammarion, 1894). Son *Journal* (posthume, 1927) n'est pas le plus tendre des journaux littéraires : « La poésie, devait-il confesser, m'a sauvé de l'infecte maladie de la rosserie ». **Pro Rodin**

(22) Antoine, celui qui théâtre

Léonard André Antoine (Limoges, 31 janv. 1858 — Le Pouliguen, 19 oct. 1943), metteur en scène, fondateur du Théâtre Libre en 1887, s'installe en sept. 1888 bd de Strasbourg, aux Menus Plaisirs, qui devient le Théâtre Antoine en sept. 1897. Dreyfusard. **Pro Rodin** (souscrit 100 F)

54. Voir le copieux dossier réalisé par le Collège : « Hommage à Rachilde », *Cymbalum pataphysicum*, n° 19-20, avril 1983.

(23) Gémier, celui qui gidouille

Firmin Gémier [Firmin Tonnerre Aubervilliers, 13 fév. 1865 — Paris, 26 nov. 1933], acteur, qui créa le rôle du Père Ubu au Théâtre de l'Œuvre chez Lugné-Poe en décembre 1896.

(24) Déroulède, celui qui patrouille quand même

Paul Marie Joseph Déroulède (Paris, 2 sept. 1846 — Montboron/Alpes mar., 30 janv. 1914), alias Jean Rebel, neveu d'Émile Augier (Valence, 17 sept. 1820 - Croissy, 26 oct. 1889). Ex-engagé volontaire dans un bataillon de chasseurs à pied à la guerre de 1870, venu ensuite mater la Commune, par la suite un des fondateurs de la Ligue des patriotes en 1882, partisan de Boulanger — fait partie de la marche sur l'Élysée en 1889 — élu député de la Charente en 1892, démissionnaire, réélu en 1898 ; auteur de pièces de théâtre et de chansons patriotardes : *Chants du soldat* (1872-1875), *Marches et sonneries* (1881), *Refrains militaires* (1888), etc. Contre toute révision des procès Zola comme Dreyfus.

(25) Coquelin, celui qui aîné

Benjamin Jules Constant Coquelin, dit Coquelin aîné (Boulogne s/Mer, 23 janv. 1841 — Couilly/St-Germain/Pont-aux-Dames ?, 27 janv. 1909), sociétaire de la Comédie Française en 1864, rompt en 1890, engagé au Théâtre de la Renaissance en 1895 (avec un procès retentissant), puis passe au Théâtre de la Porte St Martin en 1897.

(26) Coquelin, celui qui cadet

Alexandre Honoré Ernest Coquelin, dit Coquelin cadet (Boulogne s/Mer, 16 mai 1848 — Suresnes, 8 fév. 1909) alias Pirouette, frère cadet du précédent, sociétaire plus tempéré de la Comédie Française en 1879 après un passage aux Variétés.

(27) Le Roux, celui qui Hugues

Robert Hugues Le Roux (Le Havre, 23 nov. 1860 — Paris, 16 nov. 1925), littérateur tous terrains, journaliste au *Gil Blas*, grand voyageur — s'est fait connaître par un raid à méhari dans le sud algérien en 1890. Auteur notamment de *Tout pour l'honneur*, pièce en 4 actes créée au théâtre du Gymnase, 17 janv. 1893.

*(28) Leroux, celui qui Eglonne**(29) Eglon, celle qui Leroux*

Xavier Henri **Napoléon** Leroux (Velletri/It., 11 oct. 1863 — Paris, 2 fév. 1919), compositeur, prix de Rome en 1884 et 1885, futur directeur de la revue *Musica*. Époux de la cantatrice Meyriane **Héglon** [Meyriane Willemsen Bruxelles, 21 juin 1867 — 1942], mezzo-soprano, Opéra & Opéra-Comique. Double jeu de mots sur les noms et prénoms.

(30) Mirbeau, celui qui supplicie

Octave Mirbeau (Trévières/Calvados, 16 fév. 1848 — Paris, 16 fév. 1917), romancier, journaliste, critique, auteur notamment du *Jardin des supplices* (paru en feuilleton dans *Le Journal* à partir de février 1897, puis en volume, Eugène Fasquelle, 1899). Dreyfusard. **Pro Rodin** (souscrit 500 F).

(31) *Moreno, celle qui Ophélie*

Marguerite Moreno [Lucie Marie Marguerite Monceau Paris, 15 sept. 1871 — Touzac/Lot, 14 juill. 1948], actrice de la Comédie Française 1890, interprète notamment d'Ophélie dans la version *Hamlet* — Dumas (Comédie Française, 1896 — avec Mounet-Sully — voir n° 64). Compagne puis épouse de Marcel Schwob (voir n° 16).

(32) *Henri de Régnier, celui qui cyclope*

Henri François Joseph de Régnier (Honfleur, 28 déc. 1864 — Paris, 23 mai 1936), écrivain, portait aristocratiquement le monocle. Dédicataire de « l'Île de Her » (ch. XX des *Gestes...*), déjà élu parmi les livres pairs pour son recueil de contes, *La Canne de jaspé* (ch. IV) auquel Jarry emprunta beaucoup, et naturellement réélu « du petit nombre des élus », pour son *Monsieur d'Amercoeur* (ch. VII). **Pro Rodin**

P. 73.

(33) *Richepin, celui qui gueuse*

Jean Auguste Ernest Jules Richepin (Médéa/Algérie, 4 fév. 1849 — Passy, 12 déc. 1926), écrivain. Auteur de *La Chanson des gueux* (1876) — qui lui valut la Correctionnelle (1 mois de prison et 500 F d'amende) — de *La Glu* (1881), du *Pavé* (1883)...

(34) *Jacotot, celui qui Paphnutius*

Félix Jacotot (? - ?), acteur, dans *Paphnutius* de Hrotsvitha van Gandersheim (la 1^{re} poétesse allemande, v. 935 - ap. 975) — trad. A.-F. Hérold, donné au Théâtre des Pantins en 1898. Également roi de Pologne dans la reprise d'*Ubu* au même théâtre, et interprète de « La chanson du décervelage ».

(35) *Réjane, celle qui parisienne*

Gabrielle Charlotte Réju, dite Réjane (Paris, 6 juin 1856 — *id.*, 14 juin 1920), actrice du Vaudeville, on ne peut plus parisienne, interprète notamment de *La Parisienne*, comédie en 3 actes de Henri Becque (voir n° 115), créée au Théâtre de la Renaissance, 7 fév. 1885.

(36) *Sarah, celle qui Mède.*

Sarah Bernhardt[Henriette Rosine Bernard] (Paris, 25 oct. 1844 — *id.*, 26 mars 1923), actrice ; a notamment incarné *Médée* (version Catulle Mendès, Théâtre de la Renaissance, 28 oct. 1898).

(37) *Guity, celui qui vestonne.*

Lucien Germain Guity (Paris, 13 déc. 1860 — *id.*, 1^{er} juin 1925), acteur, épinglé pour sa tenue vestimentaire, comme le suivant. Dreyfusard, **Pro Rodin**

(38) *Le Bargy, celui qui cravate.*

Charles Gustave Auguste Le Bargy (La Chapelle s/Seine, 28 août 1858 — Nice, 5 fév. 1936), acteur, sociétaire de la Comédie Française en 1887.

(39) *Saint-Pol Roux, celui qui magnifique.*

Saint-Pol Roux, dit le Magnifique [= Paul Pierre Roux] (St-Henry/Marseille, 15 janv. 1861 — Brest, 18 oct. 1940), poète, auteur du « Manifeste du magnificisme » (1895).

(40) *Henry Gauthier-Villars, celui qui ouvre estivalement.*

L'Ouvreuse, celle qui willyain monsieur.

Henry Gauthier-Villars, dit Willy (Villiers s/Orge/S & Oise, 10 août 1859 — Paris, 12 janv. 1931), écrivain. Premiers articles sous le pseudo de Willy, puis critique musical à *L'Écho de Paris*, *Art et critique* sous la signature de « l'Ouvreuse du Cirque d'été » — chroniques redoutées du milieu musical qui seront réunies en volume à partir de 1890, avec des titres calembourgeois à l'image de leur contenu, comme *Bains de sons* (H. Simonis Empsis, 1893), *La Mouche des croches* (Fischbacher, 1894), *Accords perdus* (H. Simonis Empsis, 1898), *La Colle aux quintes* (H. Simonis Empsis, 1899)...

Quant au *vilain Monsieur !*, il vise un roman à clefs, écrit par Jean de Tinan (Paris, 19 janv. 1874 - *id.*, 19 nov. 1898) sous la signature de Willy, édité par H. Simonis Empsis en 1898. Antidreyfusard.

(41) *Tristan Bernard, celui qui berne, nickelle les pieds et chasse les chevelures.*

Paul, dit Tristan Bernard (Besançon, 7 sept. 1866 — Paris, 7 déc. 1947), romancier, auteur dramatique et humoriste. Se télescopent ici allusivement l'auteur d'une comédie en 1 acte intitulée *Les Pieds nickelés* — qui, rappelons-le, n'ont rien à voir avec les héros de Louis Forton⁵⁵ — (créée au Théâtre de l'Œuvre le 15 mars 1895 ; Éd. Paul Ollendorff, 1895 — couv. Toulouse-Lautrec) ; et le responsable du supplément de *La Revue blanche* intitulé *Le chasseur de chevelures. Moniteur du possible* dont il fut le rédacteur en chef (18 n^{os} de janv. 1893 à juil. 1894).

(42) *Émile Bernard, celui qui bretonne.*

Autre Bernard dans la foulée, Émile Bernard (Lille, 28 avril 1868 — Paris, 16 avril 1941), peintre « de Pont-Aven », graveur, critique d'art ; auteur notamment d'une série de zincographies intitulée *Les Bretonneries*, exposée au Café Volpini lors de l'Exposition universelle en mai 1889.

(43) *Saint-Georges de Bouhélier, celui qui naturise.*

Pseudonyme littéraire de Stéphane Georges de Bouhélier-Lepelletier (Rueil, 19 mai 1876 — Montreux/Suisse, 20 déc. 1947), poète et dramaturge, chef de file de l'école naturiste et fondateur en 1894 de la *Revue naturiste*, auteur lui-même de *Eglé ou les Concerts champêtres* (Eugène Fasquelle, 1897).

(44) *Vanderem, celui qui calice.*

Fernand Henri Vanderheyem, dit Fernand Vandérem (Paris xvi, 24 juin 1864 — *id.* viii, mars 1939), critique littéraire et auteur dramatique, auteur notamment d'une pièce intitulée *Le Calice*, comédie en 3 actes créée au Théâtre du Vaudeville,

55. Louis Forton (Sées/Orne, 14 mars 1879 - St Germain-en-Laye, 15 fév. 1934).

le 19 nov. 1898 — « une femme trompée qui préfère mourir plutôt que de pardonner », commente l'abbé Bethléem.

(45) *Samain, celui qui poète*

Albert Victor Samain (Lille, 4 avril 1858 — Magny-les-Hameaux/S. & Oise, 18 août 1900), poète honoré de la génération fin-de-siècle.

(46) *Hermant, celui qui Transatlantiques*

Antoine Joseph Abel Hermant (Paris, 8 fév. 1862 — Chantilly, 22 sept. 1950), romancier auteur notamment des *Transatlantiques* (Paul Ollendorff, 1897), qui sera adapté au théâtre (Gymnase, 21 janv. 1898), puis deviendra une opérette, en 3 actes et 4 tableaux, tirée du roman par Franc-Nohain, musique de Claude Terrasse, créée à l'Apollo, 20 mai 1910, puis encore un film en 1928, réalisé par Pierre Colombier⁵⁶, prod. : Henri Diamant Berger.

(47) *Erlanger, celui qui Kermaria*.

Camille Erlanger (Paris, 25 mai 1863 — id., 24 avril 1919), compositeur et critique, prix de Rome en 1888, auteur notamment de *Kermaria*, « idylle armoricaine », drame lyrique en 3 actes et un prologue, en collaboration avec Pierre-Barthélémy Gheusi (Toulouse, 21 nov. 1865 - Paris, 30 janv. 1943), créé à l'Opéra-Comique en janvier 1897.

P. 74.

(48) *Fauchey, celui qui carmagnole*.

Paul Léon Fauchey (Paris, 18 mars 1858 — id., 15 nov. 1936), compositeur, chef de chœur dans divers théâtres. A composé des opérettes, dont une patriotique et républicaine *Carmagnole* — livret de Louis d'Harcourt, Jacques Lemaire et Henri Ursay — créée au Théâtre des Folies-dramatiques, 2 déc. 1897.

(49) *Dupont, celui qui édite*.

Paul Auguste Louis Dupont (Auteuil, 17 sept. 1851 — ?), éditeur de musique, et notamment de Claude Terrasse...

(50) *Durand, celui qui édite*.

Auguste Durand [Marie Auguste Massacrié-Durand Paris, 10 juil. 1830 — id., 31 mai 1909], organiste-compositeur, et libraire-éditeur de musique (notamment de Rameau). Son fils et successeur, Jacques Durand (Paris, 22 fév. 1865 — Bel-Ébat/S. & Marne, 22 août 1928), éditera, en 1927, les *Lettres de Claude Debussy à son éditeur*.

(51) *Dubois, celui qu'on édite*.

François Clément Théodore Dubois (Rosnay/Marne, 24 août 1837 — Paris, 12 juin 1924), organiste et compositeur prolifique, prix de Rome en 1861, Institut en 1894. Faute de succès, il s'était replié sur la pédagogie, — auteur, en 1891, d'un

56. Pière ou Pierre du Colombier [= Pierre Louis Poinçon de La Blanchardière] (Coulommiers, 24 nov. 1889 - Paris, ? 1975).

Traité d'harmonie théorique et pratique, qui le fit sans doute accéder au poste de directeur du Conservatoire (1896-1905).

(52) *De Bréville, celui qui furette.*

Pierre Eugène Onfroy de Bréville (Bar-le-Duc, 21 fév. 1861 — Paris, 23 sept. 1949) compositeur, critique musical en sous-main de Willy dans la *Revue blanche* et au *Mercur de France*. Auteur de mélodies dont... *Le Furet*. Correction à apporter à la Pléiade, qui l'identifiait fautivement à l'écrivain André de Bréville (Reims, 10 fév. 1867 — ?).

(53) *Bruneau, celui qui zole*

Louis Charles Bonaventure dit Alfred Bruneau (Paris, 3 mars 1857 — *id.*, 15 juin 1934), violoncelliste, prix de Rome en 1881, compositeur et critique. Théâtre lyrique sur des livrets inspirés de l'œuvre de Zola : a notamment mis en musique, à cette date, *Le Rêve*, drame lyrique en 4 actes sur un livret de Louis Gallet (Valence/Drôme, 14 fév. 1835 — Paris, 16 oct. 1898), créé à l'Opéra-comique, 18 juin 1891 ; *L'Attaque du moulin*, drame lyrique en 4 actes sur un livret du même Louis Gallet, créé à l'Opéra-comique, 23 nov. 1893 ; *Messidor*, drame lyrique en 4 actes, en collaboration avec Émile Zola, créé cette fois à l'Opéra, 19 fév. 1897. Voir ses propres souvenirs, *À l'ombre d'un grand cœur*, Paris, Charpentier, 1931. **Pro Rodin**

(54) *Dumur, celui qui Rembrandt.*

Louis Dumur (Chougnv/Genève, 5 janv. 1863 — Neuilly s/Seine, 28 mars 1933), romancier et auteur dramatique, notamment d'un *Rembrandt*, drame écrit en collaboration avec Virgil Josz (Paris, 1859 — *id.*, 1904) édité au *Mercur de France* en 1896. **Pro Rodin**. Est le dédicataire du Livre VII des *Gestes...*, « Éternité ». Jarry a également rendu compte de son *Don Juan en Flandre* (*La Plume*, 1^{er} août 1897), mais l'honore essentiellement pour son compte rendu d'*Ubu roi* (*Mercur de France*, sept. 1896).

(55) Huysmans, celui qui digère par la trappe.

Georges Charles Marie, dit Joris-Karl Huysmans (Paris, 5 fév. 1848 — *id.*, 12 mai 1907), écrivain qui, sous l'influence de l'abbé Mugnier⁵⁷, fit une première retraite à la trappe d'Igny en 1892 pour se convertir au catholicisme en mars 1899.

(56) *Gyp, celle qui mira Bob.*

Gyp [= Sibylle Gabrielle Marie Antoinette de Riqueti de Mirabeau, comtesse de Martel de Janville] (château de Koërsal/Morbihan, 15 août 1850 — Neuilly s/Seine, 29 juin 1932), arrière-petite nièce de Mirabeau, femme de lettres et dessinatrice ; auteur du *Petit Bob* (Calmann-Lévy, 1882), et d'un *En Balade* (juil. 1896), orné d'« images colorisées du petit Bob », où apparaît le Père Ubu brandissant sa « balayette » à la main.

57. Arthur Marie Lucien Théodore François Xavier Mugnier, abbé (Lubersac, 4 déc. 1853 - La Vallée-aux-Loups, 29 février/1^{er} mars 1944). Voir le *Journal de l'abbé Mugnier, 1879-1939*, *Mercur de France*, coll. « Le Temps retrouvé », 1985, et Lucien Descaves, *Deux amis : J.-K. Huysmans et l'abbé Mugnier*, Plon, 1946.

(57) *Charbonnel, celui qui [jeta son froc aux] orties.*

Victor Charbonnel (Murat, 1863 - Paris, 24 déc. 1926), curé qui défraya la chronique. Après des études au grand séminaire de Saint-Flour, puis au séminaire de Saint-Sulpice, puis à l'Institut catholique, parvient à être ordonné prêtre en 1885. Exprime des opinions hétérodoxes dans diverses revues laïques à partir de 1890. Avait conçu, à l'instar d'un certain Congrès de Chicago en 1895, d'organiser un « Congrès Universel des religions » à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, mais il défroqua avant — en 1897. Se retira alors du clergé pour s'affilier à la Franc-maçonnerie.

(58) *Georges Bans, celui qui critique.*

Georges Bans (1870 — nov. 1913), fondateur-directeur de la revue *La Critique* en 1895, éditeur d'estampes, programmes de spectacles, et auteur lui-même d'un *Almanach* annuel (1896-1899).

(59) *Straus, celui qui aime les images.*

Émile Straus (Strasbourg, 1865 — ?, juin 1939), complice du précédent, critique à *La Critique*, sous le pseudonyme de « Papyrus ». Y signe aussi ses « Notes d'art » : « l'Iconophile ».

(60) *Delafosse, celui qui pianiste avec aisance.*

Léon Delafosse (Paris, 4 janv. 1874 — ?, 1951), pianiste et compositeur, 1^{er} prix de piano au Conservatoire à l'âge de 13 ans. Ami de Robert de Montesquiou (1855-1921) et de Marcel Proust (1871-1922), qui lui consacra un article lors d'une « fête à Versailles », dans *Le Gaulois*, 30 mai 1894. Nous n'appuierons pas sur le jeu de mot construit sur son patronyme ; rappelons seulement que pour la première d'*Ubu Roi*, Jarry avait convoqué pour la claque ses amis vidangeurs de la compagnie Richer.

(61) *Claude Debussy, celui qui Pelle (et as et Mélisande).*

Achille Claude Debussy (Saint-Germain-en-Laye, 22 août 1862 — Paris, 26 mars 1918), pianiste virtuose, compositeur, prix de Rome en 1884. Après son *Prélude à l'après-midi d'un faune*, inspiré de Mallarmé, s'attaqua à *Pelléas et Mélisande* de Maeterlinck, qu'il mit cinq ans à composer, le remaniant sans cesse, pour ne le voir créé sous sa forme complète — drame lyrique en 5 actes et 12 tableaux — à l'Opéra-comique que le 3 avril 1902. À l'aviron, la pelle désigne la rame, et Jarry dénommait son canot « l'as ». **Pro Rodin**

(62) *Dujeu, celui qui règne en Pologne.*

Dujeu (? — ?), acteur, interprète du rôle du roi Venceslas à la création d'*Ubu roi* en 1896.

(63) *Lugné-Poe, celui qui court à pied.*

Lugné-Poe [= Aurélien Marie Lugné] (Paris, 27 déc. 1869 — Villeneuve-lès-Avignon, 6 juil. 1940), directeur-fondateur du Théâtre de l'Œuvre en 1893, qui semblait avoir fait de sa maxime une sagesse ancienne, « Ne te retourne pas, une fois

le terme arrivé ». En l'occurrence, quand la saison débutait, Jarry mettait sa bicyclette à disposition pour aller relancer les abonnés, mais il semble être resté le seul à s'en servir... Allusion possible au duel héroï-comique de Lugné-Poe avec Catulle Mendès. Rappelons que Lugné interprétait le rôle de Michel Fédérovitch dans *Ubu roi*, ce qui expliquerait ce trait de nature. **Pro Rodin**

(64) *Mouret-Sully, celui qui Hamlet.*

Jean Sully Mounet, dit Mounet-Sully (Bergerac/Dord., 27 fév. 1841 — Paris, 1^{er} mars 1916), acteur de la Comédie Française. Ses deux rôles-titres : *Ceïpe* (d'après une traduction en vers de la tragédie de Sophocle par Jules Lacroix⁵⁸, pièce jouée 272 fois entre 1858 et 1881 à la Comédie Française), et *Hamlet, prince de Danemark* — drame en 5 actes, également en vers, adaptation de la tragédie de Shakespeare par Alexandre Dumas et François Paul Meurice⁵⁹, créé au Théâtre Historique, 15 déc. 1847, version revue en 1864 — entrée au répertoire de la Comédie Française en 1886 où elle sera jouée quelque 240 fois. On attendait presque « celui qui halète »...

(65) *Claretie, celui qui administre.*

Arsène Jules Arnaud Claretie (Limoges, 3 déc. 1840 — Paris, 23 déc. 1913), administrateur de la Comédie Française en 1885 et littérateur sous de nombreux pseudonymes, la fonction l'y obligeant, entré à l'Académie française en 1888.

P. 75.

(66) *Bouillon, celui qui coupe les lys.*

Henri Théophile Bouillon (Saint-Front/Charente, 1864 — *id.*, 1934), sculpteur, signataire notamment d'un *Adolescent ou Coupeur de lys* exposé au Salon (bronze, ht 1, 20, 1896 — aujourd'hui au musée des Beaux-arts de Bordeaux), également signalé par Jean Lorrain comme « la plus gracile et statuette d'adolescent (c'est une femme qui l'a posée d'ailleurs) »... (*Le Journal*, « Pall Mall » du 6 mai 1896).

(67) *À.-Ferdinand Hérold, celui qui connaît ainsi.*

André-Ferdinand Hérold (Paris, 24 fév. 1865 — Lapras/Ardèche, 23 oct. 1940) chartiste, érudit, collaborateur du *Mercure de France*. Trad. notamment du *Paphnutius* de Hrostwitha von Gandersheim plus haut citée, donnée au Théâtre des Pantins en déc. 1897. Dédicataire de la fable du ch. XXVI, « Boire », des *Gestes*... Dreyfusard. Pro Rodin.

(68) *Alfonse Hérold, celui qui meuble.*

Alfonse Hérold (? — ?), frère du précédent, co-décorateur, avec les Nabis, au Théâtre des Pantins.

(69) *Odilon Redon, celui qui mystère.*

Odilon Redon (Bordeaux, 22 avril 1840 — Paris, 6 juil. 1916), peintre et dessinateur. Fréquentait les milieux occultistes : voir le *Journal inédit (1897-1915)* de

58. Jules Lacroix (Paris, 7 mai 1809 — *id.*, 9 nov. 1887).

59. François Paul Meurice (Paris, 5 fév. 1818 — *id.*, 11 déc. 1905).

Ricardo Viñès⁶⁰, publié par Suzy Lévy (sous-titré : « Odilon Redon et le milieu occultiste », Paris, Aux Amateurs de Livres, 1987, 236 p.), qu'on disait un temps *interdit*, mais apparemment toujours à cette heure disponible au Musée d'Orsay.

(70) *Gustave Kahn, celui qui voyage en palais.*

Gustave Kahn (Metz, 21 déc. 1859 — Paris, 5 sept. 1936), poète, théoricien du vers libre. Son premier recueil s'intitule précisément : *Les Palais nomades* (Tresse et Stock, 1887 ; rééd. Mercure de France, 1897). «... qui porta au rouge aurore le romantique « bonnet du vieux dictionnaire » des rimes, faisant nomade le palais du vers », rappelle Albert Samain dans ses *Souvenirs* en 1907. Dédicataire du ch. XVIII, « Du Château errant », des *Gestes...*, retenu déjà dans les livres pairs (ch. IV) pour *le Conte de l'or et du silence*, après avoir d'abord inscrit son *Livre d'images*, et « petit nombre des élus » du ch. VII. Avait célébré dans *La Revue blanche* son *César-Antéchrist* en 1895 et son *Ubu* (n° 74, 1^{er} juil. 1896). **Pro Rodin.**

(71) *Séverin, celui qui mime.*

Séverin Caffera, dit le mime Séverin (Ajaccio, 19 mai 1863 — Sauveterre, 10 juin 1930), formé par Louis Rouffe (La Tour d'Aigues, 10 avril 1849 - Marseille, 21 déc. 1885), à Marseille, héritier de Debureau⁶¹, et devenu le Pierrot fin-de-siècle. Donnera ensuite des cours de pantomime au conservatoire de Mimi Pinson. À ne pas confondre, comme l'a fait La Pléiade, avec l'acteur Séverin-Mars [= Armand Jean de Malafayade] (Bordeaux, 21 février 1873 — Paris, 17 juil. 1921).

(72) *Léon Abric, celui qui parle avec élévation.*

Léon Abric (1869 — 4 mai 1946), auteur dramatique, et surtout bon vivant. Il avait ses francs parlers et aimait à reprendre une formule célèbre du cardinal de Bernis⁶², protégé de Mme de Pompadour : « Je veux que le vin de ma messe soit bon, car je ne veux pas faire la grimace au Seigneur quand je communie ! » (le dit cardinal ne voulait que du Meursault...). On le relève dans la Vachalcade de Montmartre de 1897 (avec le chariot « La Chanson libre »), pour le retrouver beaucoup plus tard au banquet du « Club des cent kilos », aux côtés de Curnonsky⁶³, dans *Le Martyre de l'obèse*, film réalisé par Pierre Chenal, d'après le roman — prix Goncourt 1922 — de Henri Béraud⁶⁴, en 1933.

(73) *Ranson, celui qui tapisse.*

60. Ricardo Viñès (Lérida/Esp., 7 fév. 1875 - Barcelone, 29 avril 1943).

61. Jean Gaspard Debureau [= Janv Kaspar Dvorak] (Kolin/Bohème, 31 juill. 1796- Paris, 17 juin 1846).

62. François Joachim Pierre de Bernis, cardinal (St Marcel-d'Ardèche, 22 mai 1715 - Rome, 2 nov. 1794).

63. Curnonsky [= Maurice Edmond Sailland de la Dégeunière] (Angers, 12 oct. 1872 - Paris, 22 juill. 1956).

64. Henri Marius Béraud (Lyon, 21 sept. 1885 - St Clément des Baleines/île de Ré, 24 oct. 1958).

Paul Élie Ranson (Limoges, 29 mars 1861 — Paris, 20 fév. 1909), formé à l'académie Julian, peintre du groupe dit des Nabis, décorateur, costumier. La « Femmes en blanc », exposée en mai 1894 au Salon, a été baptisée « première tapisserie de France » ; de fait, Maillol⁶⁵ l'avait précédé, en créant un atelier à Banyuls en 1893. Cf. *L'atelier de tapisserie*, 1895 (pour *Paphnutius*). Et Ranson n'avait pas encore conçu son « Abbé Prout »...

(74) *Maurice Denis, celui qui mystique.*

Maurice Denis (Granville/Manche, 25 nov. 1870 — St Germain-en-Laye, 13 nov. 1943), formé à l'académie Julian et à l'atelier Gustave Moreau à l'École des Beaux-Arts, peintre du groupe des Nabis, dont plusieurs de ses membres virèrent au mysticisme (cf. Filiger), et futur fondateur du mouvement d'art sacré. À notamment exposé *Le mystère catholique* aux Indépendants en 1891 (« Salle religieuse, on passe », disait à cette époque Félix Fénéon). Installé au Prieuré de St-Germain après son mariage en 1893, il en fit un lieu de rencontres et de mystère, qu'il acquerra matériellement en 1912.

(75) *Toulouse-Lautrec, celui qui affiche.*

Henri de Toulouse-Lautrec Monfa (Albi, 24 nov. 1864 — château de Malromé/Gironde, 9 sept. 1901), peintre, dessinateur et affichiste, le 2^e grand affichiste après Jules Chéret (Paris, 31 mai 1836 - Nice, 22 sept. 1932). **Pro Rodin**

(76) *André Mellerio, celui qui estampe et l'affiche.*

André Mellerio (Paris, 8 avril 1862 — ?, 20 janv. 1943), critique d'art, fondateur et promoteur de *L'estampe et l'affiche* en 1898, défenseur du « multiple », et en couleurs ! Voir « La lithographie originale en couleurs » (*L'estampe et l'affiche*, 1898) **Pro Rodin.**

(77) « *Colonne, celui qui concert* ».

Édouard Colonne [= Jules Édouard Judas Colonna] (Bordeaux, 23 juil. 1838 — Paris, 28 mars 1910), violoniste passé chef d'orchestre. « Concert » créé à son enseigne en 1873 au Théâtre de l'Odéon ; se transporte en 1874 au Châtelet, devenant alors « Association artistique », présidée par Ambroise Thomas (Metz, 5 août 1811 - Paris, 12 fév. 1896).

(78) *Georges Hüe, celui qui musique à dia.*

Georges Adolphe Hüe (Versailles, 6 mai 1858 — Paris, 7 juin 1948), compositeur, prix de Rome en 1879. Remarqué, sans doute, pour ses *Pantins*, opéra comique en 2 actes, sur un livret d'Édouard Montagne⁶⁶, créé à l'Opéra-comique, 28 déc. 1881, et qui lui valut le prix Crescent. Après Saint-Saëns, sera parmi les premiers auteurs de musique de film avec *Le Retour d'Ulysse* (R. : André Calmettes, Sc. : Jules Lemaitre⁶⁷) en 1908.

65. Aristide Maillol (Banyuls s/Mer, 8 déc. 1861 - *id.*, 24 sept. 1944).

66. Édouard Charles Montagne (Paris, 18 avril 1830 - *id.*, 30 avril 1899).

67. André Calmettes (Paris, 18 août 1861 - *id.*, 14 mars 1942) ; Jules François Élie Lemaitre (Vennecy/Loiret, 27 avril 1853 - Tavers/Loiret, 5 août 1914).

(79) *Roussel, celui qui pantinait.*

Charles Emmanuel Joseph Roussel (Tourcoing, 16 fév. 1861-1936), frère du suivant, dessinateur, directeur du théâtre des Pantins.

(80) *Roussel, celui qui Xavier-K[er].*

Ker-Xavier Roussel (Lorry-lès-Metz/Moselle, 10 déc. 1867 — L'étang-la-Ville, 6 juin 1944), formé à l'académie Julian et à l'École des Beaux-Arts, peintre du groupe des Nabis, décorateur pour Lugné-Poe.

(81) *Germain, celui qui guignolet.*

François Auguste Germain (Paris, 22 janv. 1862 — *id.*, 13 déc. 1915), journaliste et auteur dramatique. Auteur de *Théâtreuses* (1895), *Polichinelles* (1898), caricatures du monde du théâtre. Ne pas confondre avec l'acteur Germain [= Alexandre Poinet] (Paris, 17 juin 1847 - ?).

(82) *Charpentier, celui qui muse.*

Gustave Charpentier (Dieuzé/Lorraine, 25 juin 1860 — Paris, 18 fév. 1956), compositeur, prix de Rome en 1887. Auteur — avant son tub, *Louise* (1900) — du fameux *Couronnement de la Muse*, créé pour la Vachalcade de juin 1897 à Montmartre. « Apo théose musicale » donnée avec 150 exécutants, le corps de ballet de l'Opéra, Mlle Cléo de Mérode, qui personnifiait la Beauté..., Mlle Stump, la Muse, M. Dufaut, ténor de l'Opéra, le poète, et Adolphe Willette, bien sûr, le Pierrot.

(83) *Vollard celui qui devanture.*

Ambroise Vollard (St Denis/Réunion, 3 juil. 1866 — Versailles, 22 juil. 1939), marchand de tableaux et éditeur d'art, ouvrit une galerie rue Laffitte en septembre 1893 (au 39, puis 41, puis 6). On l'a souvent décrit à ses débuts, appuyé à sa porte, l'air mélancolique. Jarry fut, avec Léon-Paul Fargue⁶⁸, de ses tout premiers visiteurs et critiques, et c'est lui qui tôt lui présenta le Douanier Rousseau...

(84) *Bourgault, celui qui Ducoudray.*

(85) *Ducoudray, celui qui Bourgault.*

Une seule et même personne : Louis Albert Bourgault-Ducoudray (Nantes, 2 fév. 1840 — Vernouillet, 4 juil. 1910), compositeur, prix de Rome en 1862, collecteur de folklore musical, de la Bretagne à la Grèce, qu'il réintègre dans ses propres compositions. Par ailleurs, ding & dong, militant catholique et breton, signe dans *Le Sonneur de Bretagne*, *Le Clocher breton*.

p. 76.

(86) *Paladilhe, celui qui mandoline patriotiquement.*

Émile Paladilhe (Montpellier, 3 juin 1844 — Paris, 7 janv. 1926), compositeur, prix de Rome en 1860. Auteur d'une *Mandolinata* écrite à la Villa Médicis, qui fit le tour des salons, fut même chantée dans les rues. Elle eut encore l'heur d'être intégrée dans *Le Passant*, opéra-comique en 1 acte d'après François Coppée (Paris, 12 janv.

68. Léon-Paul Fargue (Paris, 4 mars 1876 - *id.*, 24 nov. 1947).

1842 — *id.*, 23 mai 1908), créé à l'Opéra-comique, 24 avril 1872. Auteur également d'un opéra à succès, *Patrie !*, opéra en 5 actes et 6 tableaux, — livret de Louis Gallet (Valence/Drôme, 14 fév. 1835 — Paris, 16 oct. 1898), d'après le drame de Victorien Sardou (Paris, 7 sept. 1831 — Marly, 8 nov. 1908) — créé à l'Opéra, 20 déc. 1886. Ceci explique cela !

(87) *Ch. Bordes, celui qui gervaise saintement.*

Charles Marie Anne Bordes (La Roche-Corbon, 12 mai 1863 — Toulon, 8 nov. 1909) compositeur, nommé en 1890 maître de chapelle de l'église St-Gervais à Paris, où il crée la chorale amateur des Chanteurs de St Gervais, puis créateur, en 1896, de la Schola Cantorum dont il confie la direction à Vincent d'Indy et Alexandre Guilmant⁶⁹. Son objectif : laïciser la musique religieuse, jusque-là aux mains des seuls ecclésiastiques. Voir son *Anthologie des maîtres religieux primitifs*, 1893, 4 vols.

(88) *De Groux, celui qui vendange.*

Jules Charles Corneille Degroux, dit Henry De Groux (Bruxelles, 15 sept. 1866 — Marseille, 12 janv. 1930), peintre. Est visé ici l'auteur du portfolio comportant 3 lithographies, illustrant un texte de Léon Bloy (Fenestreau, 11 juill. 1846 — Bourgl-la-Reine, 3 nov. 1917), étonnamment dédié à Rabelais, *Les Vendanges ! ou La Vigne abandonnée*, édité par l'Estampe originale [André Marty] en 1894. **Pro Rodin**

(89) *Fénéon, celui qui silence.*

Louis Félix Jules Alexandre Fénéon (Turin/Italie, 29 juin 1861 — Chatenay-Malabry, 29 fév. 1944), critique d'art. La formule fait écho à l'appréciation de Remy de Gourmont dans son deuxième *Livre des Masques*, paru en février 1898 : « Nous n'avons eu depuis l'ère nouvelle que deux critiques d'art, Aurier⁷⁰ et Fénéon : l'un est mort [à l'âge de 27 ans, en octobre 1892], l'autre se tait [il n'écrit que parcimonieusement, tout au moins dans les revues, après 1894]. Quel dommage ! » On a voulu extensivement broder ; tout ce que l'on peut ajouter, c'est que l'inculpé du procès des Trente, en août 1894 précisément, qui y perdit son emploi au ministère de la Guerre, sut ne rien avouer et fit même par contrecoup libérer ses autres camarades de geôle. Le « faune né à Brooklyn », dit le Père Ubu dans *L'Omnibus de Corinthe*, dédicataire du ch. XXXVI des *Gestes...*, s'était fait attribuer par Jarry dans le *Perhindérion* n° 2 une étude intitulée « De la Représentation de la nature », extraite d'un article sur le « cloisonisme » d'Édouard Dujardin paru dans *La Revue indépendante* en mars 1888.

(90) *Salvayre, celui qui est ainsi.*

Gervais Bernard Gaston Salvayre (Toulouse, 24 juin 1847 — Ramonville-Saint Agne, 17 mai 1916), compositeur, prix de Rome en 1872, chef de chant au Châtelet et critique musical au *Gil blas*. « Sale verre », pour avoir chanté, en musique et en

69. Paul Marie Théodore Vincent d'Indy (Paris, 27 mars 1851 - *id.*, 2 déc. 1931) ; Félix Alexandre Guilmant (Boulogne s/Mer, 12 mars 1837 - Meudon, 29 mars 1911).

70 Gabriel-Albert Aurier (Châteauroux/Indre, 5 mars 1865 - Paris, 5 oct. 1892).

vers ! les pseudo-vertus du vin de coca Mariani⁷¹ (Album Mariani, t. I, 1894) ? « Sales vers », pour les poésies qu'il a par ailleurs mises en musique, « d'un lyrisme parfois archaïque », soulignent les critiques ? Peut-être peut-on lire aussi, dans le compositeur d'un *Stabat mater* « inspiré » d'une prière de St François d'Assise, en 1876, un jeu de mots implicite sur le « Salve Regina », plaisanterie d'enfant de chœur.

(91) *Widor, celui qui est également ainsi.*

Charles-Marie Jean Albert Widor (Lyon, 24 fév. 1845 — Paris, 12 mars 1937), organiste et compositeur, nommé à la tribune de l'église St-Sulpice à Paris en 1869, où il devait régner soixante-quatre ans. « Vit d'or », puisqu'ainsi, et déjà présenté antérieurement : « Le Fourneau — N'est-ce point dans cette église que sévit ?.... Père Ubu — D'ores et déjà le Monsieur en or... » [*nous soulignons au cas où*].

(92) *Léon Dierx, celui qui prince*

Marius Victor Léon Dierx (St Denis/La Réunion, 31 mars 1838 — Paris, 11 juin 1912), poète, venu des îles (cf. Ambroise Vollard) ; élu Prince des poètes à la mort de Mallarmé en octobre 1898. **Anti-Rodin**

(93) *Fauré, celui qui mélodivine.*

Gabriel Urbain FAURÉ (Pamiers, 13 mai 1845 — Paris, 4 nov. 1924), compositeur inspiré et prolifique, une centaine de mélodies à son actif, qui nourrissent généreusement les salons.

(94) *Mellot, celle qui méli-*

Marthe Paule Geneviève Mellot (Cisne/Nièvre, 16 fév. 1870 — Paris, 13 août 1948), femme d'Alfred Natanson, de *la Revue blanche*, actrice, a joué pour Lugné-Poe (notamment Ibsen) puis pour Antoine. Jarry ne pouvait rater la transition.

(95) *Allais (Alphonse), celui qui ira.*

Alphonse Allais (Honfleur/Calvados, 20 oct. 1854 — Paris, 28 oct. 1905), écrivain humoriste. Ne lui manquait que le futur, que confirmera son œuvre posthume. Jarry se révèle ainsi prophète. C'est le 1^{er} des six rois de l'île Amorphe (*Gestes...*, ch. XVI).

(96) *Loti, celui qui renaude.*

Pierre Loti [= Louis Marie Julien Viaud] (Rochefort, 14 janv. 1850 — Hendaye, 10 juin 1923), ex-capitaine de vaisseau, passé écrivain, tête-de-turc de Jarry, parmi les Académiciens à éliminer. Auteur d'une pièce intitulée *Judith Renaudin* [du nom de sa grand'tante], drame en 5 actes et 7 tableaux, créée au Théâtre Antoine, 2 nov. 1898. Dédicataire du ch. XXX des *Gestes...*, qui pioche allégrement dans son recueil de nouvelles, *Le Livre de la pitié et de la mort*, après avoir été épinglé au ch. XVII, le « petit cul-de-jatte » de « l'île Flagrante », et l'être postérieurement de nouveau au ch. XXXI par la voie de l'adaptation musicale de Reynaldo Hahn, *L'Île du rêve*.

(97) *La Jeunesse, celui qui ouste.*

71. Ange François, dit Angelo Mariani (Pero-Casevecchie/Corse, 17 déc. 1838 - Paris, 1er avril 1914).

Ernest La Jeunesse (Nancy, 1874 — Paris VI^e, 6 mai 1917), journaliste, caricaturiste, fondateur de la revue *Ouste* en 1898 (2 numéros), dreyfusarde. **Pro Rodin** (souscrit 20 F).

(98) *Forain, celui qui psst.*

Jean-Louis Henri Forain (Reims, 23 oct. 1852 — Paris, 11 juill. 1931), peintre et dessinateur. A lancé en février 1898, avec Caran d'Ache un *Psst'*, antidreyfusard, qui disparaîtra en sept. 1899 après tout de même 85 numéros... Souscrit tout de même pour Rodin 50 F !

(99) *Ibels, celui qui siffle.*

Henri-Gabriel Ibels (Paris, 30 nov. 1867-31 janv. 1936), dessinateur et caricaturiste, fondateur, également en février 1898, du *Sifflet*, dreyfusard, pour répliquer au *Psst'* du précédent ; s'arrêtera en juin 1899 (72 numéros), la révision du procès enfin obtenue.

(100) *Coolus, celui qui Lysiane.*

Romain Coolus [= René Weill] (Rennes, 25 mai 1868 — Paris, 9 sept. 1952), nouvelliste, auteur dramatique et critique de *La Revue blanche*. Auteur notamment d'une *Lysiane*, créée au Théâtre de la Renaissance, 20 avril 1898 (et publiée dans *La Revue blanche*, n° 118, 1^{er} mai 1898).

(101) *Thomé, celui qui bamboula.*

François Luc Joseph dit Francis Thomé (Port-Louis/île Maurice, 18 oct. 1850 — Paris, 15 nov. 1909), brillant pianiste et compositeur venu des îles, auteur d'une opérette dans la mode des *Bamboula*, *Bamboulinata* de l'époque, *Bamboulaville*, traitée, on le devine, style Épinal, en 1898. Ajoutons qu'il eut Andrée Bonnard, future Mme Terrasse, comme élève (réf. *Claude Terrasse* par Philippe Cathé).

(102) *Laparcerie, celle qui charmante.*

Marie Caroline, dite Cora Laparcerie (Morcenx/Gironde, 9 nov. 1875 — Paris, 20 août 1951), « artiste dramatique » de l'Odéon qui attirait plus d'un regard, même celui de Jean Lorrain, future épouse de Jacques Richepin (Paris, 20 mars 1880 - ?, 1^{er} sept. 1946), fils de Jean Richepin, en 1901.

(103) *Donnay, celui qui amoureuse.*

Charles Maurice Donnay (Paris, 12 oct. 1859 — *id.*, 31 mars 1945), écrivain et auteur dramatique. Il y a bien une *Douloureuse*, comédie en 4 actes, créée au théâtre du Vaudeville, janv. 1897, mais *Amoureuse* est une pièce de Georges de Porto-Riche⁷² — comédie en 3 actes créée à l'Odéon, 25 avril 1891. Il y a bien sûr aussi *Les amants*, comédie en 4 actes, créée au Théâtre de la Renaissance, 5 nov. 1895, conspuée par l'abbé Bethléem (« pièce abjecte qui conduisit l'auteur à la gloire »). Mais ici son inscription pourrait plutôt venir d'un monologue, datant de 1890, qu'il écrivit pour le théâtre d'ombres du Chat Noir, lancé ensuite par Yvette Guilbert en 1893 : *Le Jeune Homme triste*, qui « faisait de l'amour un solo... c'était un de nos

72. Georges de Porto-Riche (Bordeaux, 20 mai 1849 - Paris, 5 sept. 1930).

bons solistes » (édité chez Paul Dupont, précité, en 1894, avec une superbe couverture illustrée par Toulouse-Lautrec). **Pro Rodin**

P. 77.

(104) *Schneklud, celui qui violoncelui.*

Fritz Schneklud (1859-1930), violoncelliste suédois virtuose, de la bande scandinave qui fréquentait le 6, rue Vercingétorix, Paris XIV^e, notoirement habité par Paul Gauguin et un certain William Molard⁷³, défini plus que sommairement dans les dictionnaires, quand encore ils le recensent, comme « compositeur de musique injouable », lieu que semble avoir aussi fréquenté Alfred Jarry, peut-être pour les liquides qui y coulaient.

(105) *Reynaldo, celui qui Hahn.*

Reynaldo Hahn (Caracas/Venezuela, 9 août 1874 — Paris, 28 janv. 1947), compositeur alors néophyte, qui gagna difficilement ses galons au Conservatoire. Au-delà et derrière le jeu de mot, il faut lire le coup de patte que lui adresse Jarry dans *Faustroll* contre son *Île des rêves*, « idylle polynésienne », opéra-comique en 3 actes, livret de Georges Hartmann et André Alexandre⁷⁴, d'après Pierre Loti, composé en 1894 et créé à l'Opéra-comique seulement le 23 mars 1898. (Voir *Faustroll*, Livre V, Chapitre XXXI « Du jet musical »).

(106) *Diémer, celui qui touche pleyellement.*

Louis Diémer (Paris, 14 fév. 1843 — *id.*, 21 déc. 1919), pianiste, claveciniste et compositeur, entré professeur au conservatoire et à la salle Pleyel la même année 1888, relançant alors la fabrique de clavecins par ladite maison.

(107) *Renoir, celui qui peint.*

Pierre Auguste Renoir (Limoges, 25 fév. 1841 — Cagnes s/Mer, 3 déc. 1919), peintre, un titre qui lui suffit. Antidreyfusard. **Pro Rodin** (souscrit 100 F)

(108) *Detaille, celui qui uniforme.*

Jean-Baptiste Édouard Detaille (Paris, 5 oct. 1848 — *id.*, 23 déc. 1912), haut représentant de la peinture militaire avec Ernest Meissonier (Lyon, 21 fév. 1815 — Poissy, 31 janv. 1891) et quelques autres.

(109) *Degas, celui qui bec.*

Edgar DEGAS [Edgar De Gas Paris, 19 juill. 1834 — *id.*, 26 sept. 1917], peintre aussi. On a aujourd'hui oublié la prononciation de la finale permettant d'enchaîner.

(110) *Becque, celui qui de gaz.*

Henri François Becque (Paris, 28 avril 1837 — *id.*, 12 mai 1899), auteur dramatique, et qui ne s'est pas illustré que pour ses *Querelles littéraires* (Éd. Édouard Dentu, 1890). Suivons sa présentation par l'abbé Bethléem : « Il a connu toutes les misères :

73. William Molard (Mantes/S.&Oise, 9 mars 1862 - Paris XIV, 13 nov. 1936).

74. Georges Hartmann [= Jean-François Romain] (Paris, 15 mai 1843 - *id.*, 23 avril 1900) ; André Alexandre (Mommenheim, 7 sept. 1869 - Paris, 22 oct. 1927).

il mena la vie de bohème décrite par Murger, il fut sifflé lors de ses premières œuvres. L'humanité toute entière paya ces fringales et ces humiliations : Becque lui voua une haine féroce, et déversa dans ses œuvres le fiel qui l'étouffait ». Il s'attaqua à la société de l'Empire en général : *Les Corbeaux* vise le monde des affaires (Comédie Française, 14 sept 1882), *La Parisienne*, les ménages bourgeois (Théâtre de la Renaissance, 7 fév. 1885), *Les Polichinelles*, les finances (posth. 1910). **Pro Rodin**

(111) *Bartholdy, celui qui lion de Belfort.*

Frédéric Auguste Bartholdi (Colmar, 2 août 1834 — Paris, 4 oct. 1904), sculpteur, notamment du *Lion de Belfort*, dont il donna une réplique, en version réduite, dans la capitale, inaugurée place Denfert-Rochereau en 1880 (22 m ht x 11 m large), en nouvel hommage au colonel Denfert-Rochereau⁷⁵ et à ses hommes pour avoir résisté aux troupes prussiennes plus de trois mois de nov. 1870 à fév. 1871 et permis à la France de conserver ladite ville.

(112) *Kikourt, celui qui bibine.*

Jarry nous prend là de court. La Pléiade ne l'a d'ailleurs pas indexé. S'agit-il d'un limonadier ou marchand de vins, comme le suggérerait le personnage suivant ? Un Kikourbine p. ex., d'origine russe... S'agirait-il d'un coureur cycliste ? On faisait à l'époque de la réclame sur les vertus fortifiantes du vin... Point de trace ni de l'un, à Bercy, ni de l'autre, dans les palmarès sportifs. Reste une éventuelle transition rebond avec le « coureur à pied » (n° 63).

(113) *Chapuis fils, celui qui bon pive.*

Louis Chapuis (? — ?), membre de la Chambre syndicale des vins en gros. On dit « bon pive » ou bon « pivre » (vin).

(114) *Menier, celui qui blanchit en vieillissant.*

Émile Justin Menier (Paris, 18 mai 1826 — Noisiel s/Marne, 16 fév. 1881), fils de Jean Antoine Brutus Menier (Germain-de-Bourgueil/Indre & Loire, 17 mai 1795 - Passy, 19 déc. 1853), droguiste, installé à Noisiel en 1824, qui fit sa première tablette enrobée et signée en 1836. L'héritier de la maison devint en 1867 l'industriel (exclusif) spécialisé dans le chocolat, multipliant les médailles aux expositions. Et un jour, coup de pub pour relancer son commerce, il annonça le « blanchissement » de ses produits.

(115) *Drumont, celui qui ne parle pas librement.*

Édouard Adolphe Drumont (Paris, 3 mai 1844 — *id.*, 5 fév. 1917), publiciste, qui fit ses débuts à *La Liberté* d'Émile de Girardin⁷⁶, puis fut le fondateur de la (prétendue) *Libre parole* en avril 1892, nationaliste et antisémite, après s'être déjà « illustré » par un pamphlet, *La France juive devant l'opinion* (C. Marpon et E. Flammarion, 2 vols., 1886). Antidreyfusard, déclaré. Il fonda aussi la Ligue antisémitique de France en 1899.

75. Pierre Philippe Aristide Denfert-Rochereau (Saint-Maixent/Deux-Sèvres, 11 janv. 1823 - Versailles, 11 mai 1878).

76. Émile de Girardin [= Émile Delamothe] (Paris, 22 juin 1806 - *id.*, 27 avril 1881).

(116) Louise France, celle qui Mère Ubu.

Louise France [= Thérèse Wolff] (Fontainebleau, 13 nov. 1841 — Paris, 18 sept. 1903), artiste, actrice et chanteuse de rue, interprète du rôle de la Mère Ubu à sa création chez Lugné-Poe en décembre 1896. Choisie pour son physique, devait finir par souffrir, comme la Goulue [= Louise Joséphine Weber] (Clichy, 12 juill. 1866 - Paris, 29 janv. 1929), de son embonpoint.

(117) Anatole France, celui qui rôtit chez la reine.

Anatole France [= Anatole François Thibault] (Paris, 16 avril 1844 - La Béchellerie-St Cyr s/Loire, 12 oct. 1924), journaliste, romancier, etc., auteur notamment de *La Rôtisserie de la reine Pédauque* (Calmann-Lévy, 1893). **Pro Rodin.**

(118) Lorrain, celui qui raitif.

Jean Lorrain [= Paul Alexandre Martin Duval] (Fécamp, 9 août 1855 — Paris, 30 juin 1906), alias « Raitif de la Bretonne » (quoique Normand...), un des pseudonymes choisis par Lorrain pour étriper ses adversaires dans *L'Écho de Paris* et *Le Journal*.

(119) Mulder, celui qui moule.

Eugène Demolder (Molenbeck/Belg., 1862 — Essones, 1919), dit « le Kâpitaine », voisin de Jarry à Corbeil, habitant le domaine des Grands Moulins, et qui « moule » à double titre. Corriger la trop savante identification de la Pléiade, avec Gerardus Johannes Mulder (Utrecht, 27 déc. 1802 — Bennekom, 18 avril 1880), chimiste hollandais, qui ici n'y est pour rien.

(120) Zo d'AXA, celui qui feuille.

Zo d'Axa [= Alphonse Galland] (Paris, 24 mai 1864 — Marseille, 30 août 1930), journaliste anarchiste, fondateur de *La Feuille*, octobre 1897 — mars 1899 (25 n^{os}).

(121) Rousseau, celui qui douanait.

Henri Rousseau, dit le Douanier (Laval, 21 mai 1844 — Paris, 22 sept. 1910), peintre, employé à l'Octroi de Paris, découvert par Jarry au Salon des Indépendants de 1894 et par lui ainsi baptisé. Nous ne nous étendrons pas ici sur l'histoire du portrait de « Mme A. J. », exposé au Salon de 1895 et disparu.

Et voici défilier la III^e République, membres du 5^e et dernier cabinet Félix Faure avant son célèbre décès, représentés par :

(122) Dupuy, celui qui préside

Charles Alexandre Dupuy, dit Charles-Dupuy (Le Puy, 5 nov. 1851 — Ommel/Ille s/Têt/Pyr. Or., 23 juill. 1923), président du Conseil pour la troisième fois en novembre 1898. Était ministre de l'Intérieur au moment de la répression du bal des Quat'z'arts, le 1^{er} juillet 1893, président de la Chambre au moment de l'attentat de Vaillant⁷⁷ (auteur de la fameuse sortie « La séance continue ! »)...

77. Auguste Vaillant (Mézières, 27 déc. 1861 – exécuté à Paris le 5 fév. 1894).

p. 78.

(123) *Freycinet, celui qui guerroye.*

Charles Louis de Saulces de Freycinet (Foix/Ariège, 14 nov. 1828 — Paris, 14 mai 1923), ministre de la Guerre, nommé à ce poste pour la troisième fois en novembre 1898, chargé de réorganiser l'armée (il devait fixer le service à 3 ans et supprimer les exemptions). Voir p. 49.

(124) *Lockroy, celui qui batelle.*

Lockroy [Édouard Étienne Antoine Simon, Paris, 18 juil. 1838 — *id.*, 22 nov. 1913], ministre de la Marine en 1895-96, puis derechef à partir de juin 1898.

(125) *Peytral, celui qui phynance.*

Paul Louis Peytral (Marseille, 20 janv. 1842 — *id.*, 30 nov. 1919), ministre des Finances, nommé en juin 1888.

(126) *Delambre, celui qui trafique.*

Coquille pour Delombre. Paul DELOMBRE (Maubeuge/Nord, 18 mars 1848 — Paris, 8 nov. 1933), ministre du Commerce, de l'Industrie et des P & T, nommé en novembre 1898.

(127) *Mougeot, celui qui facte.*

Léon Paul Gabriel Mougeot (Montigny-le-Roi/Hte Marne, 10 nov. 1857 — Rochevilliers/Hte Marne, 25 oct. 1928), sous-secrétaire d'État chargé des Postes et Télégraphes, nommé en novembre 1898. Donc « factotum »...

(128) *Viger, celui qui poireau.*

Marie Albert Viger (Jargeau/Loiret, 19 oct. 1843 — Châteauneuf s/Loire, 8 juil. 1926), ministre de l'Agriculture à plusieurs reprises en 1893, 1895, puis à nouveau en juin 1898. Le « poireau », ou médaille du Mérite agricole, avait été créée le 7 juil. 1883 par le ministre de l'Agriculture en poste, Jules Méline⁷⁸, pour pallier l'insuffisance des contingents de la Légion d'Honneur.

(129) *Leygues, celui qui instruit en public.*

Jean Claude Georges Leygues (Villeneuve s/Lot/Lot & Gar., 26 oct. 1857 — St-Cloud, 2 sept. 1933), ministre de l'Instruction publique & des Beaux-Arts en 1894-95, puis derechef en novembre 1898.

(130) *Trouillot, celui qui Quolonise.*

Georges Marie Denis Gabriel Trouillot (Champagnolle, Jura, 7 mai 1851 — Paris, 20 nov. 1916), ministre passager des Colonies de juin à octobre 1898.

(131) *Delcassé, celui qui est affairé extérieurement.*

Théophile Pierre Delcassé (Pamiers/Ariège, 1^{er} mars 1852 — Nice, 21 fév. 1932), ministre des Colonies en 1894-95, nommé aux Affaires étrangères en juin 1898, où il demeurera jusqu'en 1905.

(132) *Krantz, celui dont le labeur ignore le buis clos.*

78. Félix Jules Méline (Remiremont/Vosges, 20 mai 1838 - Paris, 21 déc. 1925).

Charles Camille Julien Krantz (Dinozé/Vosges, 24 août 1848 — Paris, 30 avril 1924), ministre des Travaux publics nommé en novembre 1898, chargé de préparer l'Exposition universelle de 1900...

(133) *Cremnitz, celui qui patafioler.*

Maurice Cremnitz, alias Maurice Chevrier (Hongrie, 19 août 1875 — Paris, 26 août 1935) poète d'origine hongroise, critique à *L'Art littéraire*, publiera peu ; bohème, qui préfère apparemment les verres aux vers (« pata-fioler » disent les dictionnaires étymologiques = boire de bons coups avec excès).

(134) *Dupuis, celui qui pièce d'un sou.*

Jean-Baptiste Daniel Dupuis (Blois, 15 fév. 1849 — Paris, 14 nov. 1899), sculpteur et graveur de médailles (effigie de la République sur la pièce de 10 c. de 1896).

(135) *Roty, celui qui pièce de dix sous*

Louis Oscar Roty (Paris, 12 juin 1846 — *id.*, 23 mars 1911), sculpteur et graveur de médailles (notamment la Semeuse, 50 c., 1, 2 et 5 F en 1897). Désigné « Crotty », à l'ordre de la Gidouille, in *Almanach 1901*.

p. 79-83.

NÉCROLOGIE

Comme il est indiqué à la fin de cette longue citation en hommage à Mallarmé, il s'agit bien du XIX^e chapitre, « De l'île de Ptyx », des *Gestes et opinions du Dr Faustroll, pataphysicien*, ouvrage posthume dont un extrait a paru, en pré-originale, dans *Le Mercure de France*, n° 101, mai 1898, p. 407-408, mais dont le texte complet ne paraîtra, chez Eugène Fasquelle, qu'en 1911. Mallarmé est mort à Valvins le 9 septembre 1898, inhumé le 11 au cimetière proche de Samoreau où reposait déjà son fils Anatole.

(Voir aussi : Octave Uzanne, sous le pseudonyme de « La Cagoule », *L'Écho de Paris*, 16 sept. 1898, rubrique « Visions de notre heure. Choses et gens qui passent ».)

Jarry avait fait transmettre à Mallarmé un exemplaire de la revue, qui lui valut une réponse du maître, depuis Valvins, le 16 mai :

Mon cher Jarry,

La suite d'estampes est surprenante, du Rabelais, dira-t-on, mais ce que ce divin eût écrit originellement tout à l'heure : je ne me suis jamais, moi, sur un décor de plus significative beauté, levé du fauteuil basculant que, cette fois, pour vous presser la main.

S. M⁷⁹.

Lettre que Jarry transpose p. 81.

79. Stéphane Mallarmé, *Correspondance, X Novembre 1897-Septembre 1898*. Paris, Gallimard, 1984, p. 190-191.

Nous ne reprendrons pas l'ensemble des doctes gloses émises par le Collège de'Pataphysique pour son édition annotée des *Gestes* (novembre 1985), et ne soulignerons ici, par son relais, que quelques traits :

— « la chaise à bascule, le plaid sur les genoux, la pipe identifient [bien] le maître » lorsqu'il recevait à ses mardis rue de Rome.

— « le punch qu'il sert — flambé, selon l'usage d'époque — faisait partie des traditions de la maison, les œufs peints aussi : Mallarmé composa même des quatrains qu'il calligraphia sur des œufs de Pâques offerts à telle de ses amies »

— « la curiosité velue des faunes... » renvoie à *L'après-midi d'un faune* : « Ces nymphes, je les veux perpétuer. Si clair/Leur incarnat léger qu'il voltige dans l'air ».

La suite évoque l'enterrement à Samoreau, le samedi 11 septembre 1898, auquel Jarry assista, « pieds nus », précise-t-il — c'est Rachilde qui lui aurait prêté ses chaussures...

— « deux femmes très nobles... » : d'après Henri Mondor (*Vie de Mallarmé*, Paris, Gallimard, t. II, 1941, p. 803), Mlles Jeannie Gobillard et Julie Manet, « qui entourent les voiles du deuil ». Elles sont comparées à des Cariatides portant la douleur de tous.

Henri Mondor n'a pas relevé la présence de Jarry, mais il nomme, parmi « la trentaine de personnes » que « l'été n'avait pas dispersées » (par ordre alphabétique) : Mme Élémir Bourges, Léon Dierx, Édouard Dujardin, Théodore Duret, José-Maria de Heredia, Méry Laurent, Marie et Geneviève Mallarmé, les Margueritte, Mme Jean Marras, Marthe Mellot, Catulle Mendès, Marguerite Moreno, Thadée Natanson, Henri de Régnier, Pierre-Auguste Renoir, Auguste Rodin, Henri Roujon, Octave Uzanne, Paul Valéry, Édouard Vuillard.

Dans *la Correspondance générale* (t. X, *op. cit.*, p. 276), après consultation du registre des funérailles, une nouvelle trentaine de noms a pu être ajoutée, dont : Alcanter de Brahm, Alfred Athys, Victor Barrucand, Eugène Carrière, les Charavay, Marcel Collière, Romain Coolus, Eugène Demolder, Lucien Descaves, Louis Dumur, Franc-Lamy, Cyprian Godebski, Charles Guérin, Ernest La Jeunesse, Jacques Madeleine, Stuart Merrill, Adrien Mithouard, Jean de Mitty, Paul Nadar, Misia Natanson, Eugénie Nau, Armand Point, Antonin Proust, Pierre Quillard, Mme Rochegrosse, Robert Scheffer, Gabriel Séailles.

Jarry est toujours absent. Sa présence est cependant bien confirmée par Édouard Dujardin : « Je suis très fier du témoignage de Jarry [...] à côté de qui j'ai suivi, par une après-midi inoubliable, le cortège funèbre de Mallarmé » (*Les Cahiers idéalistes*, n° 7, fév. 1923) ; et surtout par Thadée Natanson : « De tous ceux qui s'affligeaient, personne ne m'a paru plus atteint que Jarry. Il semblait abîmé. La seule tenue d'été, ou de sport, qu'il avait trouvée, ou dont il disposât, ne l'avait pas arrêté. J'en ai vu se détourner pour rire. En 1898, elle pouvait choquer à un enterrement. Encore ignorait-on que ses souliers de bicyclette, jaune paille, il les avait, au dernier moment, empruntés à Mme Rachilde. [...] Dans le visage assez mat, un peu contracté, de Jarry,

ses yeux noirs étaient secs. Aucun visage en larmes n'exprimait plus d'affliction. » (*La Revue blanche*, n° 128, 1^{er} oct. 1898).

— l'anecdote sur la mort du Grand Pan — tirée de Plutarque, *De Defectu oraculorum*, XVII — et les références adjuvantes à Hérodote (*Histoires*, II, 145) et à Cicéron (*De Natura deorum*, III, 22) — donnant l'origine de sa naissance — viennent du *Quart livre* de Rabelais, Ch. XXVIII : « Comment Pantagruel raconte une pitoyable histoire touchant le trespas des Heroes ».

La dernière phrase reprend la note plus concise des *Gestes et opinions* : « Le fleuve autour de l'île/s'est fait, depuis ce livre,/ couronne mortuaire. » (un tercet, soulignons, de trois fois six syllabes). par quoi Jarry s'identifie à Faustroll.

p. 79.

L'île de Ptyx : véritable sculpture verbale, métaphore de la poésie mallarméenne, cette île est dédiée à Stéphane Mallarmé, auquel renvoie l'énigmatique hapax *Ptyx*, dont le « Sonnet allégorique de lui-même » (paru sans titre dans *Les Hommes d'aujourd'hui*, n° 296, février 1887, à la suite de son portrait par Verlaine) a fait couler beaucoup d'encre⁸⁰.

ne morfonde pas : XVI^e s., ne cause un froid pénétrant.

p. 80.

Le seigneur de l'île : Mallarmé, simultanément campé sur son canot, le S. M., et dans sa chaise à bascule, avec son plaid, tel que Nadar l'a photographié en 1895.

p. 81.

Pustules d'Atropos : outre l'attraction phonique, le papillon sphinx tête de mort évoque ici l'inévitable de la mythologie grecque.

p. 82.

Arches de Valvins : le pont de Valvins, commune d'Avon (Seine-et-Marne). À Vulaines s/Seine, Mallarmé louait pour l'été une ancienne auberge de bateliers, devenue désormais le Musée départemental Stéphane Mallarmé.

Samoreau : commune de Seine-et-Marne voisine d'Avon et de Fontainebleau. où Mallarmé avait inhumé son fils Anatole, précocement décédé le 8 octobre 1879 à l'âge de 8 ans.

Catholique : Jarry prend bien le mot dans son sens premier d'*universel*.

Thamoun : référence au *Quart-Livre* de Rabelais, chap. XXVIII, « Comment Pantagruel raconte une pitoyable histoire touchant le trespas des Heroes », où le pilote Thamous, appelé trois fois par une voix mystérieuse, est chargé d'annoncer que

80 Voir *in initio* Dr Sandomir, « Ptyx », *Cahiers*, n° 10, « Expojarrysition », avril 1953, p. 35-37.

« Pan le grand Dieu estoit mort ». Le Grand Pan (soit, le Grand Tout), que Rabelais rapproche du Christ, est ici, pour Jarry, Mallarmé.

p. 84.

CONSEILS aux Capitalistes et Perd-de-Famille

À la table des matières, ce titre de section, jouant sur la fonction paternelle, voire paternaliste, est précédé du terme *primes*, ce qui annoncerait un concours ou on ne sait quelle subite générosité de la part des éditions du Mercure de France, seules concernées ici. Les deux pages contiennent une suite d'annonces pour les œuvres de Jarry, Terrasse et Franc-Nohain publiées dans la « Collection du Répertoire des Pantins », la plupart en 1898, et que l'on pourra confronter avec la même liste, augmentée, donnée dans l'*Almanach 1901* : « Il faut acquérir sans retard... »

15, rue de l'Échaudé Saint-Germain : 1^{re} adresse du Mercure de France.

[Publications réordonnées par ordre chronologique]

- *Ubu Roi*, Drame en cinq actes, en prose, restitué en son intégrité, tel qu'il a été représenté par les marionnettes du théâtre des Phynances en 1888, Paris, Édition du Mercure de France, achevé d'imprimer 11 juin 1896, petit in-16, 172 p. - couv. jaune avec le « Véritable Portrait de Monsieur Ubu » en sous-impression. Composé avec les caractères du *Perhinderion* n° 2, « caractères spécialement fondus à la semblance de ceux du XV^e siècle ». Tirage de tête : 5 ex. sur japon impérial et 15 ex. sur hollande.

- *Ubu Roi*, Drame en cinq actes, en prose, Restitué en son intégrité tel qu'il a été représenté par les marionnettes du théâtre des Phynances en 1888 et le Théâtre de l'Œuvre, le 10 décembre 1896, avec la musique de Claude Terrasse, Paris, Édition du Mercure de France, 1897, petit in-8°, 176 p., ill.

= fac-similé du manuscrit de Jarry pour le texte, de Claude Terrasse pour la musique. Tirage de tête : 10 ex. sur chine et 10 ex. sur japon impérial.

- *Ouverture d'Ubu Roi, d'Alfred Jarry, pour piano à 4 mains*, par Claude Terrasse [1896], Inédite à la création, donnée au 2^e spectacle du théâtre des Pantins, 20 janv. 1898. Édition du Mercure de France, 15, rue de l'Échaudé, Paris, 1898, « Répertoire des Pantins », 35x27 cm., 10 p. - couv. ill. signée « UBU ».

- *Marche des Polonais*, (extraite du 4^e acte d'*Ubu roi* d'Alfred Jarry) pour piano [ajout ici : à 2 mains], par Claude Terrasse, Inédite à la création, donnée au 2^e spectacle du théâtre des Pantins, 20 janv. 1898. Édition du Mercure de France, 15, rue de l'Échaudé, Paris, 1898, « Répertoire des Pantins », 35x27 cm., 6 p. - couv. ill. signée « UBU ».

- *La Chanson du décervelage*, paroles d'Alfred Jarry, musique de Claude Terrasse, créée par M. Jacotot. Inédite à la création, prévue pour le 5^e acte d'*Ubu roi*, et donnée au 2^e spectacle du théâtre des Pantins, 20 janv. 1898. Édition du Mercure de France,

15, rue de l'Échaudé St Germain, Paris, « Répertoire des Pantins », n° 7, 1898, 35x27 cm., 4 p. - couv. ill. signée « UBU ».

Répertoire des Pantins, six partitions musicales, in-4°, « décorées de lithographies de Pierre Bonnard »⁸¹.

- Trois chansons à la charcutière :

Données pour le 1^{er} spectacle du Théâtre des Pantins, 28 déc. 1897.

a) *Du pays tourangeau*, poème de Franc-Nohain, musique de Claude Terrasse — litho. en noir de Pierre Bonnard 31x25 cm.

b) *Malheureuse Adèle*, poème de Franc-Nohain, musique de Claude Terrasse — litho. en noir de Pierre Bonnard 31x23 cm.

c) *Velas ou l'Officier de fortune*, poème de Franc-Nohain, musique de Claude Terrasse — litho. en noir de Pierre Bonnard 31x24 cm, Édition du Mercure de France, XV rue de l'Échaudé, Paris, « Répertoire des Pantins » n°s 1-2-3, 1898, 4 p., 6 p., 6 p.

- *La Complainte de M. Benoît*, poème de Franc-Nohain, musique de Claude Terrasse, Édition du Mercure de France, 15, rue de l'Échaudé, Paris, « Répertoire des Pantins » n° 4, 1898, 6 p. — litho. en noir de Pierre Bonnard 31x23,5 cm.

- *Paysage de neige*, poème de Franc-Nohain, musique de Claude Terrasse, Édition du Mercure de France, 15, rue de l'Échaudé, Paris, « Répertoire des Pantins » n° 5, 1898, 6 p. — litho. en noir de Pierre Bonnard 32,5x26 cm.

- *Berceuse obscène*, poème de Franc-Nohain, musique de Claude Terrasse, Édition du Mercure de France, 15, rue de l'Échaudé, Paris, « Répertoire des Pantins » n° 6, 1898, 6 p. — litho. en noir de Pierre Bonnard 31x25 cm.

(A remplacé *Benjamin* — poème de Franc-Nohain, 1897, 4 p. — trop difficile, explique Philippe Cathé, pour être exécutée par de simples amateurs.)

Chansons dites en préparation de Claude Terrasse sur des poèmes tirés des *Inattentions et sollicitudes* de Franc-Nohain (Paris, Léon Vanier, 1894). [d'après le répertoire donné par Philippe Cathé, *Claude Terrasse*, Paris, L'hexaèdre, 2004].

— *Sollicitudes* [poème de Franc-Nohain, 1897, 4 p.]

— *La Romance des Romances* [poème de Franc-Nohain, 4 p.]

— *La Chanson du porc-épic* [poème de Franc-Nohain, 4 p.]

— *Ronde des Neveux bien inattentionnés* [poème de Franc-Nohain, 8 p.]

Ce que l'on entendait le soir dans les rues de Gênes [poème de Franc-Nohain]

— *Le Triangle orgueilleux a dit...* [poème de Franc-Nohain, 4 p.]

— *Histoire de la Vieille Dame très dévote* [poème de Franc-Nohain, 4 p.]

Pied de Saint-Pierre [cantique de Franc-Nohain]

81. Voir Philippe Cathé, « Le théâtre des Pantins : d'un avatar d'*Ubu roi* aux prolégomènes de *Pantagruel* », Colloque à Paris pour le Centenaire d'*Ubu roi*, *L'Étoile-Absinthe*, tournées 77-78, mars 1998, p. 158-184.

— *Les pédicures* [poème de Franc-Nohain — sera publié dans *La Revue blanche*, n° 184, 1^{er} fév. 1901, p.185-193]

— *Propos de bain* [poème de Franc-Nohain]

• *Petit solfège illustré*, Claude Terrasse, Paris, Quantin Librairie et Imprimerie réunies, [Impr. & relieur Grenoble] 1893, 30 p. — couv. & ill. par Pierre Bonnard

• *Petites Scènes familiales*, pour piano, Claude Terrasse, Paris, Eugène Fromont éditeur, 1895, 62 p., 20 — litho. de Pierre Bonnard.

p. 86-87.

GRAND ORDRE DE LA GIDOUILLE

Dans les *Gestes et opinions du Dr Faustroll, Pataphysicien*, dont, rappelons-le, l'écriture est contemporaine de cet almanach, il est dit que Faustroll en est l'inventeur : « En guise de cravate, il se passa au cou le grand cordon de la Grande-Gidouille, ordre inventé par lui et breveté, afin qu'il ne fût galvaudé. » (Chap. II). Grand-cordon décerné auparavant à Freycinet.

Un ordre paramaçonnique ?

« Grand cordon » (p. 49), « Grand Ordre », « postulant », « supplique » (p. 86), « grands-maîtres », « grades », « insignes » (p. 87) : autant de termes qui renvoient à une organisation, ou plutôt un pastiche d'organisation de type maçonnique, dont le Collège de Pataphysique plus tard entendra maintenir l'équivoque. Il n'y manque que le « *Non licet omnibus adire Corinthum* » [Il n'est pas permis à tous d'aller à Corinthe], déjà pris et détourné de son sens par Marc Mouclier, qui en fit la devise de son *Omnibus de Corinthe*. Il faut ici rappeler que la fin du siècle, donc aujourd'hui de l'avant-siècle, a connu deux grandes « croisades » venues de la bourgeoisie catholique bien-pensante : une croisade antisémite, nourrie sur l'affaire Dreyfus, et une croisade anti-franc-maçonne, non moins virulente, un peu masquée par la première, mais étroitement liée à elle⁸². Pour résumer brièvement : Juifs et Francs-maçons étaient jugés responsables de tous les maux de la République, voire de la dégénérescence de la société en général.

Repérons donc maintenant les convergences que laissent apparaître ces statuts du Grand Ordre pour mieux en souligner les écarts.

Passons tout de suite par le Grand maître et fondateur, qui lui donne titre dans la hiérarchie de « Grand Commandeur » (président à vie) ; il [le Dr Faustroll] dit avoir autour du cou en guise de cravate, « un grand cordon », le « cordon » étant l'écharpe portée en baudrier par les maîtres, de l'épaule droite à la hanche gauche. Bonnard, dans le croquis qu'il donne du haut dignitaire dans *l'Almanach de 1901*, brosse plus justement un « sautoir », soit l'écharpe portée en collier par les officiers, à laquelle se trouve suspendue un « bijou », la médaille distinctive de leur fonction. (Reproduit,

82. Voir Michel Jarrige, *L'Église et les francs-maçons dans la tourmente. Croisade de la revue La Franc-Maçonnerie démasquée (1884-1899)*, Paris, Éditions Arguments, 1999.

peut-être pataphysiquement, à l'envers dans l'édition de la Pléiade...). À noter que le Grand Cordon fut aussi un terme employé dans l'ordre de la Légion d'Honneur, avant d'être remplacé par la Grand-croix.

L'article I semble éliminer des postulants les mutilés de guerre — normal dans la logique du Père Ubu — mais aussi les imberbes, ce qui élimine alors paradoxalement son fondateur, lui-même imberbe. Mais il s'ouvre aux « femmes femelles », suivant donc le combat de Maria Deraismes (Paris, 15 août 1828 - *id.*, 6 fév. 1894), la première, initiée encore chez les hommes, à avoir créé une obédience mixte, le Droit humain, en 1893.

La « supplique » (Art. II) terme de déférence (royale ou papale), semble tout à fait adapté à celui qui veut être initié ; lequel n'a ici comme seule contrainte que de respecter les tarifs postaux en vigueur (lettres affranchies : 15 centimes selon l'*Almanach Hachette* 1899). Il devra en outre prévoir provision pour un « banquet », le « banquet rituel » ayant pour appellation exacte en termes maçonniques, « travail de mastication ». Jarry doit avoir souvenir de banquets plus fastueux, comme celui en l'honneur de Marcellin Berthelot⁸³ qui se déroula le 4 avril 1895 (entendant honorer le triomphe de la science contre la foi, et qui avait réuni quelque 860 convives), ou des nombreux banquets en hommage à un écrivain ou à un artiste qui animèrent cette fin de siècle, eux, faut-il le préciser, avec plus ou moins de succès (250 convives pour Émile Zola le 21 juin 1893, 36 — le « bide » pour Mallarmé le 23 mars 1897)⁸⁴. Et Jarry de se montrer donc ici prudent : 4 couverts suffiront, avec peut-être à l'addition quelques francs au-dessus des centimes, à prévoir sans doute pour la boisson...

Art. III : « l'honorabilité suffisante selon l'appréciation des grands maîtres » est une allusion plus que directe aux enquêtes qui précèdent l'éventuel honorer ; peuvent prétendre à entrer dans l'Ordre, — c'est le maître des Phynances qui parle — toutes les professions lucratives (et pas en fonction, — pauvrement, pourrait-on ajouter — du rang social), dont, ajoute déjà Jarry à ce moment, la pègre, classe montante..., car il leur faudra bien ensuite verser leur obole.

S'agissant des grades (Art. V), le Père Ubu entend bien rester le Père et le Maître : « frères », comme ils se disent entre eux, que nenni ! Quant aux insignes (Art. IV), claire exclusion : les Croix de guerre ou Légions d'honneur devront les garder dans la poche. Mais par un renversement qui n'étonnera pas de la part du Père Ubu, c'est sur la Légion d'honneur qu'est calquée la liste des « promotions et nominations parue au *Journal Officiel* » de l'*Almanach de 1901*, où nous trouvons la distribution très « officielle » en Grande-Croix, Grands-Officiers, Commandeurs, Officiers et simples Chevaliers...

Au terme de quoi, on peut assimiler Alfred Jarry, sinon à un « libre penseur », au moins à un « libre-esprit ».

83. Pierre Eugène Marcellin Berthelot (Paris, 25 oct. 1827 - *id.*, 18 mars 1907).

84. Voir *Romantisme*, n° 137, « Les banquets », 3^e trim. 2007, en part. p. 61-101.

p. 86.

Gidouille : n. f., autrement nommée « boudouille », « bouzine », « giborgne », c'est, dans *Ubu roi*, le lieu des appétits inférieurs, néologisme pur qui entre en composition dans l'exclamation « cornegidouille ! ». De la série, seul « bouzine » est historiquement attesté, que l'on trouve chez Rabelais, désignant une sorte de cornemuse. Par exemple dans *Gargantua* (fin du ch. XXV) : « Ce faict, et bergiers et bergieres feirent chere lye avecques ces fouaces et beaulx raisins, et se rigollerent ensemble au son de la belle bouzine, se mocquans de ces beaulx fouaciers glorieux, qui avoient trouvé male encontre par faulte de s'estre seigneur de la bonne main au matin, et avec gros raisins chenins estuverent les jambes de Forgier mignonnement, si bien qu'il feut tantost guery. »

Sans entrer dans des explications d'ordre linguistique, on retrouve le préfixe « gi- » dans « gibecière », dérivé de « gibier », instrument du chasseur attesté dès le XIII^e siècle, puis dans « giberne », cartouchière du militaire manifestement dérivée de la précédente (sens attesté depuis au moins 1748 par le Maréchal de Puysegur dans son *Art de la guerre*). La « giborgne » sied donc tout à fait au Père Ubu pour conduire son armée. Quant au suffixe « -douille », on le retrouve ici dans « boudouille », mais dans l'attesté « berdouille » (Delvau, 1864), lente dérive de « bedon », « bedaine », « bidon », ou le familier « boudinet », où le contenant finit par se confondre avec son contenu, « andouille » ou « boudin » — ce dernier, soulignons-le pour sa représentation graphique, désignant aussi depuis l'essor de l'horlogerie au XVII^e siècle, un « ressort en spirale ».

Comme Ubu est inséparable de son vocabulaire truculent, on ne peut l'imaginer sans les objets, constitués en série homogène, qui forment son univers : bâton à physique, cheval (casque, sabre, voiturin) à phynances, croc à merdre. Mystérieux, chaque terme porte la marque personnelle d'Ubu. Dans sa graphie ou sa constitution, l'objet est d'abord d'appartenance royale avant d'être une arme, un instrument de torture, etc. Ces mots disparaissent au cinquième acte d'*Ubu roi*, puisqu'Ubu, déchu, en est dépossédé. En revanche, Ubu enchaîné peut se déclarer satisfait de son esclavage : « Je commence à constater que Ma Gidouille est plus grosse que toute la terre, et plus digne que je m'occupe d'elle. C'est elle que je servirai désormais » (V, 7).

Deux yeux au plus, trois cents cheveux et quarante-cinq poils de barbe : ceci renvoie à nouveau à Lucien, *Histoires véridiques*, Livre I, découvrant sur la lune des êtres différemment constitués. « Chez eux [les Lunaires], on considère comme un bel homme quelqu'un qui est chauve et entièrement dépourvu de cheveux ; un homme chevelu est peu goûté. Sur les comètes, c'est le contraire : les hommes chevelus y passent pour beaux. » (§23) « Les Lunaires possèdent de la barbe qui pousse un peu au-dessus du genou. » (*ibid.*) « Quant à ce qui concerne les yeux qu'ils ont, j'hésite à en parler, pour que l'on ne croie pas que je mens, tant ce que l'on peut en dire est incroyable. Pourtant, je vais parler aussi de cela : leurs yeux sont amovibles, ils les enlèvent à

volonté et les mettent de côté jusqu'à ce qu'ils aient besoin de voir. Il y en a beaucoup qui, ayant perdu leurs yeux à eux, en empruntent à d'autres pour voir. Il y en a aussi qui ont un grand nombre d'yeux en réserve — ce sont les riches. » (§25) Ce, bien sûr, pour se moquer des pauvres « monophthalmous » — des cyclopes d'Homère.

p. 88-90.

Prophéties.

Selon l'usage des almanachs, Jarry donne ici une prophétie à longue portée : le *Pantagruel* dont il annonce la représentation pour l'année suivante ne sera monté qu'en 1911 au Grand Théâtre de Lyon. La pièce dite « nationale » en 5 actes et un prologue est alors accompagnée de musique par Claude Terrasse (dédicataire de « l'Île sonnante », ch. XXIII des *Gestes...*). La table, très détaillée, indique les tableaux prévus et leur forme spectaculaire. Jarry, familier de longue date de l'œuvre rabelaisienne⁸⁵, avait choisi de mettre en scène les épisodes les plus célèbres des cinq livres, au mépris de ses propres conceptions dramatiques, nettement affirmées à propos d'Ubu, en ne centrant pas l'action sur un personnage principal.

Pour résumer⁸⁶ : à ce moment, *Pantagruel*, avant de devenir opéra-bouffe, semble n'avoir d'abord été conçu que pour le théâtre des Pantins. Ce programme pour 1900 montre par ailleurs qu'il ne s'agit plus seulement d'une adaptation du second livre de Rabelais, mais des épisodes les plus hauts retenus de la totalité des cinq livres, seulement... « encore écrits en langue du XVI^e siècle » et difficilement jouables. Terrasse fait alors appel à Willy pour moderniser le texte, et tente de faire accepter l'œuvre à Firmin Gémier, sans succès. Ajoutons que Willy ne sera pas davantage crédité lors de la publication du livre et de la partition en 1911⁸⁷.

S'ensuivront trois autres versions : la seconde, toujours en collaboration étroite avec Jarry ; la troisième, où intervient Eugène Demolder face à un Jarry défaillant ; la quatrième, qui sera de fait assumée par Claude Terrasse, avec quelques conseils de Henri de Noussanne, directeur du *Gil Blas*. Les références à Rabelais disparaîtront

85. Rabelais est bien évidemment élu parmi les livres pairs (ch. IV des *Gestes...*), sans qu'il soit besoin de citer d'ouvrage puisque c'est tout l'Œuvre qu'il faut honorer ; naturellement ensuite « du petit nombre des élus » (ch. VII). Voir « Rabelais Pataphysicien », *Cahiers du Collège*, n° 13-14, déc.-fév. 1954, et « Éléments d'une contribution d'apparence lexicographique à l'étude de Rabelais dans l'œuvre de Jarry », *Cahiers du Collège*, n° 15, « Jarry Pantagruéliste », mars 1954, p. 43-47).

86. Voir pour les détails : Jean-Hugues Sainmont, « L'interminable histoire de *Pantagruel* », *Cahiers du Collège de Pataphysique*, n° 15, avril 1953, p. 19-38 ; Patrick Besnier, Pléiade, OC III, 1988, p. 807-830, et Philippe Cathé, *Claude Terrasse*, Paris, L'Hexaèdre, 2004, p. 135-154.

87. Voir : Jean-Hugues Sainmont, « L'interminable histoire de *Pantagruel* », *Cahiers du Collège de Pataphysique*, n° 15, avril 1953, pp. 19-38 ; Patrick Besnier, Pléiade OC III, 1988, pp. 807-830, et Philippe Cathé, *Claude Terrasse*, Paris, L'Hexaèdre, 2004, pp. 135-154.

progressivement, ne serait-ce que parce que Jarry, dès la deuxième mouture, en fait « son » Pantagruel, mais il restera du premier synopsis : le débat sur le mariage, emprunté au *Tiers Livre*, ch. IX ; les deux épisodes des « moutons de Panurge » et de « la tempête », empruntés au *Quart Livre* (respectivement ch. XVIII-XXII et ch. VI-VIII), et un renvoi aux « paroles dégelées », venues du *Quart Livre*, ch. LV ; enfin, l'hommage à la « Dive bouteille », rendu dans le 5^e Livre, ch. XLV.

L'opéra-bouffe, au terme de tous ces aléas, sera donné avec succès au Grand-Théâtre de Lyon le 30 janvier 1911, pour 14 représentations, mais n'aura jamais l'heur d'être monté à Paris, ni celui, depuis, d'être repris. Pour un descriptif de ce que Philippe Cathé considère comme le chef-d'œuvre de Claude Terrasse, voir le site qu'il a spécifiquement consacré au compositeur : www.claudeterrasse.net.

[PUBLICITÉS]

L'almanach s'achève par cinq pages de publicité, d'étendue variée, pour des éditeurs amis de Jarry et, très curieusement, pour un produit galénique, mais, là encore, son fabricant est une relation de l'auteur.

p. 91.

Annonce publicitaire du marchand-éditeur Ambroise Vollard, installé, après le 39 et le 41, au 6, rue Laffitte, depuis mai 1896, au plus près du boulevard, lieu de la célèbre « cave » décrite par Apollinaire et peinte par Pierre Bonnard.

Quelques aspects de la vie de Paris, de Pierre Bonnard : portfolio de 12 lithographies en couleurs, exposées en sa galerie en mars 1899, publiées courant 1899. Tirage : 100 ex. par Auguste Clot sous le contrôle de l'artiste.

L'album de 12 lithographies en couleurs d'Edouard Vuillard s'intitulera *Paysages et intérieurs* : lithographies exposées en sa galerie en avril 1897, également publiées en portfolio courant 1899. Tirage : 100 ex. par Auguste Clot sous le contrôle de l'artiste.

L'album de 12 lithographies en couleurs de Maurice Denis s'intitule *Amour*, album composé pour ses fiançailles, achevé depuis 1898. Tirage : 100 ex. par Auguste Clot sous le contrôle de l'artiste.

Après avoir organisé deux grandes expositions des peintres Nabis, en avril 1897 et en mars-avril 1898, Vollard fut le promoteur du livre d'artistes. C'est ainsi qu'il allait publier le deuxième *Almanach illustré du Père Ubu* (XX^e siècle) — achevé d'imprimer décembre 1900.

p. 92.

L'Instar : Le Pays de l'Instar, « grande pièce en 3 actes », livret de Franc-Nohain, musique de Claude Terrasse (accompagnement facultatif), projetée pour le Théâtre

des Pantins, mais il ne semble pas qu'elle ait été représentée. Publié en texte seul aux éditions de la Revue blanche en juin 1901.

Les Poires, opérette en 4 actes, livret de Franc-Nohain, musique de Claude Terrasse. Ne semble pas non plus avoir été représentée.

Poudre de sang « pour bien clarifier vos vins » : Charles Bonnard, frère de Pierre, était directeur du Théâtre des Pantins. Son « Laboratoire général de Bercy » est dit sis au 7, rue Soulages, qui est bien une rue située dans les entrepôts de Bercy (XII^e), du nom d'un ancien maire de Bercy.

La poudre de sang séché servait traditionnellement, jusqu'au récent épisode de « la vache folle », à provoquer la floculation et la précipitation des particules fines en suspension dans le vin. Il existe d'autres procédés de filtrage utilisant le blanc d'œuf (le plus courant) ou même la farine de poisson.

P. 93.

Publicité des éditions du Mercure de France, qui permet de supposer, à l'instar de Vollard, quelque soutien financier ou, pour le moins, un échange de bons procédés.

Où l'on apprend donc que *Les Minutes de sable mémorial*, publiées par la dite maison en 1894, tirées à 216 exemplaires, sont alors épuisées. En revanche, *César-Antechrist*, achevé d'imprimer le 1^{er} oct. 1895, tiré à 206 exemplaires, est toujours disponible.

Quant aux *Jours et les Nuits*, « roman d'un déserteur », contenant, est-il ici précisé, d'« horribles détails sur la médecine militaire », il est de fait disponible depuis le mois de juillet 1897 (achevé d'imprimer : 18 mai 1897).

P. 94.

Flûtes, comme déjà signalé (A. 71), recueil de « poèmes amorphes, fables, anecdotes, curiosités » de Franc-Nohain, est sorti par les soins des Éditions de la Revue Blanche en juillet 1898.

P. 95.

La Critique, déjà mentionnée (voir A. 74), revue créée par Georges Bans, sous-titrée « Bulletin illustré de l'Association artistique et littéraire de la critique ». Paris, in 4°. n° 1, mars 1895 — n° 294, juil. 1913.

CONCLUSION

« Viens, ferme ton vieil almanach allemand, que tu lis avec attention, bien qu'il ait paru il y a plus de cent ans et que les rois qu'il annonce soient tous morts... » Mallarmé, *Divagations*.

MÊME SI CE PETIT ALMANACH n'a pas connu le succès escompté (puisque les livraisons annoncées n'ont pas suivi), Jarry a bien gagné son pari de ressusciter l'un des joyaux de l'art populaire en l'intégrant à l'actualité la plus immédiate. De cette catégorie d'ouvrages, il conserve les rubriques obligées et même leur manière de procéder par compilation, plagiat, imitations mutuelles, accumulation d'anecdotes et d'historiettes plus ou moins morales. Mais, comme pour *L'Ymagier* et *Perhinderion*, il s'associe avec un peintre d'avant-garde en n'hésitant pas à aborder les sujets les plus immédiats, et donne un lustre nouveau au Père Ubu.

Un premier effet important du collage ici mis en œuvre est la réévaluation de ce qui constitue un « texte littéraire » par l'appropriation de matériaux extra-littéraires, du quotidien et de la culture populaire, défi au principe d'homogénéité esthétique de l'œuvre littéraire. Le recyclage de matériaux « tout faits » dans l'*Almanach* met en cause la conception romantique de l'originalité et de la beauté du texte littéraire. L'*Almanach* d'Ubu transgresse les frontières entre culture littéraire, élitiste, et culture quotidienne, de masse.

En second lieu, une telle pratique implique une réévaluation du rôle de l'auteur, qui n'est plus seulement un génie inspiré ou un créateur original, mais devient un artisan qui collectionne, coupe et colle son matériau, bref un « bricoleur » de textes. Ainsi le Père Ubu, « l'auteur » de l'almanach, devient le collecteur d'un univers infini de textes qu'il rassemble dans la série hétérogène de l'almanach. Cette idée d'une œuvre rhapsodique se reflète dans l'élaboration collective de l'almanach : Jarry et ses collaborateurs se cachent derrière la figure du Père Ubu.

La technique du collage engendre un troisième effet : la représentation de la réalité a l'air d'une mosaïque dans laquelle le lecteur doit trouver un sens. L'hétérogénéité des textes et des genres présents dans l'*Almanach* implique alors une polysémie, chaque texte emprunté ouvrant sur un nouveau monde de sens et de signifiants. Polysémie chère à Jarry, énoncée dès *Les Minutes du Sable Mémoires* (« suggérer au lieu de dire, faire dans la route des phrases un carrefour de tous les mots » OC I 171).

L'esthétique du collage et le nouveau mode de représentation de la réalité qu'elle engendre préfigure les expérimentations des mouvements d'avant-gardes du vingtième siècle. Jarry n'était pas seul : le « collage » était dans l'air. On pense, par exemple, au « collage-journal » *Le Mur* au cabaret Les Quat'z Arts, fait de fragments de poésies, de coupures de journaux, d'images rassemblés par les visiteurs du cabaret⁸⁸. Le petit *Almanach* du Père Ubu annonce une esthétique qui sera officialisée avec les « papiers collés » chers aux Cubistes, étendue à la littérature par Dada et les Surréalistes, et qui deviendra une pratique omniprésente dans l'avant-garde du vingtième siècle.

On est étonné du nombre de personnes nommées — et judicieusement qualifiées d'un seul mot — tant à propos de l'affaire du monument Rodin que de l'Affaire, dont Jarry connaît en détail tous les méandres. Nul doute qu'à ses relations personnelles il ait ajouté les informations recueillies dans l'abondant « air du mois » de la revue *Le Mercure de France*.

Une analyse « logique » des événements — logique des contraires — lui permet de constater que celui qui s'est déclaré coupable est libre, tandis que celui qui clame son innocence est enfermé. Mais c'est ici le Père Ubu qui s'exprime, et non Jarry. Celui-ci se retire derrière son personnage, ce qui lui évite de conclure. Toutefois, une analyse précise de l'énoncé et de l'énonciation n'exclut pas une prise de position implicite de l'auteur, tant pour la statue de Rodin que pour Dreyfus : la façon de nommer Godefroy Cavaignac le montre assez, en dépit des calembours que Jarry ne peut réprimer.

Ici, il donne libre cours à son esprit encyclopédique, montrant ses connaissances dans les matières les plus diverses, allant de la pêche à la vie politique et culturelle.

Dans l'œuvre de Jarry, ce premier almanach marque une étape fort importante quoique généralement passée inaperçue : l'identification du Père Ubu au Docteur Faustroll, tous deux également et au même titre inventeurs de la 'Pataphysique, cette science des solutions imaginaires, qui enseigne l'équivalence de toutes choses.

88. Voir : Olga Anna Dull, « From Rabelais to the Avant-Garde : Wordplays and Parody in the Wall-Journal *Le Mur* », in *The Spirit of Montmartre*, ed. Phillip Dennis Cate et Mary Shaw, The State University of New Jersey Rutgers, 1996, p. 199-241.

BIBLIOGRAPHIE

Pascal Pia, « Des interférences entre les computes ecclésiastique & pataphysique (avec relevé des Saints qui ne tombent pas) », *Cahiers du Collège de Pataphysique*, Dossier n° 7, 11 gidouille 86/vulg. 25 juin 1959, pp.51-54.

Ruy Launoir, *Clefs pour la pataphysique*, Seghers, Paris, 1969, p.97-133, rééd. Paris, Hexaèdre, 2005.

François Caradec, « Alfred Jarry, témoin de son temps », *Jarry*, colloque de Cerisy-la-Salle, 27 août-6 sept. 1981, Éd. Pierre Belfond, Paris, 1985, p.155-180.

Henri Béhar, « Jarry, l'almanach et le fleuve oral », *L'Étoile-Absinthe*, n° 19-20, 1983, p. 31-39 - repris in *Les Cultures de Jarry*, P.U.F., Paris, 1988, « La culture populaire », p.115-148.

Jean-François Jeandillou, « Le langage du temps », *Les Calendriers. Leurs enjeux dans l'espace et dans le temps*, colloque de Cerisy, 1^{er} au 8 juillet 2000, sous la dir. de Jacques Le Goff, Jean Lefort et Perrine Mane, Somogy, 2002, p. 331-344.

Philippe Cathé, « Jarry-Terrasse au travail. Le grand Almanach illustré du Père Ubu d'après des documents inédits », *Viridis Candela/Cahiers trimestriels du collège de Pataphysique*, n° 3, 21 pédale 128 EP/vulg. 15 mars 2001, p.73-76.

Marieke Dubbelboer, « L'écriture visuelle dans les Almanachs du Père Ubu : Jarry et Bonnard », dans : H. Béhar & J. Schuh (éd.), *Alfred Jarry et les arts*, SAAJ & Du Lérot, 2007 (*L'Étoile-Absinthe*, tournées 115-116), p. 139-152.

Jean-Paul Morel, « De Huë à dia, et en avant la musique ! », dans : H. Béhar & J. Schuh (éd.), *Alfred Jarry et les arts*, SAAJ & Du Lérot, 2007 (*L'Étoile-Absinthe*, tournées 115-116), p. 153-160.

INDEX

En chiffres romains sont indiquées les références aux pages de l'*Almanach*.

- ÀBRIC, LÉON, LXXV, 68
AIMÉ-MOROT, LXIX, 56
ALCANTER DE BRAHM, MARCEL, 79
ALEXANDRE, ANDRÉ, 74
ALLAIS, ALPHONSE, XXXIV, LXXVI, 35, 36, 72
ALPHAND, ADOLPHE, 44
ANTOINE, ANDRÉ, VII, XXXIII, LXXII, 33, 47, 60, 72
APOLLINAIRE, GUILLAUME, 87
ARISTOTE, 43
ARNAUD, NOËL, 28
ATHYS, ALFRED. *VOIR* NATANSON, ALFRED
AUGIER, ÉMILE, 61
AUGUSTALIS, 16
AURIER, GABRIEL-ALBERT, 71
AVELINE, CLAUDÉ, 53
BAGÈS, MAURICE, LXXI, 58
BALLU, ROGER, LXVII, 54
BALZAC, HONORÉ DE, 43, 56, 57
BANS, GEORGES, LXXIV, XCV, 66, 88
BARRÈS, MAURICE, LI, LXIV, 40, 41, 53
BARRUCAND, VICTOR, 79
BARTHOLDI, AUGUSTE, LXXXVII, 75
BATHLOT, LOUIS, 42
BAUDELAIRE, CHARLES, 24
BAZAINÉ, FRANÇOIS, 35
BEC, GEORGES. *VOIR* BONNAMOUR, GEORGES
BECQUE, HENRI, LXXVII, 62, 74
BÈDE LE VÉNÉRABLE, 13
BÉRAUD, HENRI, 68
BERGERAT, ÉMILE, LXXI, 57
BERLIOZ, HECTOR, 39, 58
BERNARD, ÉMILE, LXXIII, 63
BERNARD, TRISTAN, LXXIII, 63
BERNHARDT, SARAH, LXXII, 47, 62
BERNIS, FRANÇOIS DE, 68
BERTHELOT, MARCELLIN, 84
BERTILLON, ALPHONSE, XL, 37
BETHLÉEM, ABBÉ, 64, 73, 74
BILLOT, JEAN-BAPTISTE, XLV, LXI, 50, 51
BISMARCK, OTTO VON, 35
BLOY, LÉON, 71
BOISDEFFRE, RAOUL DE, LXI, 50
BONNAMOUR, GEORGES, LI, 40
BONNARD, ANDRÉE, 73
BONNARD, CHARLES, XCI, 6, 7, 88
BONNARD, PIERRE, XCI, 6, 7, 8, 9, 28, 32, 43, 44, 51, 56, 82, 83, 87
BONNAT, LÉON, 54, 55
BORDES, CHARLES, LXXVI, 71
BOSSUET, 51
BOUCHOR, MAURICE, 50
BOUGUEREAU, WILLIAM, LXXVIII, 54, 55
BOUILLON, HENRI, LXXV, 59, 67
BOULANGER, GEORGES, 61
BOURGALT-DUCOUDRAY, LOUIS, LXXV, 70
BOURGES, ÉLÉMER, 54, 79
BRÉVILLE, PIERRE DE, LXXIV, 58, 65
BRISSON, HENRI, LXVII, 54
BRUANT, ARISTIDE, 53
BRUGHARD, HENRY DE, LXXII, 59

- BRUNEAU, ALFRED, LXXIV, 65
 BUTSCHA, 42
 CALMETTES, ANDRÉ, 69
 CARADÉC, FRANÇOIS, 28, 36
 CARAN D'ACHE, LIV, 44, 73
 CARRIÈRE, EUGÈNE, LXXI, 50, 57, 79
 CASSINI, JEAN-DOMINIQUE, 15
 CATHÉ, PHILIPPE, 73, 82, 86, 87
 CATULLE, 48
 CAVAIGNAC, GODEFROY, XLIII, 38, 54
 CÉSAR, JULES, 13, 88
 CÉZANNE, PAUL, 54
 CHANOINE, JULÈS, 54
 CHAPUIS, LOUIS, LXXVII, 75
 CHARAVAY, ÉTIENNE, 79
 CHARBONNEL, VICTOR, LXXIV, 66
 CHARLES-DUPUY, LXXVII, 54, 76
 CHARLES IX, 13
 CHARLUS, 42
 CHARPENTIER, GUSTAVE, LXXV, 59, 65, 70
 CHENAL, PIERRE, 68
 CHINCHOLLE, CHARLES, 57
 CICÉRON, LXXXIII, 79
 CLARETIE, JULES, LXXIV, 67
 CLAVIUS, CHRISTOPHORUS, 13
 CLEMENCEAU, ALBERT, 50
 CLEMENCEAU, GEORGES, LI, 37, 39, 42, 50
 CLEOSTHÈNE, 14
 CLOT, AUGUSTE, 87
 COLETTE, 28
 COLLIÈRE, MARCEL, 5, 32, 48, 79
 COLOMBIER, PIERRE DU, 64
 COLONNE, EDOUARD, LXXV, 69
 CONDÉ, L
 CONSTANTIN, 16
 COOLUS, ROMAIN, LXXVI, 73, 79
 COPPÉE, FRANÇOIS, 53, 70
 COQUELIN, CONSTANT, LXXII, 61
 COQUELIN, ERNEST, LXXII, 61
 CRÉMIEUX, HECTOR, 33
 CREMNITZ, MAURICE, LXXVIII, 77
 CURNONSKY, 68
 DANVILLE, GASTON, XXXIII, 33
 DAUDET, ALPHONSE, 58
 DAUDET, LÉON, LXXI, 58
 DAVIOUD, GABRIEL, 44
 DAVRAY, HENRY D., 27
 DEBUREAU, JEAN GASPARD, 68
 DEBUSSY, CLAUDE, LXXIV, 64, 66
 DEFOE, DANIEL, 59
 DEGAS, EDGAR, LXXVII, 74
 DELAFOSSE, LÉON, LXXIV, 66
 DELASALLE, GEORGES, 36
 DELCASSÉ, THÉOPHILE, LXXVIII, 77
 DELOMBRE, PAUL, LXXVIII, 77
 DELORMEL, LUCIEN, 42
 DELVAU, ALFRED, 85
 DEMOLDER, EUGÈNE, LXXVII, 76, 79, 86
 DENFERT-ROCHEREAU, PIERRE, 75
 DENIS, MAURICE, LXXV, XCI, 69, 87
 DENYS LE PETIT, 13
 DERAISMES, MARIA, 84
 DÉROULÉDE, PAUL, LXI, LXXII, 50, 61
 DESCAVES, LUCIEN, 65, 79
 DETAILLE, EDOUARD, LXVIII, LXXVII, 54, 55, 74
 DIAMANT BERGER, HENRI, 64
 DIÉMER, LOUIS, LXXVII, 74
 DIERN, LÉON, LXXVI, 72, 79
 DONNAY, MAURICE, LXXVI, 73
 DREYFUS, ALFRED, 10, 32, 33, 36, 37, 38, 39, 40,
 43, 44, 48, 50, 53, 61, 83
 DREYFUS, MATHIEU, 59
 DRUMONT, EDOUARD, LI, LXI, LXXVII, 40, 50, 75
 DUBOIS, THÉODORE, LXXIV, 64
 DUCASSE, ISIDORE, 9
 DUCASTEL, 42
 DUCLAUX, ÉMILE, 50
 DUCOTÉ, EDOUARD, 59
 DUCOUDRAY, LXXV, LXXVI
 DUFAUT, 70
 DUJARDIN, EDOUARD, 71, 79
 DUJEU, LXXIV, 66
 DUMAS, ALEXANDRE, 51, 62, 67
 DUMUR, LOUIS, LXXIV, 65, 79
 DU PATY DE CLAM, ARMAND, XLII, 38
 DUPONT, PAUL, LXXIV, 64, 73
 DUPUIS, JEAN-BAPTISTE, LXVI, LXXVIII, 54, 78
 DURAND, AUGUSTE, LXXIV, 64
 DURAND, JACQUES, LXXIV, 64
 DURAND, MARGUERITE, 30
 DURET, THÉODORE, 79
 ECO, UMBERTO, 51
 EGLON, LXXII
 ÉRATOSTHÈNE, 14
 ERLANGER, CAMILLE, LXXIII, 64
 ESTERHAZY, WALSIN, 10, 36, 38
 FAGUS, FÉLICIEN, 21, 55
 FALB, RUDOLPH, 26
 FALGUIÈRE, ALEXANDRE, 57
 FARGUE, LÉON-PAUL, 30, 70

- FAUCHEY, PAUL, LXXIV, 64
 FAURE, FÉLIX, 76
 FAURÉ, GABRIEL, LXXXVI, 72
 FÉNELON, 51
 FÉNEON, FÉLIX, LXXVI, 48, 55, 69, 71
 FILIGER, CHARLES, 69
 FLÉCHIER, 51
 FORAIN, JEAN-LOUIS, LIV, LV, LXXVI, 44, 73
 FORTON, LOUIS, 63
 FRANC-NOHAIN, XXXIII, LXXI, XCIV, 33, 58, 64, 81, 82, 87, 88
 FRANCE, ANATOLE, LI, LXXVII, 37, 42, 50, 53, 76
 FRANCE, LOUISE, LXIV, LXXVII, 7, 37, 39, 75
 FREYGINET, CHARLES, XXXIV, XLIX, LXXVIII, 33, 35, 37, 39, 76
 GALLET, LOUIS, 65, 70
 GALLIÉNI, JOSEPH SIMON, 34
 GAMBETTA, LÉON, 39
 GANDILLOT, LÉON, XXXIII, 33
 GARNIER, HENRI, LXXII, 60
 GAUGUIN, PAUL, LXX, 56, 74
 GAUTHIER-VILLARS, HENRY, LXXIII, 43, 63
 GAUTIER, JUDITH, 47
 GAUTIER, THÉOPHILE, 47
 GEFFROY, GUSTAVE, 50
 GÉMIER, FIRMIN, LXXII, 61, 86
 GERMAIN, FRANÇOIS, LXXV, 70
 GHEUSI, PIERRE-BATTHÉLÉMY, 64
 GIDE, ANDRÉ, 10
 GINISTY, PAUL, LVII, 47, 54
 GIRARDIN, ÉMILE DE, 75
 GIRY, ARTHUR, 50
 GLEY, ÉMILE, 50
 GOBILLARD, JEANNIE, 79
 GODEBSKA, MISIA. *VOIR* NATANSON, MISIA
 GODEBSKI, CYPRIAN, 79
 GODILLOT, ALEXIS, 33
 GOHIER, URBAIN, XXXIV, LI, LXI, 35, 37, 42, 50
 GONSE, CHARLES, LI, LXI, 40
 GOULUE (LA), 76
 GOURMONT, REMY DE, 6, 8, 56, 58, 71
 GRÉGOIRE XIII, 13, 14, 21
 GROUX, HENRY DE, LXXVI, 71
 GUELDRY, FRANÇOIS-JOSEPH, 44
 GUÉRIN, CHARLES, 79
 GUILBERT, YVETTE, LXXI, 36, 59, 73
 GUILMANT, ALEXANDRE, XXVI, 30, 71
 GUITRY, LUCIEN, LXXIII, 62
 GUYOT, 6
 GYP, LI, LXXIV, 41, 65
 HADRIEN, 16
 HAHN, REYNALDO, LXXVII, 72, 74
 HALPERIN, JEAN, 48
 HARCOURT, LOUIS D', 64
 HARTMANN, GEORGES, 74
 HÉGLON, MEYRIANE, 61
 HENNER, JEAN-JACQUES, 54
 HENRI III, 13
 HENRY, HUBERT JOSEPH, 10, 38, 50
 HEREDIA, JOSÉ-MARIA DE, 79
 HERMANT, ABEL, 33, 64
 HÉRODOTE, LXXXIII, 15, 79
 HÉROLD, ALPHONSE, LXXV, 67
 HÉROLD, ANDRÉ-FERDINAND, XXXIV, LXXV, 5, 32, 35, 62, 67
 HERR, LUCIEN, 50
 HIPPARQUE, 13
 HOMÈRE, 27, 43, 86
 HROTSVITHA, 62, 67
 HUE, GEORGES, LXXV, 69
 HUMBERT, ALPHONSE, LI, 40
 HUMBERT, THÉRÈSE, 37
 HUYSMANS, JORIS-KARL, LXXIV, 65
 IBELS, ANDRÉ, 35
 IBELS, HENRI-GABRIEL, LXXVI, 34, 47, 73
 IBSEN, HENRIK, 72
 INDY, VINCENT D', 47, 71
 IPHITOS, 14
 JACOTOT, FÉLIX, LXXIII, 62, 81
 JARRIGE, MICHEL, 83
 JARRY, ALFRED, LXXXVIII
 JÉSUS-CHRIST, 12, 14, 15
 JOSZ, VIRGIL, 65
 JOURDAIN, FRANTZ, 58
 JUDET, ERNEST, XXXIV, LI, 35, 40
 JULIAN, RODOLPHE, 56, 68, 69, 70
 KAHN, GUSTAVE, LXXV, 68
 KIKOURT, LXXVII, 75
 KNEIPP, SÉBASTIEN, LXIII, 51
 KRANTZ, CAMILLE, LXXVIII, 77
 LACHENAL, FRANÇOIS, 42
 LACROIX, JULES, 67
 LAENSBERG, MATTHIEU, 5, 6, 9, 19, 21
 LAFONT, OLIVIER, 29
 LA JEUNESSE, ERNEST, XXXIV, LXXVI, 35, 72, 79
 LAPARCERIE, CORA, LXXVI
 LAURENS, JEAN-PAUL, 54
 LAURENT, MÉRY, 79
 LAUTRÉAMONT. *VOIR* DUCASSE, ISIDORE
 LAZARE, BERNARD, 32

- LE BARGY, CHARLES, LXXIII, 62
 LEMAIRE, JACQUES, 64
 LEMAÎTRE, JULES, LNV, 53, 69
 LÉPINE, LOUIS, 53
 LE ROUX, HUGUES, LXXII, 61
 LEROUX, XAVIER, LXXII, 61
 LEYGUES, GEORGES, LXXVIII, 77
 LOCKROY, EDOUARD, LXXVIII, 77
 LONGUET, CHARLES, 50
 LORAND, GEORGES, 50
 LORRAIN, JEAN, LXXVII, 67, 73, 76
 LOTI, PIERRE, LXXVI, 72, 74
 LOUÏS, PIERRE, LXXI, 53, 58
 LUCIEN DE SAMOSATE, 9, 26, 85
 LUGNÉ-POE, AURÉLIEN, LXXIV, 7, 58, 59, 61, 66, 67, 70, 72, 76
 LYCURGUE DE SPARTE, 14
 MADELEINE, JACQUES, 79
 MAETERLINCK, MAURICE, 66
 MAILLOL, ARISTIDE, 69
 MALLARMÉ, STÉPHANE, LXXIX, LXXXI, 10, 66, 72, 78, 79, 80, 84
 MANET, JULIE, 79
 MARCHAND, JEAN-BAPTISTE, 35, 38
 MARGUERITTE, PAUL, 79
 MARIANI, ANGELO, 71
 MARINONI, HIPPOLYTE, LXI, 50
 MARRAS, JEAN, 79
 MARTY, ANDRÉ, 71
 MARX, ROGER, 54
 MASSILLON, JEAN-BAPTISTE, 51
 MAUCLAIR, CAMILLE, 59
 MAUCLÈRE, EUGÈNE, 44
 MAURIN, CHARLES, 57, 58
 MEISSONIER, ERNEST, 74
 MÉLIÈS, GEORGES, 50
 MÉLINE, JULES, LI, 40, 77
 MELLERIO, ANDRÉ, LXXV, 69
 MELLOT, MARTHE, LXXVI, 60, 72, 79
 MENDÈS, CATULLE, LVIII, 47, 67, 79
 MENIER, ANTOINE, LXXVII, 75
 MENIER, ÉMILE, LXXVII, 75
 MERCIER, AUGUSTE, LI, 38, 40
 MÉRODE, CLÉO DE, 70
 MESSAGER, ANDRÉ, 40
 MÉTON, 16
 MEURICE, PAUL, 67
 MEYER, ARTHUR, LI, LXXI, 40, 59
 MEYERBEER, GIACOMO, 39, 58
 MICHEL, LOUISE, 51
 MIRABEAU, VICTOR, 65
 MIRBEAU, OCTAVE, LXXII, 50, 61
 MITHOUARD, ADRIEN, 79
 MITTY, JEAN DE, 79
 MOLARD, WILLIAM, 74
 MOLIERE, 47, 50
 MONTAGNE, EDOUARD, 69
 MONTAIGNE, MICHEL DE, 13
 MONTESQUIOU, ROBERT DE, 66
 MOREAU, GUSTAVE, LXIX, 55, 56
 MORENO, MARGUERITE, LXXII, 59, 62, 79
 MORHARDT, MATHIAS, 57
 MORRIS, GABRIEL, 44
 MORRIS, GOUVERNEUR, 44
 MORRIS, RICHARD, 44
 MOUCLIER, MARC, 35, 83
 MOUGEOT, GABRIEL, LXXVIII, 77
 MOUNET-SULLY, LXXIV, 62, 67
 MUGNIER, ABBÉ, 65
 MULDER, GERARDUS, LXXVII, 76
 MURGER, HENRY, 74
 NABONASSAR, 14
 NADAR, FÉLIX, 79, 80
 NAPOLEON, 13, 14
 NATANSON, ALEXANDRE, LXXII, 56, 60
 NATANSON, ALFRED, 60, 72, 79
 NATANSON, MISIA, 79
 NATANSON, THADÉE, 56, 60, 79
 NIEDERMAYER, LOUIS, 39
 NOSTRADAMUS, MICHEL DE, 11
 NOUSSANNE, HENRI DE, 86
 OFFENBACH, JACQUES, 36, 47
 ORIOL, PHILIPPE, 48
 PALADILHE, ÉMILE, LXXVI, 70
 PAULUS, 42
 PELLIEUX, GEORGES, LI, LXI, 40, 50
 PENGUILLY, ARNAUD, 22
 PEYTRAL, PAUL, LXXVIII, 77
 PICQ, GILLES, 48
 PICQUART, GEORGES, LX, 37, 39
 PIÉMONTAIS, ALEXIS, XII, 7, 9, 23, 24, 25
 PIE VII, 13
 PISSARRO, CAMILLE, 55
 PLATON, 15
 PLUTARQUE, 79
 POE, EDGAR, 67
 POINT, ARMAND, 75, 79
 POLYBE, 14
 POMPADOUR, MME DE, 68
 PORTO-RICHE, GEORGES DE, 73

- POURNY, CHARLES, 42
 PRESSENSÉ, FRANCIS DE, LI, 42, 50
 PROUST, ANTONIN, 79
 PROUST, MARCEL, 66
 PROVOST DE LAUNAY, 50
 PSICHARI, JEAN, 50
 PTOLÉMÉE, 14
 PUVIS DE CHAVANNES, PIERRE, LXXVIII, 55
 PUYSEGUR, MAL, 85
 QUILLARD, PIERRE, XXIX, XXX, XXXIV, LI, 5, 6, 30,
 32, 37, 42, 48, 50, 79
 RABELAIS, FRANÇOIS, 9, 26, 28, 71, 78, 80, 85, 86
 RACHILDE, LXXII, 5, 32, 36, 60, 79
 RAMBOSSON, YVANHOË, LXXI, 58
 RAMEAU, JEAN-PHILIPPE, 64
 RANC, ARTHUR, 50
 RANSON, PAUL, LXXV, 7, 68, 69
 REDON, ODILON, LXXV, 67
 RÉGIBIER, PHILIPPE, 18
 RÉGNIER, HENRI DE, LXXII, 62, 79
 RÉJA, MARCEL, LXXII, 59
 RÉJANE, LXXIII, 62
 REMBRANDT, 65
 RENARD, JULES, XXX, LXXII, 32, 60
 RENAUDIE, CHARLES, XCVI, 6
 RENOIR, PIERRE-AUGUSTE, LXXVII, 74, 79
 REYER, ERNEST, LXXI, 39, 58
 RICHEPIN, JACQUES, 73
 RICHEPIN, JEAN, LXXIII, 36, 62, 73
 ROCHFORT, HENRI, 42, 57, 72
 ROCHEGROSSE, 79
 ROCHEVOORT, HENRI, LI, 42
 RODIN, AUGUSTE, LXX, 43, 56, 57, 58, 60, 61, 62,
 65, 66, 67, 68, 69, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 79,
 90
 ROMME, CHARLES GILBERT, 14
 ROTY, OSCAR, LXXVIII, 78
 ROUAULT, GEORGES, 56
 ROUFFE, LOUIS, 68
 ROUJON, HENRI, 79
 ROUSSEAU, HENRI DIT LE DOUANIER, LXXVII, 70, 76
 ROUSSEL, CHARLES, XXXIII, LXXV, 33, 69
 ROUSSEL, KER-XAVIER, LXXV, 70
 RUSCELLI, GIROLAMO, 22
 SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER, LXXIII, 63
 SAINT-POL ROUX, LXXIII, 63
 SAINT-SAËNS, CAMILLE, LVI, 47, 69
 SAINTE-CROIX, CAMILLE, 57
 SALVAYRE, GASTON, 71
 SAMAIN, ALBERT, LXXIII, 64, 68
 SANDHERR, JEAN, 39
 SAPHO, 48
 SARDOU, VICTORIEN, 71
 SCALIGER, JOSEPH-JUSTE, 13, 15
 SCHEFFER, ROBERT, 79
 SCHEURER-KESTNER, AUGUSTE, XXXIV, LX, 35, 48
 SCHNEKLUD, FRITZ, LXXVII, 74
 SCHWOB, MARCEL, LXXII, 59, 62
 SÉAILLES, GABRIEL, 79
 SEIGNOBOS, MME, 29
 SERRES, OLIVIER DE, 29
 SÉRUSIER, PAUL, XXXIII, LXXI, 7, 33, 59
 SÉVERIN, MIME, VIII, LXXV, 68
 SÉVERIN-MARS, 68
 SEVERINE, 51
 SHAKESPEARE, WILLIAM, 48, 67
 SOPHOCLE, 67
 SOSIGÈNE, 13
 SOUZA, ROBERT DE, LVII, 47
 SPULLER, EUGÈNE, 54
 STEENS, ACHILLE, 47
 STEINLEN, THÉOPHILE-ALEXANDRE, 53
 STEVENSON, ROBERT-LOUIS, 59
 STRAUS, ÉMILE, LXXIV, 66
 STUART MERRILL, FRITZ RANDOLPH, 79
 STUMP, 70
 TAILHADE, LAURENT, 48
 TERRASSE, CLAUDE, LXXXVIII, XCI, 6, 7, 30, 40, 42,
 64, 73, 81, 82, 83, 86, 87, 88
 THOMAS, AMBROISE, 40, 69
 THOMÉ, FRANCIS, LXXVI, 73
 THUILLIER-CHAUVIN, ADOLPHE, XCVI, 6
 TIMÉE, 14, 15
 TINAN, JEAN DE, 63
 TOULOUSE-LAUTREC, HENRI DE, LXXV, 7, 53, 55, 63,
 69, 73
 TROUILLOT, GEORGES, LXXVIII, 77
 TURENNE, L
 URSAY, HENRI, 64
 UZANNE, OCTAVE, 78, 79
 VAILLANT, AUGUSTE, 48, 54, 76
 VALÉRY, PAUL, 79
 VALLETTE, ALFRED, XXXIV, LXXII, 5, 31, 32, 35, 60
 VALLOTTON, FÉLIX, LXX, LXXI, 30, 56, 58
 VANDÉREM, FERNAND, LXXIII, 63
 VAN GOGH, VINCENT, 55
 VARRON, 14
 VERLAINE, PAUL, 80
 VIGER, ALBERT, LXXVIII, 77
 VILLEMÉR, GASTON, 42

- VIÑES, RICARDO, 67
VISCONTI, LOUIS, 51
VOLLARD, AMBROISE, LXXV, XCI, 7, 30, 56, 70, 72,
87, 88
VUILLARD, ÉDOUARD, LXXI, XCI, 7, 33, 56, 58, 79,
87
WELLS, HERBERT-GEORGE, 27
WIDOR, CHARLES, LXXVI, 53, 72
- WILLETTE, ADOLPHE, 70
WILLY. VOIR GAUTHIER-VILLARS, HENRY
XANROF, LÉON, 8, 36
XAU, FERNAND, LI, LXI, 41, 50
ZOLA, ÉMILE, XXX, 10, 39, 40, 56, 57, 59, 61, 65,
84
ZURLINDEN, ÉMILE, LI, 40, 54